This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. III. A. 1284

LE DOYEN
DE KILLERINE,

TOME SECOND.

LE DOYEN
DE KILLERINE,

HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une illustre famille d'Irlande, et ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile et agréable.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1808.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 MAR 1988
OF OXFORD
LIBRARY

LE DOYEN
DE
KILLERINE.

LIVRE IV.

TOUTES les réflexions que j'aurois pu faire sur la conduite et sur la situation de Rose, ne pouvant servir à régler mes résolutions dans l'éloignement, je ne pensai qu'à choisir la route la plus courte, et à prévenir tous les obstacles dont l'approche d'une furieuse guerre sembloit nous menacer en chemin. Mylord Linch, toujours déterminé à m'accompagner, me représenta qu'en traversant l'Angleterre nous devions nous attendre à mille questions pressantes auxquelles il ne seroit pas toujours aisé de satisfaire. Quoique le prétexte de ses voyages de France eût été jusqu'alors son éducation, il entroit dans un âge où cette raison commençoit à manquer de vraisemblance. On ne voit point, sans quelque défiance, à la veille de la guerre, un gentilhomme quitter sa patrie

pour passer chez l'ennemi de son maître. C'étoit cette réflexion qui lui avoit fait tenir son arrivée secrète, et il paroissoit souhaiter que son départ ne le fût pas moins. Moi-même, je ne pouvois faire éclater le mien, sans me mettre dans la nécessité de le communiquer au gouvernement. Si nous voulions éviter néanmoins de prendre la route commune, il falloit attendre des occasions qui ne se présentent pas continuellement, et nous exposer à des délais qui ne s'accordoient point avec notre impatience. Mylord Linch, suivant le conseil d'un petit nombre d'amis fidèles auxquels il s'étoit ouvert, me proposa de nous rendre à Waterford, ville méridionale d'Irlande, où nous pouvions espérer qu'il se trouveroit quelque vaisseau français prêt à faire voile, avec d'autant plus de vraisemblance, que le bruit même de la guerre faisoit déjà penser tous les marchands à se retirer dans leurs ports. Je me rendis à ses raisonnements; et, suivis seulement chacun d'un domestique, nous quittâmes Dublin sur des lumières si vagues. Il se trouva en effet à Waterford un vaisseau du Havre, mais qui, ne devant partir que dans dix jours, nous laissoit plus embarrassés pendant cet intervalle, que nous n'avions appréhendé de l'être en traversant l'Angleterre. J'étois d'avis de retourner à Dublin, où nos vues auroient été du moins plus à couvert que dans une ville de province. Le sentiment de mylord Linch prévalut encore. Ses terres n'étant

pas extrêmement éloignées du lieu où nous étions, il me pressa d'employer un temps qui étoit nécessairement perdu pour nous, à visiter ce trésor héréditaire dont il ne doutoit pas, me dit-il, que Patrice ne m'eût entretenu. Il sera utile, ajouta-t-il, à nos intérêts communs, que vous ayez quelque connoissance de la situation et de la valeur de ce dépôt, autant pour confirmer le témoignage que j'en ai rendu au roi Jacques, que pour lui faciliter les moyens de s'en mettre en possession. J'y consentis, parceque les circonstances m'en faisoient une nécessité, et je fus même sensible à la confiance d'où cette offre semboloit partir. Linch se regardoit déjà comme lié à ma famille, et ne distinguoit plus nos intérêts des siens. Je m'observois néanmoins dans tous mes discours, pour ne laisser rien échapper qu'il pût faire valoir comme un engagement. Sans me repentir de la conduite que j'avois tenue dans celui de Patrice, je ne pouvois me défendre d'une espèce de frayeur, lorsque je me rappelois les agitations où je l'avois laissé; et, plus timide encore à l'égard de Rose, j'étois bien résolu de ne me pas charger des suites de son mariage, en y contribuant par des voies qu'elle pût me reprocher.

Nous nous rendîmes à la principale terre de mylord Linch, avec la précaution de n'y arriver que dans l'obscurité, pour tenir cette partie cachée dans son voisinage. Il se reposoit absolument sur la fidélité de ses domestiques, qui étoient tous

de la religion romaine, et attachés depuis longtemps à sa famille. Dès la même nuit il me fit monter avec lui dans une chaise; et, sans autre témoin qu'un valet fort âgé qui nous conduisoit, nous gagnâmes une forêt qui touchoit à son parc, où l'épaisseur des arbres ne nous permit d'entrer qu'en mettant pied à terre. Une lanterne servit à nous conduire dans ce labyrinthe, dont Linch même ne connoissoit les détours qu'à la faveur d'un mémoire qu'il étoit obligé de consulter à chaque moment. Enfin nous arrivâmes dans un lieu fort enfoncé, dont le mémoire faisoit une description trop exacte pour s'y méprendre. Je me reconnois ici, me dit Linch, j'y suis venu dans ma première jeunesse avec mon père. Il fit lever en effet, sans autre information, l'épaisseur d'environ deux pieds de terre qui couvroit l'entrée du caveau. Nous levâmes une pierre fort large, sous laquelle étoit un trou qui nous conduisit, par une pente assez douce, jusqu'au fond de ce souterrain.

Il n'y avoit point d'autre ornement que quelques planches grossières qui étoient rangées l'une proche de l'autre, pour garantir de l'humidité plusieurs grands coffres où le trésor étoit renfermé. Linch en avoit les clefs, et chacun étoit distingué par différents signes. Les coffres furent ouverts successivement. J'y vis, avec admiration, les dépouilles de plus de cent églises, autrefois florissantes, dont les noms étoient écrits sur

chaque pièce qui leur avoit appartenu. Quelques unes avoient eu soin d'y joindre le procès-verbal de cette déposition, avec quantité de circonstances qui en faisoient connoître le temps et les motifs. La plupart des pièces étoient des chefs et des bras d'argent, des chandeliers, des croix, et diverses sortes de vaisseaux qui servent aux cérémonies ecclésiastiques. Un mouvement de respect, dont je fus saisi à la vue de ces vénérables monuments de la piété de nos ancêtres, me fit remercier le ciel à genoux de les avoir conservés. Mylord Linch, qui continuoit pendant ce temps-là de visiter quelques cassettes sur lesquelles il avoit été surpris de trouver le nom de sa famille, poussa tout d'un coup un cri de joie, en ouvrant un papier dont il reconnut le caractère pour l'écriture de son père. Il étoit adressé à lui-même. Dans cette boîte, mon fils, lui disoit ce père vertueux, vous trouverez tous les joyaux de votre mère. Ne les donnez, avec votre main et votre cœur, qu'à une femme digne de les porter après elle, et souvenez-vous du récit que je vous ai fait en mourant.

Je suis intéressé, me dit Linch, après m'avoir lu ces quatre mots, à vous éclaircir ces obscurités. J'ai perdu mon père dans un âge fort tendre. Il m'aimoit, non seulement comme un fils unique, mais comme le seul fruit d'une passion immodérée qu'il ne put vaincre, même après la mort de ma mère, et malgré les raisons extraordinaires

qu'il eut de se consoler de cette perte. Elle étoit née sans biens; mais son mérite lui tenant lieu de richesses, toute la province avoit applaudi au choix de mon père, qui étoit l'héritier d'une grosse maison, lorsqu'il l'avoit préférée à cent partis d'une fortune égale à la sienne. L'éclat d'une alliance si supérieure à leur situation ne permit point aux parents de ma mère de consulter d'autres règles, ni à elle d'écouter d'autre penchant. Ainsi l'ambition et l'amour se lièrent avec des vues fort différentes, et contribuèrent néanmoins au soutien l'un de l'autre, comme des sentiments qui se seroient mieux accordés. Mon père, toujours passionné, ne s'aperçut qu'il manquoit une certaine ardeur à la tendresse de ma mère, que pour ranimer sans cesse la sienne par le désir de la posséder plus parfaitement; et ma mère, livrée à l'ambition, se fit long-temps comme un triomphe de régner avec un empire absolu sur un cœur qui s'efforçoit inutilement de toucher le sien. Le plus grand malheur fut que, n'étant point d'ailleurs insensible, elle ne se défendit pas si bien contre le mérite d'un gentilhomme du voisinage, qui employa une partie de son bien pour lui déclarer ses sentiments, par toutes les fêtes et les galanteries que l'amour peut inventer. C'est-à-dire qu'elle l'aima; car la vertu et l'honneur étant ses premières maximes, elle sut se garantir de toutes les foiblesses de l'amour. Mon père, à qui sa passion ne laissoit point de repos,

n'y joignit pas moins le malheureux tourment de la jalousie. Il passa quelques mois aussi occupé à défendre le cœur de son épouse contre les soins d'un autre, qu'à le vaincre par les siens. C'étoit lui naturellement qui devoit manquer de forces le premier dans un combat si rude ; mais une maladie mortelle, qui réduisit ma mère, en peu de jours, à la dernière foiblesse, lui fit connoître qu'il étoit destiné à lui survivre. Elle souhaita de l'entretenir seul, peu de moments avant que d'expirer. Vous vous croyez à plaindre, lui dit-elle, et j'ai remarqué depuis quelques mois que vous êtes mortellement agité : vous seriez-vous trompé, jusqu'à me croire plus tranquille et plus heureuse ? Comparez aujourd'hui nos peines, et confessez que les plus fortes sont celles qui vont me mettre au tombeau. Dans ce dernier moment, où la justice et la vérité sont les seuls devoirs qui m'occupent, je sens que je vous tromperois si je voulois vous persuader que je vous aie jamais aimé. Mais si vous m'aviez soupçonnée d'avoir manqué aux engagements de la bonne-foi et de l'honneur, en un mot, à toutes les lois qu'une femme s'impose dans la cérémonie du mariage, vous offenseriez cruellement ma mémoire. Voyez ce qu'il m'en coûte pour les avoir bien observées ; je meurs. Elle expira peu de moments après. Mon père, continua Linch, ne vit dans cet aveu qu'un exemple admirable de constance et de vertu. Il s'accusa lui-même d'avoir

ignoré les moyens qui peuvent toucher le cœur d'une femme, ou d'avoir manqué d'habileté à les prendre ; puisque son épouse ayant combattu si généreusement pour son devoir, c'étoit une marque qu'elle en avoit le goût, et qu'elle n'avoit eu besoin, pour y trouver de la douceur, que d'être aidée par l'étude et les soins d'un mari. Cette idée ne l'abandonna point pendant toute sa vie. Elle servit même à l'abréger, par les regrets et les tourments dont elle empoisonna le reste ; et touchant enfin à sa dernière heure, il me fit ce récit, avec une exhortation à ne me rebuter jamais des froideurs d'une femme vertueuse.

Ce fut alors, ajouta Linch, qu'il me remit le mémoire dont nous venons de faire usage. Dans l'âge tendre où j'étois encore, il me conseilla d'aller faire mes exercices à Paris, et d'y attendre des circonstances plus tranquilles pour retourner dans ma patrie. Plunck, qui étoit mon proche parent, fut mis dans le secret, et reçut le double du mémoire, comme une précaution contre toutes sortes d'accidents. Étant jeune et sans bien, il se soumit volontiers aux dernières dispositions de mon père, qui lui ordonna de suivre le cours de ma fortune, et à moi de prendre toujours soin de la sienne. C'étoit de concert que nous avions pris le parti de nous faire un mérite auprès du roi Jacques des richesses que nous pouvons ici lui procurer. Mais outre la difficulté de les faire transporter en

France, du sein de l'Irlande, le malheur de Plunck, et l'agitation continuelle où j'ai vécu depuis sa mort, ont interrompu notre entreprise.

Je n'avois, me dit encore mylord Linch, qu'une connoissance générale de ce qui est renfermé dans les trois caisses qui m'appartiennent ici; mon père m'avoit seulement averti que j'y trouverois ce qu'il avoit de plus précieux. Nous y laisserons tout ce qu'il nous seroit malaisé d'emporter; mais cette boîte, qui ne peut nous incommoder sur la route, vous comprenez à qui je la destine; et vous devez comprendre aussi, qu'en m'obstinant à vaincre les rigueurs de la belle Rose, je n'agis point sans autorité ni sans exemple.

Les commencements de son discours m'avoient fait prévoir cette conclusion. Il me paroissoit clair que la dernière déclaration de son père étoit, au contraire, une instruction pleine de sagesse, par laquelle il avoit voulu le précautionner contre un engagement aussi malheureux que le sien; et je croyois m'être aperçu qu'il avoit été obligé de faire quelquefois violence aux expressions qu'il prétendoit me rapporter d'après lui pour en détourner le sens à son avantage. Mais je savois que l'aveuglement de l'amour consiste précisément dans cette malheureuse obstination qui lui faisoit tout expliquer en sa faveur; et ce n'étoit pas le temps de combattre Linch

par des raisonnements que je n'aurois pu lui faire goûter. En y faisant réflexion, je ne trouvois pas non plus, dans l'exemple de son père, de quoi m'inspirer le moindre remords de ce que j'avois fait pour Patrice; car je mettois une différence extrême entre épouser une femme malgré elle, et sans espérance par conséquent d'en être aimé, ou se laisser persuader d'en épouser une pour laquelle on est sans amour, mais dont on est sûr d'être aimé tendrement, et pour laquelle on espère, par conséquent, que la raison et la reconnoissance feront prendre, tôt ou tard, des sentiments plus tendres. Le dernier de ces deux mariages peut s'accorder également avec la religion et l'honneur; au lieu qu'en y pensant, je ne faisois que me persuader de plus en plus que l'autre est l'entreprise d'un furieux, qui cherche sa satisfaction aux dépens de celle d'autrui, et qui s'aveugle même sur ce qu'il croit propre à causer la sienne; puisque le supposant capable d'aimer, il est impossible qu'il soit long-temps heureux en faisant le malheur de ce qu'il aime.

Cependant la sûreté de Rose m'obligeant toujours de me contraindre, je ne répondis que par des civilités qui ne m'engageoient à rien, et je ne m'opposai point au dessein qu'il avoit de lui présenter les joyaux de sa mère. Nous ne quittâmes le caveau qu'après avoir continué long-temps d'en examiner toutes les richesses. Avec le

trésor de l'église et la vaisselle d'or ou d'argent de la maison Linch, il y avoit environ cinq cent mille francs de diverses monnoies qui avoient été levés secrètement pour le secours du roi et de l'église, au temps de la révolution. En sortant de ce lieu obscur, Linch me pria d'observer les environs, autant que la nuit me le permettoit, et de m'en former une image qu'il me recommanda de conserver fidèlement. Nous retournâmes à son château, où notre entretien, pendant plusieurs jours, roula sur les moyens de faire passer le trésor à Saint-Germain. J'évitai de parler de Rose; ou si je fus forcé d'entendre les répétitions ennuyeuses d'un amant, je me bornai à flatter ses inquiétudes par la promesse de l'aider de mes sollicitations, qui étoit la seule que je pusse lui faire sincèrement.

Le capitaine du vaisseau étant dans notre secret, nous évitâmes par son adresse tout ce qui pouvoit nous faire reconnoître à Waterford. Notre embarquement ne fut pas moins heureux; et huit jours de navigation nous rendirent au Havre, où nous prîmes aussitôt la poste pour Paris. L'impatience de Linch lui faisoit souhaiter d'aller descendre directement chez ma sœur. Il se croyoit sûr de vaincre avec mon secours; et, se regardant déjà comme mon frère, il ne faisoit plus difficulté de m'en donner le nom. L'ardeur de ses sentiments me disposoit en effet à le servir; je reconnoissois au fond que son alliance étoit ce que je pouvois

attendre de plus honorable et de plus avantageux pour ma sœur. Mais de combien d'autres soins n'étois-je pas troublé, et de quelles précautions n'avois-je pas besoin dans toutes les obscurités que j'avois d'abord à démêler ? Mon envie la plus pressante étoit de commencer par entretenir Rose, et de la surprendre seule occupée du travail dont elle m'avoit fait une peinture si touchante.

Le fruit que je tirai de l'empressement de mylord Linch, fut d'être informé aussitôt que lui des observations de trois de ses domestiques, qu'il avoit laissés aux environs du logement de Rose, et de celles d'une femme qui avoit occupé pendant son absence l'appartement dont il avoit fait percer le mur. Nous étions descendus au même lieu. Il les fit avertir d'y venir recevoir ses ordres. La femme de chambre nous communiqua peu de lumières : elle nous dit seulement qu'entendant la voix de ma sœur, sans avoir jamais pu distinguer ses paroles, elle avoit remarqué qu'elle parloit rarement; mais qu'autant qu'elle en pouvoit juger par le ton soutenu d'une autre voix, elle se faisoit faire quelque lecture à divers moments du jour. La commission des trois domestiques ayant été de veiller au dehors, leur rapport fut plus intéressant. Ils nous assurèrent que depuis environs trois semaines que leur maître étoit parti, ils avoient vu régulièrement un homme sans livrée, qui étoit entré dans sa maison deux fois le jour, et qui y passoit chaque fois près d'un quart-d'heure. Comment,

s'écria mylord Linch dans un transport de jalousie, vous ne l'avez pas suivi dès la première fois à la trace, et vous ne l'avez pas forcé de vous apprendre à qui il appartient ? Il nous l'a confessé volontairement, répondit un des laquais, aussitôt que nous l'avons interrogé. Il est, dit-il, au service d'un ecclésiastique irlandais, nommé le doyen de Killerine. Nouvel aiguillon qui irrita mortellement la jalousie de mylord Linch ; car il étoit évident que c'étoit l'artifice de quelque amant caché, à qui mon nom avoit servi de voile. J'en eus quelque effroi moi-même, quoique je m'efforçasse d'apaiser le ressentiment de mylord Linch, et je pressai ses gens d'achever leurs explications. Ils ajoutèrent qu'ils avoient vu quelques carrosses s'arrêter plusieurs fois vis-à-vis la porte, mais que ceux qui étoient dedans n'en étant point descendus, et ne s'étant même arrêtés qu'un moment, ils n'avoient pu deviner leur nom, ni pénétrer leurs desseins. Il en étoit de même de quantité de personnes qui étoient entrées en divers temps dans la maison, et qu'ils n'avoient osé suivre ni interroger sur de si légers prétextes ; de sorte que le principal sujet d'inquiétude tomboit sur cet homme régulier, qui ne manquoit point de se faire voir deux fois le jour.

Mylord Linch, ne revenant point de son agitation, se proposoit d'abord de se mettre lui-même en garde dans la rue de ma sœur, et de le forcer, le poignard à la main, de confesser par qui il étoit

employé. Je lui fis prendre des sentiments plus modérés, en lui représentant que l'honneur d'une personne qu'il jugeoit digne de son affection demandoit plus de ménagements : que c'étoit tout ce que le désespoir auroit pu lui conseiller, s'il eût été question de chagriner un amant plus heureux que lui ; mais que, ne pouvant se livrer à ce soupçon sans blesser injustement ma sœur, il devoit me laisser le soin d'approfondir un mystère auquel je devois prendre autant d'intérêt que lui. En lui parlant avec cette froideur, peut-être n'étois-je pas exempt moi-même des soupçons que je voulois éloigner de son esprit ; mais je souhaitois d'être seul à les éclaircir, et d'en ensevelir la cause si j'étois assez malheureux pour les vérifier.

Mes raisons persuadèrent Linch. Il me donna un de ses gens pour me conduire chez ma sœur. A quelques pas de chez elle, ce garçon me fit apercevoir le messager qui causoit les alarmes de son maître, et qui venoit de l'autre côté de la rue sans jeter les yeux vers nous. Ma résolution étoit de l'interroger, et de lui faire honte de son artifice. Mais quel fut mon étonnement de le reconnoître pour l'ancien valet de chambre de des Pesses ! Il ne m'eut pas pluôt aperçu lui-même, que, se précipitant au-devant de moi, il me marqua par ses transports la joie qu'il avoit de me revoir ; et sans attendre mes questions, il m'apprit que son maître l'avoit laissé à Paris, en partant pour l'Allemagne, avec la seule commission de veiller sans cesse à la

sûreté de ma sœur ; que ne l'ayant pas perdue de vue, soit au couvent, soit depuis qu'elle en étoit sortie, il venoit s'informer régulièrement de sa santé, et lui offrir tout ce qu'il étoit capable d'entreprendre pour son service ; que s'étant retirée, par des raisons qu'il ignoroit, dans une chambre fort mal en ordre, où elle s'obstinoit à ne voir personne, il avoit eu beaucoup de peine à se procurer la permission de la voir ; et qu'il me confessoit que pour la tromper, après plusieurs tentatives inutiles, il s'étoit fait annoncer sous le nom d'un de mes domestiques ; qu'elle lui avoit pardonné ce stratagème ; et qu'ayant exigé seulement qu'il continuât de se présenter sous le même nom, elle lui avoit permis de venir chez elle deux fois le jour, pour recevoir ses ordres ; que l'ayant vue avant midi, il savoit d'elle-même qu'elle étoit fort éloignée de m'attendre ; qu'elle l'avoit même chargé de passer à la poste pour s'informer s'il ne lui étoit point venu de mes lettres ; que si j'ignorois la situation où elle s'étoit réduite, je serois fort surpris de la trouver telle que j'allois la voir ; et que pour lui qui savoit à quel point son maître en seroit touché, s'il en étoit informé, il s'affligeoit tous les jours jusqu'aux larmes d'une aventure où il ne pouvoit rien comprendre. Cet honnête homme marqua en effet son attendrissement par quelques pleurs. Je l'embrassai avec reconnoissance ; et sans faire attention au laquais de mylord Linch, qui

étoit derrière moi, j'entrai dans la maison de Rose, dont il m'avoit déjà montré la porte.

Si je me sentois le cœur agité de quelque mouvement, il venoit moins de ma douleur et de ma crainte, que d'un commencement de joie secrète, qui étoit modérée néanmoins par des restes d'incertitude, et qui n'osoit encore s'expliquer. J'aurois déjà parié tout mon sang que ma chère Rose n'étoit coupable de rien; mais le désir que j'en avois étoit trop ardent pour n'être pas accompagné de quelque défiance. J'entrai avec ces réflexions qui me donnoient peut-être un air de trouble, et ma figure étoit capable d'elle-même de causer de la surprise. L'hôte, à qui je demandai si l'on pouvoit voir mademoiselle de....., me répondit avec fierté qu'elle ne voyoit personne; et m'entendant répliquer qu'il falloit absolument que je la visse, il leva le ton pour me conseiller de gagner promptement la porte, si je ne voulois pas y être forcé par la violence. Sa brutalité ne me déplut point. C'étoit un homme grossier, qui, ayant exercé toute sa vie quelque profession mécanique, s'étoit retiré dans une petite maison qui étoit à lui, pour y jouir d'une fortune fort médiocre. Le bruit qu'il faisoit fut entendu du valet de des Pesses, qui étoit demeuré par respect sous la porte. Étant connu, il s'avança promptement; et m'ayant donné le nom de son maître, pour soutenir le titre sous lequel il avoit paru jusqu'alors, il me délivra d'un

embarras dont j'appris bientôt que je ne serois pas sorti sans lui. Cette explication rendit l'hôte si traitable, que m'ayant demandé à moi-même si j'étois M. le doyen de Killerine, et m'accablant ensuite de civilités, il me donna occasion d'approfondir les motifs qui l'avoient d'abord rendu si difficile. Je lui fis diverses questions auxquelles il ne se fit pas presser pour répondre. La femme de chambre de ma sœur étoit sa parente. Elle lui avoit demandé un logement pour sa maîtresse, sous prétexte qu'elle vouloit passer quelque temps dans la retraite, et il ne les avoit point chicanées sur les conditions. Ce misérable ne me disoit pas qu'indépendamment des autres avantages qu'il trouvoit à les avoir chez lui, le seul profit qu'il tiroit de leur travail montoit dix fois au-delà de leur dépense. Dans les premiers jours, continua-t-il pesamment, il s'est présenté ici plusieurs personnes qui s'imaginoient n'avoir besoin que de se nommer pour se faire ouvrir la chambre de mademoiselle; mais lorsque j'ai remarqué qu'elle ne vouloit pas les voir, et qu'elle rejetoit jusqu'à leur argent et leurs lettres, j'ai défendu absolument la porte à tous les inconnus. Cet homme, ajouta-t-il en montrant le valet de des Pesses, qui est venu ici de votre part, et à qui elle accorde elle-même l'entrée de la maison, peut rendre témoignage s'il a jamais vu quelqu'un autour de son appartement. M. votre parent même, dont j'ignore encore le nom, ne sait pas le chemin de sa chambre, et ne me l'a jamais

demandé, quoiqu'il ait ce droit plus qu'un autre. Quel parent, interrompis-je ? de qui parlez-vous ? Ma première pensée fut qu'il parloit de Georges, à qui la liberté pouvoit avoir été rendue. Mais sa réponse me donna aussitôt d'autres soupçons. C'est celui, me dit-il, qui est venu ici depuis environ trois semaines, et qui m'a forcé de recevoir un cuisinier par vos ordres. Il m'a chargé de n'en rien faire connoître à mademoiselle jusqu'à votre arrivée ; et pour empêcher qu'elle ne s'en aperçoive, il la fait traiter avec plus de délicatesse et de propreté que de magnificence. Elle m'avoit défendu, ajouta-t-il, de recevoir d'autres mets, qui nous venoient tous les jours de la part de quelque personne inconnue ; mais j'ai cru qu'elle ne seroit pas fâchée un jour d'avoir reçu quelque chose de ses parents ; et la même raison m'a fait accepter du linge fort propre, et d'autres commodités pour l'usage de sa table et de son lit. Mais, reprit-il, vous devez savoir de qui je parle, puisqu'on n'a fait que suivre vos ordres.

Je ne jugeai point à propos de m'ouvrir à un homme de cette trempe ; et, le priant seulement de faire appeler son cuisinier, je demandai à celui-ci le nom du maître qui l'employoit. Je ne le connois point, me dit-il : il m'a pris chez un traiteur où je servois ; et, m'ayant amené ici, il ne manque point de m'apporter tous les trois jours l'argent nécessaire pour la dépense. Fort bien, répondis-je d'un ton équivoque, le secret est

fidèlement gardé. Ils prirent ces deux mots pour une marque d'intelligence et d'approbation. Je les quittai ; et, me faisant montrer le chemin par le valet de des Pesses, j'allai droit à la porte de Rose..

Le bruit d'un verrou que j'entendis tirer pour l'ouvrir me fit remarquer qu'elle étoit bien défendue : c'étoit à peu près l'heure à laquelle la femme de chambre recevoit le valet de des Pesses. Elle fut surprise de voir un ecclésiastique fort difforme qu'elle ne connoissoit pas ; mais, entendant parler de moi continuellement, elle ne douta point que je ne fusse le frère de sa maîtresse, et, retournant vers elle sans penser à m'introduire ni à me répondre, j'entendis qu'elle lui disoit avec un transport de joie : Ah, mademoiselle, ce ne peut être que M. le doyen ! Je la suivis au travers d'une antichambre si étroite qu'elle n'en méritoit pas le nom. La chambre, que je parcourus aussi d'un coup d'œil, ressembloit plus à une prison qu'à l'appartement d'une fille de la condition de Rose, et ne paroissoit nette que par les soins de celles qui l'habitoient. Mais tous mes regards se réunirent aussitôt sur ma chère sœur, à qui la nouvelle d'une arrivée si imprévue avoit fait tomber son ouvrage d'entre les mains. Immobile de joie et de surprise, elle n'eut pas la force de se lever de sa chaise. Elle me regardoit d'un œil languissant, d'où je vis bientôt couler un ruisseau de larmes. De mon côté, je pensois moins à lui parler, qu'à considérer l'humiliation où je la voyois

réduite. Elle étoit vêtue d'un habit de laine : ses cheveux, qu'elle avoit les plus beaux du monde, étoient sans poudre et sans frisure. Un tablier de toile blanche lui couvroit tout le devant du corps, et la mettoit sur la même ligne que sa servante qui étoit auprès d'elle avec le même ornement. Si la haine du monde et le mépris des vaines parures l'eussent réduite à cet abaissement, je me serois jeté à ses pieds pour lui rendre tous les honneurs qui sont dus à la perfection de l'évangile. Autour d'elle je voyois la matière de son travail, de la toile, du fil, des aiguilles, des ouvrages commencés, d'autres finis ; enfin, les armes de la femme forte. Je ne pus résister plus long-temps à ce spectacle.

O ma chère Rose, ô sœur trop aimée, m'écriai-je sans ménager mes expressions devant sa femme de chambre ! que ne dois-je pas au ciel qui me fait la grace de vous trouver dans les exercices de l'honneur et de la vertu? Je n'ignore point vos peines. J'ai reçu votre lettre, et vous voyez avec quel empressement je vous apporte tous les secours de ma tendresse. Ne rougissez point de votre situation, ajoutai-je, en voyant continuer ses pleurs, l'infortune ne fait rien perdre au mérite, et ne sert que de lustre à la vertu. Si vous êtes telle que ces dehors vous annoncent, ils vous sont plus honorables qu'un faste extérieur qui peut parer le vice sans être capable de l'embellir.

Elle ouvrit enfin la bouche pour me remercier de la générosité et de la diligence de mes soins. En

essuyant ses larmes, je voyois que ses yeux demeuroient baissés ; et, soit qu'elle ne tirât point une certaine hardiesse du témoignage de son cœur, soit que l'impression de l'état où je la trouvois fût encore trop puissante, je crus démêler sur son visage quelque chose de sombre et d'embarrassé. Ce n'étoit pas le temps de pénétrer plus loin par des questions indiscrètes. Je lui proposai de quitter sur-le-champ sa chambre, pour se laisser reconduire dans son couvent : elle rejeta cette offre, et je fus satisfait de ses raisons. Après la dureté que l'abbesse avoit eue pour elle, je ne pouvois exiger qu'elle retournât dans un lieu odieux d'où elle avoit eu tant d'empressement de sortir, qu'elle avoit pris le parti de faire vendre ses habits pour satisfaire à l'avarice qui en étoit la passion dominante. Cependant son refus me jetoit dans l'embarras. N'ayant point eu le temps de prendre d'autres mesures, je me crus obligé d'envoyer le valet de des Pesses au couvent de....., avec ordre d'en obtenir l'entrée pour le jour même, à toutes sortes de prix.

Elle fut si frappée de ma précipitation, que, levant les yeux avec étonnement, elle me demanda pourquoi je n'avois pas remis au lendemain ce qui auroit pu s'exécuter plus facilement avec un peu de délai : elle me força ainsi de lui découvrir une partie de ce que je réservois pour un entretien plus tranquille. Vous ne connoissez, lui dis-je, que la moitié du péril où vous êtes. Le

récit que vous m'en avez fait dans votre lettre n'approche point de tout ce que j'ai appris par d'autres voies. Figurez-vous que votre ruine est conjurée de toutes parts, et que, depuis plusieurs semaines, il ne se fait pas autour de vous un seul mouvement qui ne vous menace. Ne croyez point que j'exagère, ajoutai-je en voyant sa surprise : les maisons voisines sont remplies de gens qui vous observent : celle que vous habitez n'est pas plus sûre. Croirez-vous que vous y avez un cuisinier placé d'une main étrangère ; que tout ce qu'on vous présente à table vous vient de la générosité de quelque amant inconnu ; que le linge et toutes les commodités dont on vous accorde l'usage vous est fourni de même par des mystères que je n'ai encore pu pénétrer ? Je la regardois en parlant pour observer dans ses yeux l'impression que ces dernières circonstances y devoient produire. N'y remarquant point l'espèce de trouble qui auroit été capable de confirmer mes défiances : levez-vous, repris-je, dans le seul dessein de lui faire hâter son départ, venez vous convaincre, par votre propre expérience, que la chambre même que vous croyez si bien fortifiée par vos verroux n'est rien moins qu'un asile impénétrable, et que vous êtes environnée d'ennemis qui ne sont pas séparés de vous par l'épaisseur ordinaire d'un mur. Je m'approchai avec elle de la muraille qui étoit commune à la maison voisine ; et frappant du bout de ma canne en divers endroits,

pour découvrir celui dont mylord Linch m'avoit parlé, je distinguai en effet si clairement le vide, qu'à peine me parut-il qu'il restât l'épaisseur de deux doigts à percer. Un mouvement d'indignation que je ne pus retenir m'y fit porter un coup de pied assez rude pour l'abattre. La tapisserie, qui n'étoit qu'une toile peinte fort légère, n'ayant point résisté, non plus qu'une table qui avoit été appuyée de l'autre côté pour cacher le désordre que Linch y avoit fait, nous fûmes bien moins surpris de nous trouver de plain-pied avec son appartement, que de l'apercevoir lui-même dans un fauteuil d'où il n'eut pas plus de peine à nous voir.

Il accourut aussitôt vers nous, avec un cri d'admiration et de joie. Son mouvement et ce cri achevèrent de causer tant d'épouvante à ma sœur, que je la vis prête à tomber sans connoissance. Linch ne s'en crut que plus autorisé à traverser la brèche pour lui offrir son secours; et, la voyant revenue à elle-même, il se jeta à ses genoux avec les transports insensés d'un amant. Il se loua de la fortune, et il s'en plaignit tour à tour. Il accusa Rose, il s'accusa lui-même; il se justifia et elle aussi. Il l'accabla de flatteries, de reproches, de plaintes, de protestations et de serments de l'aimer toujours: enfin pendant plus d'un quart d'heure qu'il ne cessa point de parler, il dit mille choses que j'eus peine à comprendre, que peut-être il n'entendoit pas lui-même, et que Rose assurément n'écoutoit point.

Je saisis l'occasion de l'interrompre pour lui représenter, avec plus de force que je n'avois fait à Dublin, la témérité et l'indécence de son entreprise; mais n'ayant encore aucune raison de lui ôter l'espérance, je me tournai aussitôt vers ma sœur, à qui je fis valoir en même temps cette folie même comme le témoignage d'une vive passion. Mylord vous aime tendrement, lui dis-je, il joint à la naissance beaucoup de mérite et de biens; qui vous empêche d'accepter ses offres? Ce discours étoit sincère; mais Rose, livrée à des chagrins qui avoient une autre source, se délivra de nos importunités par une courte réponse. Quelles circonstances, nous dit-elle, pour des propositions qui demandent de la tranquillité de cœur et d'esprit! Le valet de des Pesses, qui rentra au même moment pour me rendre compte de sa commission, acheva de la soulager. Il me dit à l'oreille, en deux mots, que le couvent seroit ouvert pour elle aussitôt qu'elle y paroîtroit. Je ne pus cacher cette résolution à Linch. Il avoit été moins choqué de ma censure, que réjoui et consolé de l'approbation ouverte que j'avois donnée à son amour, et de la réponse même de Rose, qu'il n'avoit pas manqué d'interpréter favorablement. Dans cette disposition, je n'attendois de lui que du secours et du zèle pour procurer à ma sœur une retraite plus honorable. Je lui demandai son carrosse; c'étoit lui proposer d'être le guide de Rose avec moi. Nous laissâmes le valet de des Pesses pour prendre soin de lui faire porter ce

qu'elle laissoit après elle ; et lui ayant fait prendre un habit décent, le seul qui lui restât, nous la conduisimes droit au couvent.

Je n'étois guéri que d'une partie de mes inquiétudes, mais c'étoit la plus pressante. Loin de marquer du mécontentement ou de la défiance, Linch paroissoit charmé de ce que le hasard et mes soins avoient fait pour lui dans cet heureux jour. Il ne se lassoit point d'admirer la force dont ma sœur avoit eu besoin pour soutenir une épreuve si glorieuse à sa vertu, et, se la représentant sans cesse dans l'état d'où nous l'avions tirée, il me protestoit qu'il avoit trouvé plus de charmes dans ce négligé aimable que dans toutes les parures qui accompagnent la fortune. Il me demanda la permission de lui porter dès le lendemain tous les joyaux de sa mère, et de la voir tous les jours à la grille. Je ne la lui refusai point ; mais le conjurant par le désir même que j'avois de lui être utile de me laisser ménager ses espérances et les miennes ; j'obtins de lui à mon tour que ses désirs impatients seroient réglés par mes conseils. Notre demeure étant dans la même maison, il nous sera aisé, lui dis-je, de nous communiquer nos idées et nos résolutions.

En effet, mon unique vue, en me logeant avec lui, avoit été de pénétrer plus facilement les siennes. J'appréhendois tout d'un esprit si entreprenant ; et si Rose devoit quelque jour être à lui, j'étois résolu que ce fût du moins par des voies qui

lui fissent trouver autant d'honneur que d'avantage dans cette alliance. Il me tardoit de voir Georges, et de savoir de lui-même comment il avoit pu consentir au projet de l'enlèvement. Je n'accusois point Linch de m'en avoir imposé, mais je ne pouvois soupçonner Georges non plus d'avoir sacrifié légèrement l'honneur et le repos de sa sœur. Ces doutes ne pouvoient être éclaircis qu'à la Bastille. Je me hâtai d'y aller avant la fin du jour; et, promettant à Linch de le rejoindre à l'heure du souper, je le quittai sous un autre prétexte.

Georges ne s'attendoit point à ma visite; je le connoissois trop bien pour ne pas m'apercevoir qu'il en ressentit une vive émotion. Cependant, par une fausse affectation de fermeté, que je feignis de ne pas remarquer, il me reçut de l'air du monde le plus libre; et lorsque je commençai à lui parler, en gémissant, de l'intérêt que j'avois pris à son malheur, il me répondit, avec un sourire, qu'il ne falloit pas donner ce nom aux suites d'une affaire d'honneur qui avoit tourné si glorieusement pour son frère et pour lui. Je n'étois pas venu pour combattre de si misérables préjugés. J'accorde, lui dis-je, qu'un accident dont vous n'avez pu vous défendre doit paroître excusable aux yeux du public; mais en est-il moins vrai qu'il vous a fait renfermer à la Bastille, et qu'il sera pour longtemps un obstacle invincible à votre fortune? Je ne parle point de Patrice, qui vient d'épouser la

fille unique de Fincer.... Il m'interrompit avec surprise, pour me demander l'explication de cette nouvelle. Je la lui donnai en peu de mots. Oui, repris-je, la faveur du ciel lui a procuré dans l'espace de quelques semaines un établissement qui ne lui laisse rien à désirer. Mais que feronsnous de votre sœur, dont vous vous imaginez bien que le sort n'est pas si heureux? Je n'allai pas plus loin; et, fort satisfait qu'il m'eût donné le temps de lui faire une peinture abrégée de la situation de notre famille, je crus qu'en lui laissant la liberté de parler, il se porteroit de lui-même à me déclarer ses véritables sentiments. J'attendis donc sa réponse en silence, tandis qu'il paroissoit se livrer à mille réflexions sombres, dont tout l'effort qu'il faisoit pour me les déguiser ne m'empêchoit point de lire une partie sur son visage.

Enfin jetant les yeux sur moi : Je félicite Patrice, me dit-il d'un ton forcé, d'avoir plu à la fille de Fincer, et je crois sa fortune mieux établie avec elle, qu'elle ne l'auroit jamais été suivant ses premières vues. A l'égard de Rose, reprit-il, je ne sais si vous avez vu mylord Linch, et s'il vous a parlé du penchant qu'il a repris pour elle. En me faisant cette question, je remarquai qu'il s'efforçoit de découvrir ma pensée dans mes yeux. Je l'ai vu, lui dis-je simplement; et je n'ajoutai rien qui pût l'éclaircir. Il s'aperçut fort bien lui-même que la moitié de mes lumières demeuroit cachée au fond de mon cœur. Si vous l'avez vu,

répliqua-t-il, en prenant un ton plus ferme, il vous a communiqué son dessein ; et puisque vous faites difficulté de m'en parler, je conclus que vous ne l'avez point approuvé. Il m'a révolté moi-même, continua-t-il ; et je l'aurois rejeté avec indignation, si deux motifs d'une force égale ne m'avoient obligé d'y consentir. Linch n'est venu me le proposer qu'après m'avoir fait avertir par un inconnu, de l'extrémité déplorable où ma sœur étoit réduite, et du refus qu'elle faisoit de recevoir les secours qui lui étoient offerts. J'avoue qu'étant moi-même hors d'état de l'aider, ignorant jusqu'au lieu de sa retraite, sachant Patrice en Irlande, et doutant que d'un revenu aussi médiocre que le vôtre il pût jamais tirer de quoi réparer nos pertes, j'ai cru toutes sortes de moyens légitimes pour sauver la malheureuse Rose et l'honneur de notre famille. Encore Linch a-t-il dû vous dire à quelles conditions. J'ai voulu qu'il obtînt votre aveu et celui de Patrice : j'ai exigé qu'il entreprit le voyage d'Irlande pour vous le demander : j'ai refusé de m'exprimer nettement dans le billet qu'il m'a arraché ; en un mot j'ai fait le tyran ; et le consentement même, que je n'ai accordé qu'à la nécessité, m'a coûté des larmes. Mais ce motif, qui suffit seul pour me purger aux yeux des gens d'honneur, fut extrêmement fortifié par les réflexions que je fis sur un billet que le hasard avoit fait ici tomber entre mes mains. Je l'avois trouvé dans un des livres que Patrice

m'envoyoit pour dissiper mon ennui. Il étoit de des Pesses, qui le remercioit ardemment du prix qu'il promettoit à ses services, et qui lui protestoit, qu'avec cet aiguillon et celui de l'amitié il étoit capable de tout entreprendre. La nature du service et de la récompense y étoit si clairement exprimée, que je ne pus m'y tromper. Votre départ et ma captivité sembloient donner à Patrice un empire absolu sur Rose. Je ne doutai point que son dessein ne fût d'en user pour la faire servir à son propre bonheur; et dans le désordre de nos affaires, peut-être ne condamnai-je point un traité qui devoit tout à la fois les établir tous deux. J'en parlai même à Patrice, sans lui confesser comment j'étois informé de son projet, et je ne lui fis point d'autre objection que la répugnance de Rose, qui me paroissoit difficile à vaincre. Mais si son mauvais sort la condamnoit à se faire quelque violence, je ne balançai point ensuite à souhaiter que ce fût en faveur de mylord Linch. En supposant de l'égalité de ce côté-là, la naissance et les richesses même lui donnoient tant d'avantage sur son rival, que ma sœur ne pouvoit manquer de sentir cette différence; et, malgré toute sa froideur, que Linch m'avoit confessée lui-même, j'étois persuadé que ce seroit du moins une raison de plus pour la consoler de la nécessité d'être à lui. Et comptez-vous pour rien, ajouta Georges, l'obligation où j'étois de ménager Linch? ne pouvoit-il pas exécuter malgré moi ce qu'il

faisoit dépendre de mon consentement? J'avoue que sa générosité fut encore un motif dont je fus touché. Un homme capable de surmonter ses désirs, à la veille d'une entreprise qui lui assuroit la possession de ce qu'il aime, me parut digne de ma sœur, et propre à faire quelque jour son bonheur. Les dégoûts qui naissent du caprice ou du tempérament cèdent tôt ou tard à la raison; et le cœur de Rose n'étant prévenu d'aucune autre inclination, je ne doutai pas, qu'après avoir épousé Linch, elle ne trouvât bientôt de la douceur dans son devoir.

Ce soin de se justifier me fit du moins connoître que Georges faisoit encore quelque cas de mon estime. Je trouvai de la vraisemblance dans ses excuses; et, n'y voulant rien mêler qui troublât des commencements si favorables, je continuai de l'entretenir des services que j'étois résolu de rendre à Linch, et de la situation de ses propres affaires. Il ne voyoit point d'autre jour à se procurer la liberté que par les voies dont Patrice m'avoit rendu compte à Dublin. C'étoit se flatter d'une espérance bien incertaine et bien éloignée; mais ses amis ne cessant point de s'employer pour lui, il ne se regardoit pas du moins comme un homme abandonné. M. le duc de..... soit par un sentiment d'estime pour sa personne et pour notre nom, soit par le mouvement de la passion qu'il conservoit toujours pour Rose, ne s'étoit point relâché de son zèle. Le roi Jacques avoit fait

lui-même des sollicitations fort ardentes à la cour, et l'on s'étoit assez expliqué pour faire comprendre qu'on ne seroit pas toujours inflexible.

Je me retirai plus satisfait de ma visite que je n'avois osé l'espérer, et ravi sur-tout d'avoir évité dans une première entrevue toutes les discussions qui pouvoient renouveler nos derniers démêlés. J'avois d'autres projets sur Georges; mais toute mon ardeur présente se rapportant à ma sœur, je ne m'étois hâté de le voir que pour me procurer les éclaircissements dont je voulois faire usage avec elle. Il étoit trop tard pour retourner au couvent : ainsi remettant cette pensée au lendemain, je m'arrêtai à celle de rejoindre Linch que je croyois dans l'impatience de me revoir.

Elle étoit vive en effet, mais je ne m'en serois jamais imaginé la cause. Linch m'attendoit avec tous les transports de la fureur; et je ne fus peut-être redevable qu'à ma profession d'un reste de ménagement qu'il garda encore à mon arrivée. Ses yeux étoient étincelants; et, dans la confusion de mille reproches qu'il auroit voulu me faire à la fois, il ne trouvoit point de termes pour s'exprimer. J'eus pitié de son trouble; et, ne me défiant point encore de la part que j'y avois, je m'approchai de lui pour savoir ce qui l'agitoit. Il me repoussa brusquement, Traître, me dit-il, votre habit vous met à couvert de mon ressentiment; mais j'aurai la satisfaction de publier votre lâcheté et votre perfidie. La surprise où me

jeta cet outrage lui auroit fait ouvrir les yeux tout d'un coup sur son injustice, s'il eût été capable d'un moment de réflexion; mais continuant de me traiter avec le dernier emportement, ce ne fut qu'à la longue et après quantité de discours interrompus que je crus l'entendre. En revenant du couvent de Rose, il avoit appris du laquais qu'il avoit chargé de me suivre, et devant lequel je m'étois entretenu sans précaution avec le valet de des Pesses, qu'on avoit eu pour un autre des complaisances et des facilités qu'on n'avoit pas pour lui. La manière tendre et familière dont j'avois demandé des nouvelles de cet ancien ami, et la reconnoissance que j'avois marquée pour son zèle, avoit passé dans l'esprit de Linch pour une préférence que je donnois à son rival. Il ne connoissoit des Pesses que de nom; mais, dans l'ancienne liaison qu'il avoit eue avec Georges, il n'avoit pu ignorer nos premiers projets d'établissement pour ma sœur. Il savoit même que des Pesses avoit été autorisé de mon suffrage; et, conciliant toutes ces idées avec le récit de son laquais et le témoignage même de ses yeux, il s'étoit persuadé que mon dessein étoit de le tromper. Tout le reste de ma conduite avoit été expliqué suivant cette prévention. Les civilités qu'il avoit reçues de moi à Dublin, les espérances que je lui avois données sur la route, la chaleur même avec laquelle j'avois pris ses intérêts à Paris, passèrent pour autant d'artifices par lesquels j'avois cherché à rompre

ses vues, et à m'assurer le temps de mettre Rose hors de ses atteintes. Dans un naturel aussi impétueux que le sien, la jalousie et la honte s'étoient converties en rage. Il ne parloit que de vengeance, et des Pesses devoit être sa première victime.

Cependant la douceur avec laquelle je m'efforçai de l'apaiser, et les serments dont j'accompagnai mes protestations de droiture, commençoient à faire quelqu'impression sur lui; mais m'ayant proposé d'engager donc ma parole que des Pesses lui seroit absolument sacrifié, ma réponse ralluma toute sa fureur. Il y auroit de l'injustice, lui dis-je, à disposer du cœur de Rose sans lui donner quelque connoissance de ce traité. Ce que je vous promets sans restriction, ajoutai-je, c'est d'applaudir à son choix, s'il se déclare pour vous, et de continuer, comme j'ai fait jusqu'à présent, de vous servir de bonne foi. Il crut voir dans le tour de ces paroles un nouveau déguisement qui renouvela tous ses transports. Ce fut dans cette violente agitation que, n'étant plus le maître de son propre secret, il me déclara, d'un air moqueur, qu'il me feroit repentir quelque jour de l'avoir trahi, et que les mesures qu'il avoit prises étoient moins sujettes à le tromper que moi. Cette menace me frappa moins que l'obstination qu'il eut à se renfermer dans une chambre voisine, dont toutes mes instances ne purent me faire ouvrir l'entrée. Je continuai quelque temps d'employer les civilités et les prières. Enfin, piqué à mon tour d'un

TAYLOR INST. OXFORD

procédé si brusque, je pris le parti de me retirer.

Sa menace, qui ne m'avoit pas plus étonné d'abord que les autres circonstances d'une scène si chagrinante, me revint aussitôt à l'esprit avec d'autres couleurs. Que devois-je entendre par ces mesures sur lesquelles il faisoit plus de fond que sur moi? N'avois-je pas tout à craindre d'un homme si violent? et celui qui avoit été capable de vouloir enlever ma sœur, ne l'étoit-il pas de renouveler un projet auquel il n'auroit pas renoncé, après tout, s'il n'eût compté de réussir par une autre voie? Il ne se trompoit pas sans doute, lorsqu'il m'accusoit d'avoir ménagé ses emportements, pour me donner le temps de dérober Rose à ses entreprises; mais s'attendoit-il qu'en faisant avec lui le voyage de France je dusse la lui remettre entre les mains malgré elle, ou me joindre à lui peut-être pour favoriser autrement ses violences? Quand sa jalousie auroit pu s'alarmer de la considération que j'avois marquée imprudemment pour des Pesses, ne devoit-il pas être satisfait de mes explications, et me croire sincère, du moins lorsque je faisois tout dépendre du choix de ma sœur? Ce n'est point un honnête homme, disois-je, qui veut devoir ses droits sur le cœur d'une femme à la force ou à l'artifice. D'ailleurs quel caractère! quelle brutalité! quelle bizarrerie! Forcerai-je une fille, de la douceur de Rose, de recevoir un mari si emporté? Il

l'enlèvera ; mais qu'ai-je à craindre ? n'est-elle pas à couvert de toutes ses entreprises ? et ne puis-je pas les prévenir encore mieux, en la faisant partir incessamment pour l'Irlande, où son frère est en état de la défendre ? Il ne la verra plus, ajoutai-je ; je reprends demain avec elle le chemin de Killerine.

Cette résolution, à laquelle je me crus arrêté d'une manière inébranlable, me fit penser dès mon réveil aux préparatifs de notre départ. Mais j'appris pour première nouvelle que Linch, plus actif que moi, étoit sorti de la maison à la pointe du jour, et qu'il avoit fait emporter tous ses équipages avec lui. Quoique la retraite de ma sœur ne me parût point exposée à ses insultes, j'abandonnai tout autre soin pour m'y rendre. Il pouvoit s'être proposé de la voir avant moi, et de lui inspirer quelqu'idée qui me fit trouver de la résistance à l'exécution des miennes. D'ailleurs cette démarche précipitée confirmant tous mes soupçons, je ne croyois pas pouvoir m'éloigner trop tôt de Paris, et je voulois disposer Rose à prendre la poste avec moi dès le même jour.

Il étoit environ neuf heures du matin. J'arrivai au couvent l'esprit plein du nouveau voyage que j'allois entreprendre ; car étant fixé à ce dessein, il importoit si peu que je pénétrasse plus loin dans les affaires de Rose, que j'avois pris le parti de ne plus m'en occuper. Elle vint à la grille. Je lui trouvai un air de satisfaction qu'elle n'avoit point

la veille. Sans perdre le temps à des questions inutiles, je lui dis que m'étant aperçu qu'elle n'avoit point de goût pour mylord Linch, et mille raisons me faisant craindre qu'elle ne fût point en sûreté à Paris, tant qu'elle refuseroit de l'épouser, j'étois résolu de la conduire en Irlande, où elle mèneroit une vie plus agréable auprès de Patrice. Le changement de son visage me fit juger tout d'un coup que cette proposition la chagrinoit. Cependant n'osant la combattre de front, elle prit occasion du nom de Patrice pour me faire un reproche de ne lui avoir point encore appris de ses nouvelles. Il étoit vrai que, dans le peu de temps que j'avois passé la veille avec elle, et troublé par l'arrivée imprévue de Linch, je ne lui avois point parlé de son frère. Je me hâtai de lui dire que je l'avois laissé dans une ardeur extrême de la revoir, et qu'elle le trouveroit heureusement marié avec la fille de Fincer. Ce fut ici que les sentiments de Rose ne purent se déguiser. Elle me regarda avec une vive émotion. Marié, me dit-elle ! ne me trompez-vous pas ? Je lui racontai quelques circonstances qui ne lui permirent plus d'en douter ; mais ce que je croyois propre à lui inspirer de la joie ne lui causa qu'une vive douleur, dont elle n'eut pas même la force de retenir les marques. Hélas, me dit-elle, voilà donc le fond que nous avons à faire sur les serments des hommes ! Non, ajouta-t-elle, je n'aurois pas cru Patrice capable de cette perfidie.

Un dépit si vif, excité par l'intérêt d'autrui, m'apprit quelle seroit la délicatesse de Rose pour les siens. Je me rappelai la liaison que Patrice lui avoit fait former avec mademoiselle de L... ; mais une connoissance de quelques moments n'ayant pu faire naître une amitié assez forte pour lui causer le trouble où je la voyois, je conclus que ce qui paroissoit un témoignage de compassion pour le sort d'une autre, en étoit un d'inquiétude qui lui échappoit pour le sien. Ma curiosité me fit oublier que je ne devois l'entretenir que de notre voyage. Hé, pourquoi, lui dis-je, condamnez-vous Patrice de s'être rendu aux offres d'une femme aimable, aux instances de ses amis, et à la nécessité même de nos affaires, qui lui a fait une loi de ce qui méritoit d'être recherché avec tous ses désirs? Vous qui lui en faites un reproche, savez-vous que vous avez contribué plus que tout le reste au vertueux effort qu'il a fait sur lui-même, et que je ne serois pas ici avec les secours que je vous apporte, si sa tendresse pour vous ne lui avoit fait prendre cette unique voie de vous secourir? Que me dites-vous, interrompit-elle avec une nouvelle agitation? Ah, je comprens qu'il s'est rendu malheureux! Je le connois. Il est impossible qu'avec une passion telle qu'il la ressentoit à son départ, il ait pu renoncer volontairement au penchant de son cœur. Que je suis à plaindre! Il me reprochera quelque jour son malheur; et n'est-ce pas moi seule aussi qu'il doit en accuser?

La chaleur avec laquelle elle s'exprimoit me causa un étonnement dont j'avois peine à revenir. Je ne l'aurois pas crue capable de ce transport. Toutes ces idées ne s'accordoient pas non plus avec les miennes. Je l'arrêtai par un regard ferme et sévère : Quoi donc, lui dis-je, d'un ton qui ne l'étoit pas moins, l'esprit d'égarement et de corruption s'est-il emparé de toute ma famille? que veulent dire ces maximes insensées, qui représentent une frivole passion comme un obstacle invincible, et le malheur comme inséparable de la vertu? Est-ce vous, Rose, qui vous êtes laissé séduire par de si horribles principes? Voilà donc le progrès que vous avez fait dans les voies de la religion, depuis que vous vous êtes éloignée de mes yeux? Elle parut plus affligée qu'abattue de ce reproche? Ah, mon frère, me dit-elle avec douceur, vous ne vous imagineriez jamais ce qu'il en coûte à un cœur tendre qui est réduit à combattre ses plus chères inclinations. Non, repris-je impatiemment; mais vous qui paroissez le savoir, où l'avez-vous appris? Cette question la rendit muette. J'eus pitié de son embarras; et n'espérant point qu'elle se portât d'elle-même à me confier les secrets de son cœur, j'aurois repris la résolution dans laquelle j'étois venu de ne pas la presser avant notre départ, si le hasard ne m'eût offert une occasion que je ne désirois pas. On lui remit en ma présence une lettre, dont on lui dit qu'on attendoit la réponse. Sa rougeur la trahit. Elle

paroissoit balancer quel ordre elle devoit donner au porteur. Son silence ne finissoit point. Enfin je la délivrai d'un si cruel embarras, en disant moi-même à ce garçon qu'il pouvoit attendre à la porte du parloir.

C'étoit sortir d'un trouble pour retomber dans un autre. Sa confusion paroissant augmenter, lorsqu'elle se retrouva seule avec moi, je n'eus pas la dureté de prolonger trop long-temps cette scène. Je pris un air plus doux pour la soulager. J'observe avec joie, ma chère Rose, que votre cœur ne connoît pas encore l'artifice. Mais seriez-vous si déconcertée, si vous n'aviez rien à vous reprocher ? Ah, non, interrompit-elle ; le ciel, qui est témoin de tous mes sentiments, sait que je ne me suis rien permis qui l'offense. Levons le voile, repris-je ; Patrice, qui connoît la tendresse de mon affection, n'a pas jugé qu'en faisant le voyage de France je dusse ignorer ce que vous lui avez confié. J'ai appris de sa bouche tout ce qui s'est passé avant son départ. Vous seroit-il arrivé, depuis ce temps-là, quelque chose que vous ayiez honte de me communiquer ?

Ce doute, que je témoignai exprès pour l'exciter, produisit tout l'effet que j'en avois attendu. Si Patrice vous a fait un récit fidèle, se hâta-t-elle de répliquer, vous n'avez rien appris qui soit propre à me causer de la honte, et je me garderai bien de m'exposer jamais à

ce reproche. Mais je confesse, ajouta-t-elle en rougissant de nouveau, que je n'ai pu me défendre de quelque estime pour un homme qui me paroît digne de ce sentiment. Lisez la lettre que je reçus hier de lui, continua-t-elle en la tirant de sa poche. Je ne ferai pas plus de difficulté de vous laisser lire celle que je viens de recevoir, et je veux que vous l'ouvriez vous-même; mais vous ne me soupçonnerez pas du moindre déguisement, lorsque je vous fais commencer par la première. Recevoir des lettres, murmurai-je en la prenant, les lire, les garder si soigneusement, c'est avoir déjà fait beaucoup de chemin. Je ne laissai pas de commencer cette curieuse lecture. On la prioit de juger des peines d'un trop long silence, par la force d'une passion qui n'avoit jamais eu d'exemple. On faisoit valoir tout ce qu'on avoit pris sur soi-même pour ne pas la troubler par des lettres, dans un temps où le parti qu'elle avoit pris de ne voir personne avoit fait craindre de blesser quelque bienséance, ou d'alarmer sa sagesse; mais incapable aussi de la perdre de vue un seul moment, on confessoit qu'on n'avoit pas laissé passer de jour sans s'informer de tout ce qui appartenoit à sa santé et à son repos, et que, pour rendre sa retraite plus sûre et plus tranquille, on avoit pris, avec son hôte, des mesures qui paroissoient avoir heureusement réussi. Voilà, sans doute, interrompis-je, le parent, le cuisinier, et tout ce que

je me persuade aisément que vous avez pu ignorer. Mais lisons, ajoutai-je, en m'apercevant qu'elle étoit flattée de cette remarque. Apprenant, lui disoit-on, que j'étois arrivé à Paris, et que je l'avois engagée à retourner au couvent, on s'imaginoit bien que le dérangement de notre fortune pouvoit avoir eu part à cette résolution; et désormais, qu'étant avec elle, ma présence arrêteroit les mauvaises interprétations; et on la prioit de m'engager à prendre la maison qu'on lui avoit proposée mal à propos dans un autre temps, où l'on confessoit que sa sagesse avoit dû la lui faire refuser. On promettoit que nous y serions dans l'abondance de tout ce qui est convenable à d'honnêtes gens, et que la main d'où nous viendroit cette libéralité ne seroit jamais connue du public. Enfin, l'on demandoit deux mots de réponse, qui devoient être suivis, au même moment, de l'exécution de toutes ces offres.

Je ne puis disconvenir, dis-je à Rose, que ce procédé ne soit d'un galant homme, et d'un amant libéral et respectueux. Vous êtes parvenue, sans doute, à le connoître depuis le départ de Patrice? Non, me dit-elle. Sans répondre à toutes ses lettres, je lui ai fait dire mille fois, par ceux de qui je les recevois, que je ne pouvois souffrir honorablement les soins d'un inconnu; et c'étoit la seule espérance d'y voir enfin son nom qui me les faisoit ouvrir. Il m'a pressée

de consentir à ses visites : j'aurois pu tirer son secret de lui-même, ou le faire tirer adroitement de ses gens ; mais les lois que je me suis imposées m'ont toujours retenue.

J'avoue qu'une aventure si étrange ne me causant pas moins d'étonnement que d'inquiétude, j'étois embarrassé moi-même à lui donner les conseils qu'elle sembloit me demander. Je penchai un moment à rompre tout d'un coup cet entretien, et à faire valoir brusquement mon autorité, pour lui faire reprendre, sur-le-champ, la route d'Irlande. Mais je commencois à craindre, avec raison, d'y trouver de la résistance. D'ailleurs, je ne dissimulerai pas que, soit par un mouvement de tendresse naturelle, qui me faisoit souhaiter que son cœur fût satisfait, soit par l'idée que son inclination et son estime me faisoient prendre de son amant, je me sentois si bien disposé pour cet inconnu, que j'aurois désiré du moins de le voir et d'approfondir la vérité de ses sentiments. Enfin, n'osant m'arrêter à rien sans de nouvelles lumières, je demandai en grace à ma sœur de me raconter toute la suite de cette intrigue depuis son origine. Je reconnois, lui dis-je, que lorsque la bienséance et les égards raisonnables de l'intérêt s'accordent avec l'inclination du cœur, un penchant de cette nature peut mériter quelque indulgence. Mais ce n'est pas vous qu'il en faut croire. On s'aveugle trop aiséments sur ses propres désirs. Si vous me

connoissez de la tendresse pour ma famille, de la discrétion, du zèle pour vos vrais intérêts, ne craignez point de me répéter ce que vous avez découvert à Patrice, et laissez-moi juger sans prévention de tout ce que la vôtre a pu vous déguiser.

Elle me recommença son histoire, depuis nos premiers différents. Je lui trouvai, jusque dans les moindres détails, cet air de franchise que l'artifice ne sauroit contrefaire. La naissance de son inclination, sa durée et ses progrès, son aversion pour le duc de....., son indifférence pour des Pesses, son dégoût pour Linch ; tout fut expliqué avec la même candeur. Je l'arrêtois quelquefois, pour l'interroger sur une circonstance obscure, ou plus importante qu'elle ne paroissoit se le figurer ; elle me satisfaisoit aussitôt par une réponse simple et ingénue. Heureux naturel ! disois-je intérieurement ; et quel seroit le crime de celui qui raviroit un cœur si honnête à la vertu ! Enfin, lorsqu'elle fut arrivée au voyage de Patrice, et qu'elle sembloit vouloir passer sur tout ce qu'elle m'avoit marqué dans sa lettre, je lui demandai si elle n'avoit rien su du démêlé de son frère avec un émissaire de son inconnu, et ce qu'elle avoit pensé de cette aventure. Vous me rappelez, reprit-elle, une des plus tristes circonstances de ma vie. Je ne fus informée de cet accident que plusieurs jours après le départ de mon frère.

L'inconnu, puisque vous lui donnez ce nom, laissa passer tout cet intervalle sans renouveler ses attentions ordinaires. Je ne vous dirai pas que je fus insensible à cette apparence de froideur ou d'oubli; mais j'étois troublée d'une inquiétude encore plus cruelle. Après la confidence que j'avois faite à Patrice, je me figurai qu'avec quelque précaution qu'il m'eût caché son ressentiment, il en avoit assez conçu pour se porter à quelque résolution violente, dont le silence de l'inconnu pouvoit être l'effet. Je fus long-temps incertaine et tremblante dans cette idée, jusqu'à ce que je reçus une de ses lettres, où il me faisoit naturellement le récit de ce qui étoit arrivé à la mienne. La même raison, me disoit-il, qui ne lui permettoit point encore de s'ouvrir à moi l'avoit empêché de rechercher la connoissance de Patrice, malgré le penchant qu'il se sentoit à l'aimer. Elle l'avoit forcé aussi de tenir ses sentiments renfermés, aussi long-temps qu'il pouvoit craindre de les trahir par quelque indiscrétion; mais je n'en devois être que plus sûre de leur innocence, ajoutoit-il, lorsqu'il me faisoit librement des aveux de cette nature. Ce fut alors néanmoins que je refusai absolument de lui répondre. J'avois peine à concevoir qu'il eût pu négliger une si heureuse occasion de faire approuver ses sentiments à mon frère; et j'augurai mal de toutes ces raisons mystérieuses qu'il n'avoit osé confier à un honnête homme.

Cependant, ajouta Rose, mais d'une voix moins ferme et en baissant les yeux, sa constance, son désintéressement, le renouvellement continuel de ses serments et de ses plaintes, ma foiblesse, si vous le voulez, me firent renaître insensiblement d'autres idées.

L'attention extrême avec laquelle je l'écoutois me fit saisir le changement qui s'étoit fait sur son visage; et voyant qu'elle continuoit d'hésiter, je ne doutai pas qu'elle n'eût sur le bord des lèvres quelque circonstance dont l'aveu lui coûtoit. Votre confiance me charme, lui dis-je aussitôt pour l'encourager. Continuez, ma chère Rose; ne me déguisez rien. Hélas! reprit-elle, dois-je vous le confesser! et que penserez-vous de ma conduite, si vous me rendez assez de justice pour vous fier du moins à mes sentiments? Quand la dureté de l'abbesse, que je n'attribue, pour vous découvrir mes soupçons, qu'aux pratiques secrètes et aux malheureuses vues de M. le duc....., m'eut forcée de penser au misérable asile où vous m'avez trouvée; au milieu de mes peines, et dans l'amertume de mon cœur, je ne pus me refuser la consolation d'apprendre une partie de mon dessein à cet inconnu, dont j'ignore encore quel jugement vous portez. J'avois reçu une de ses lettres, où les témoignages de son amour étoient renouvelés dans les termes les plus tendres. Je pris la plume en tremblant; et, suivant le mouvement de mon cœur, je lui écri-

vis que des raisons pressantes m'obligeoient de changer de situation jusqu'au retour de mon frère; que je croyois devoir cet avis à son attachement, pour lui épargner des recherches inutiles; qu'étant résolue de ne souffrir dans cet intervalle ni la vue, ni les lettres de personne, il devoit s'attendre que je serois encore plus inflexible pour lui; que je lui permettois néanmoins d'expliquer cette distinction à son avantage; que je ne lui défendois pas même de s'informer secrètement de la conduite que j'allois tenir, parceque j'étois bien aise de conserver son estime; que si étant tel qu'il s'efforçoit de me le persuader, il s'ouvroit tôt ou tard à mes frères, il trouveroit mon cœur déclaré pour lui; mais qu'après cet aveu, auquel je voulois bien ajouter la promesse qu'il me demandoit si instamment de ne m'engager à personne, il devoit faire autant de fond sur ma bonne foi que j'en faisois sur la sienne, et se contenir dans des bornes qui serviroient de règle à la durée de mes sentiments. Je ne sais, continua-t-elle avec un regard timide, si vous ne condamnez pas cette lettre. Je quittai le couvent un quart d'heure après l'avoir écrite. Il a observé si fidèlement mes ordres, que j'ai douté quelquefois s'il continuoit de m'aimer, ou s'il avoit découvert ma retraite. Mais sa lettre, que je reçus hier au moment que je vous quittai, vous fait voir qu'il est toujours le même; et je n'ai pas de peine à croire que c'est lui qui a trompé mon hôte sous le nom d'un parent de

notre famille. C'est lui, j'en suis sûre, ajouta-t-elle; car tous mes autres persécuteurs ne sont point capables de tant de désintéressement et de discrétion.

Elle vouloit continuer de m'apprendre ce qu'elle avoit eu à souffrir de M. le duc de..... et de ses autres amants ; mais trouvant ce détail inutile à toutes les idées qui m'occupoient, je l'interrompis. La force de son inclination avoit tellement éclaté dans toutes les circonstances de son récit, que je ne pensai point à lui représenter qu'une fille doit être en garde contre les foiblesses de son cœur. Il étoit décidé qu'elle aimoit passionnément son inconnu. Cependant sa lettre m'avoit laissé un trouble et un mécontentement que je voulus lui faire sentir. Je lui coupai la parole lorsqu'elle paroissoit s'applaudir d'être comme échappée à mes reproches. Arrêtez, arrêtez, lui dis-je tristement; et si je loue votre sincérité, ne vous imaginez point que j'approuve vos fautes. Cette lettre est une témérité que je ne puis vous pardonner. Avez-vous compris à quoi vous vous engagiez ? Une fille de votre âge promet-elle sa foi et sa main au hasard ? Donne-t-elle ainsi l'exclusion à tout ce que la sagesse et l'honneur peuvent lui proposer par la bouche de ses parents ? Eh, que seroit-ce si vous veniez à découvrir dans votre inconnu un homme indigne de vous ? En un mot quel a pu être le sens de votre promesse ? De vous révolter apparemment contre toutes les propositions d'établissement

que vous recevriez de vos frères, et de vous livrer quelque jour malgré eux aux empressements d'un homme dont vous ne connoissez la bonne foi que sur son propre témoignage? Mais lisons sa seconde lettre, repris-je avec plus de chaleur, et dévoilons à toutes sortes de prix un mystère qui commence sérieusement à m'alarmer. J'avois pris cette lettre, qu'une curiosité plus pressante ne m'avoit pas encore permis d'ouvrir. Elle contenoit, comme la première, de vives protestations de tendresse, avec des marques d'impatience pour la réponse qu'on attendoit. Mais on ajoutoit que si je faisois quelque difficulté de me fier aux offres d'un inconnu, on m'offroit de me faire compter, à mon choix, ou douze mille francs pour chaque année, à commencer de ce jour même, ou mille francs au commencement de chaque mois, sans autre condition que de m'engager à ne pas disposer de ma sœur, jusqu'au moment où l'on se promettoit de la rendre plus riche et plus heureuse.

C'en est trop, m'écriai-je avec une espèce d'indignation; des secrets qu'on rougit d'avouer me sont suspects; et des libéralités qui mènent à un but si incertain ne peuvent partir d'une source sans reproche. Je me levai dans le même mouvement; et faisant entrer le messager qui attendoit toujours à la porte, je lui dis, sans consulter Rose: retournez à votre maître; rapportez-lui que vous avez trouvé avec mademoiselle de..... le doyen de Killerine, son frère aîné et son tuteur. Puisqu'il

vous a mis dans le secret de ses affaires, chargez-vous de lui dire que je suis homme de qualité, prêtre, et honnête homme. S'il me juge digne de sa confiance sous l'un ou l'autre de ces titres, je suis prêt à l'entendre, dans quelque lieu qu'il lui plaise de m'indiquer. S'il me la refuse, déclarez-lui que je pars demain pour l'Irlande avec ma sœur. J'attends ici sa réponse.

Rose, vers laquelle je me tournai aussitôt, sembloit regretter que je n'eusse pas permis au messager de répliquer, et que, n'ayant pas elle-même ouvert la bouche, il pût rapporter à son maître qu'elle paroissoit avoir eu part à une commission si dure. Elle me confessa néanmoins qu'elle étoit ravie au fond du cœur de se voir si proche de l'éclaircissement qu'elle avoit toujours désiré. Elle se flattoit que son amant consentiroit à tout, plutôt que de la perdre; et n'ayant jamais attribué le mystère de sa conduite qu'à quelque embarras de fortune, ou à quelque considération de famille, elle craignoit peu d'approfondir des obstacles qui n'étoient point capables de la rebuter. Il se passa plus d'une heure, que j'employai à fortifier sa vertu contre toutes sortes d'épreuves. Enfin le messager parut à la porte du parloir, avec un carrosse de remise où il me pria de monter. Il avoit un nouveau billet pour Rose. Les circonstances m'obligeoient de le lire. C'étoient les plaintes d'un homme embarrassé, qui mettoit toute sa confiance, disoit-il, dans la droiture de son cœur et

dans la bonté de sa maîtresse. Rose en fut émue jusqu'à pâlir ; et me voyant prêt à la quitter, elle me conjura, la larme à l'œil, de me souvenir de la tendresse que j'avois toujours eue pour elle.

Je m'abandonnai au messager, dont la physionomie me paroissoit au-dessus de la condition servile. Il me déclara volontairement qu'il avoit ordre de me conduire aux Chartreux, où son maître, me dit-il, m'attendoit dans le cloître. Tout lieu m'étoit indifférent. J'emportois un reste d'émotion qui ne se ralentit point sur la route. En arrivant aux Chartreux, mon guide me montra le cloître où j'étois attendu.

J'y trouvai en effet un homme seul, qui s'avança vers moi lorsqu'il me vit paroître. Ayant eu le temps de l'observer à mesure qu'il s'approchoit, je fus frappé de son port et de sa figure. Il ne portoit pas plus de vingt-sept ou vingt-huit ans sur son visage. Sa taille étoit libre et majestueuse ; sa démarche noble ; sa physionomie intéressante ; le teint coloré et l'œil gracieux et ouvert, quoiqu'un peu abattu par quelques traces de tristesse. Il étoit mis simplement, mais avec le goût et la finesse qui annoncent une personne de distinction. Je souhaitai, malgré mon chagrin, que ce fût l'amant de Rose, et que son caractère répondît à de si belles apparences.

C'étoit lui-même. L'air respectueux dont il m'aborda me le fit connoître autant que ses premières ouvertures. Si je parle au doyen de Killerine, me

dit-il, je suis devant mon juge, et je dois chercher à me le rendre favorable. Je lui répondis d'un ton modeste, que la probité et l'honneur étant mes règles, nous ne pouvions être fort opposés de sentiments, s'il les avoit dans le cœur comme je les voyois peints dans toute sa figure. Hélas, répliqua-t-il, vous ne me trouverez jamais foible de ce côté-là ! mais qui m'assure que vous aurez autant de bonté que je vous promets de droiture? Cependant vous ne devez point vous attendre, continua-t-il en se mettant en marche pour nous promener, que je commence par de longues protestations de bonne foi, lorsque vous en recevez un témoignage si clair dans la soumission que je marque ici pour vos volontés. Vous triomphez d'une résolution dans laquelle je m'étois confirmé depuis près d'un an. Que n'auriez-vous pas obtenu par les menaces toutes puissantes que vous avez employées ? Écoutez-moi sans m'interrompre ; et n'ayez d'indulgence qu'autant que vous me trouverez de sincérité.

Mon nom est le comte de S..... J'ai vingt mille écus de rente, de la réputation dans le monde, et la jeunesse que vous me voyez. Je n'étois pas né pour être si riche. Troisième fils d'une maison plus noble qu'opulente, la fortune ne m'offroit point d'autre parti que les armes, et je l'ai suivi dans ma première jeunesse. Un heureux hiver me valut l'estime d'une vieille veuve, à qui son mari, qui s'étoit enrichi dans les affaires, avoit laissé

tout son bien. Elle me demanda mon cœur au même prix. Les instances de ma famille me firent surmonter mes répugnances. Je l'épousai ; et le même contrat par lequel je lui fis le sacrifice de mes plus belles années me rendit le maître de tout le bien qu'elle possédoit. Mais j'ai tiré peu de satisfaction de mes richesses. J'avois besoin d'être heureux par le cœur. J'ai conçu que pour le devenir il me falloit tôt ou tard une femme jeune et aimable, dont je pusse faire le bonheur à mon tour, au prix, s'il le faut, de toute la fortune que je dois à l'amour. J'ai vu votre charmante sœur. Elle m'a inspiré tous les sentiments qui sont nécessaires à la douceur de ma vie. J'ai cherché à les lui faire connoître, et à mériter les siens. J'ai travaillé à l'attendrir par toutes les voies de la sincérité et de l'honneur. Je me suis efforcé de la toucher par mes plaintes, de la persuader par mes serments; je lui ai offert tout mon bien, à elle et à sa famille. Je la presse actuellement d'en accepter du moins une partie médiocre pour son usage et pour le vôtre. Je suis tout à elle, à vous, et à tout ce qui vous appartient. Je demande qu'on me croye sincère ; qu'on prenne confiance à mon honneur et à ma tendresse ; que la belle Rose accepte mon cœur, et qu'elle m'engage le sien. Est-ce violer les droits, ou passer les bornes? Cependant elle a rejeté toutes mes offres. Elle n'a voulu rien entendre, ni rien promettre. Elle m'a fait valoir l'autorité de ses frères, à qui elle a toujours exigé que mes sentiments

et mes vues fussent déclarés. J'avoue que cette condition m'a causé de l'embarras; mais vous les savez enfin. Jugez entre nous, mon cher doyen, ajouta-t-il en prenant tendrement mes mains, et décidez avec bonté de tout le bonheur de ma vie.

Je le regardois avec étonnement; et ne voyant dans son discours que ce que le sens naturel des termes paroissoit m'offrir, j'étois agréablement surpris de trouver son histoire si courte, et le fond de ses peines si léger. Voilà un amant bien modeste et bien timide, me disois-je à moi-même; car avec sa naissance, son âge, sa figure, et un bien si considérable, comment a-t-il pu craindre de s'ouvrir à Patrice, à moi, à tous ceux qui souhaitent le bonheur et l'établissement de Rose? Il n'ignore pas même qu'il en est aimé; et cette seule pensée ne devoit-elle pas lui donner plus de hardiesse? Enfin ne trouvant dans toute cette aventure qu'un sujet de joie, et des raisons d'estime pour deux amants si réservés, je ne balançai point à lui faire une réponse conforme à mes idées. J'admire votre retenue, lui dis-je, et je félicite ma sœur de vous avoir inspiré des sentiments si tendres. Elle est sans biens; mais vous ne vous trompez point en lui croyant de la naissance et du mérite. Je conçois qu'un amant riche et généreux peut trouver de la douceur à faire la fortune de ce qu'il aime. Nous nous connoîtrons mieux, ajoutai-je, désormais que nous nous verrons plus librement. N'appréhendez plus d'obstacles; et comptez qu'une inclination si

honorable pour ma sœur sera approuvée de toute sa famille.

Il baisa ma main dans le transport de sa joie. Le mien étoit presqu'égal. Qui empêche, repris-je, que je n'aille dès ce moment vous présenter moi-même à ma sœur ? Oui, me dit-il ardemment; il suffira que personne ne soit informé de mon nom. Le secret peut demeurer entre nous, et je vous réponds du guide qui vous a conduit ici. Vous l'avez pris pour un domestique ; mais c'est le meilleur de mes amis, qui est dans la confidence du mystère, et qui s'est offert à ce déguisement pour me servir. Ce secret qu'il paroissoit encore désirer me parut un soin fort inutile. Comme je lui expliquois ma pensée : ô ciel ! interrompit-il en se troublant, ne m'auriez-vous pas entendu ! Quoi donc, lui dis-je avec quelques marques d'étonnement ? Hélas, reprit-il, ne vous ai-je pas dit que je suis marié, et que ma femme n'est pas morte ?

Nous nous étions arrêtés. Un dénouement si imprévu me fit baisser la tête, pour cacher ma surprise et ma rougeur. Assurément, répondis-je, vous ne m'aviez pas fait comprendre que votre femme fût vivante. Voilà une franchise à laquelle je ne m'attendois point; et que je ne vous aurois pas pressé d'avoir pour moi, si j'eusse pu m'en défier; cependant je la loue, et je serai fidèle à la discrétion que je vous ai promise. Je conçois à présent, continuai-je, en relevant les yeux pour observer

sa contenance, d'où venoit la peine que vous aviez à vous ouvrir à mon frère; mais je ne démêle pas si bien quelles sont vos vues dans les confidences que vous me faites. Me croiriez-vous capable de favoriser.... N'achevez pas, interrompit-il avec transport; ne joignez pas à la douleur que j'ai de perdre sitôt mes espérances, celle de m'entendre soupçonner d'une infamie. Le ciel, dont je ne crains pas d'attester la vérité, voit au fond de mon cœur que je n'ai rien à me reprocher. Mais pourquoi m'avez-vous interrompu, ajouta-t-il, en reprenant un ton affectueux? Vous m'aviez promis une attention dont vous vous êtes lassé. Je ne faisois qu'entrer dans les explications pour lesquelles vous êtes venu. Écoutez-moi, et ne me condamnez pas du moins sans m'avoir entendu.

Je me composai assez pour lui accorder toute l'attention qu'il me demandoit. Il est donc vrai, reprit-il, comme je vous l'ai confessé, que je suis engagé dans de malheureuses chaînes; mais je ne les porterai pas jusqu'au tombeau. En gémissant de la rigueur de mon sort, je ne puis m'en plaindre au ciel, qui le fera servir à m'en assurer un plus heureux. Madame de S.... est mourante; son âge et ses maladies continuelles ne lui promettent pas six mois de vie. J'ai cru la perdre vingt fois par des accidents qui se renouvellent tous les jours. Sa mort me laissera libre; et quel usage pensez-vous que je ferai aussitôt de ma

liberté? J'irai la sacrifier de nouveau aux pieds de votre sœur, mais avec la certitude de trouver mon bonheur à ne vivre que pour elle; je la ferai maîtresse absolue de ma fortune et de toutes mes affections; elle sera mon idole. Vous, votre famille, tout ce qui vous touche, me tiendra lieu de ce que j'ai de plus cher. Ah! que je serai dédommagé heureusement de la contrainte où j'ai vécu jusqu'aujourd'hui! En attendant le jour marqué par le ciel, reprit-il plus doucement, et comme s'il fût revenu d'une espèce de rêverie, quelles lois, quelles maximes d'honneur ou de religion peuvent condamner le soin que je veux prendre de vous et de votre sœur? Qui m'empêchera de vous traiter comme un frère, et elle comme une personne chérie et respectée, à qui je destine quelque jour un empire absolu sur tout ce qui m'appartient? Ne me sera-t-il pas permis d'employer une partie superflue de mes richesses pour assurer une vie douce et tranquille à celle de qui j'attends tout mon repos? Je ne publierai point mes services; je ne ferai valoir ni mes bienfaits ni mes soins; je ne demande point d'attentions ni de complaisances; c'est moi seul que je veux satisfaire, en offrant ce que je serai trop heureux qu'on veuille accepter. Je renoncerai, si l'on veut, à la voir. Elle sait bien elle-même que c'est une condition que je me suis toujours imposée; j'attendrai le changement de mon sort, pour lui présenter tout à la fois mon cœur, mon bien, ma personne,

et le nom de mon épouse. Il me jetoit un regard presqu'à chaque mot, pour voir quelle impression son discours faisoit sur moi ; et se sentant comme encouragé d'un sourire que son ardeur, jointe au penchant que j'avois réellement pour lui, me fit faire sans attention : il faut que je vous apprenne, continua-t-il d'un air plus enjoué, jusqu'où je suis capable de porter la discrétion.

Un billet d'importance, où le secret de ma passion étoit contenu, fut arraché un jour avec violence des mains d'un laquais que j'employois à mes commissions. Je me défiai de mon malheur, en voyant ce garçon revenir fort triste. Il me raconta qu'un jeune homme de bonne mine l'avoit surpris dans un lieu écarté, et l'avoit forcé, la pointe de l'épée sur l'estomac, de lui rendre sa lettre. Mais il avoit eu assez de présence d'esprit pour le suivre, et il m'apprit sa demeure. Quoique mon nom n'eût point été commis, je ne pus songer sans fureur qu'une pièce si précieuse étoit entre les mains d'un inconnu. Mon ressentiment auroit éclaté sur-le-champ par quelque entreprise violente, si de justes considérations n'eussent combattu mes transports. Un intime ami, mon compagnon d'armes, et le seul confident de mon amour, se présenta heureusement au milieu de mon agitation. Je le chargeai d'éclaircir cette cruelle aventure. Il revint en peu de moments, avec des lumières qui ralentirent ma colère, mais qui augmentèrent mon embarras. C'étoit votre

parti auquel je crus devoir m'arrêter. Des objections qui ne pouvoient être en petit nombre m'auroient exposé à ne pas voir finir ses répliques. Je réduisis les miennes à un raisonnement fort court. Sans vous suivre, lui dis-je, dans le détail où vous êtes entré, il est manifeste que vous ne pouvez prétendre à ma sœur aussi longtemps que le ciel vous laissera votre épouse : il ne l'est pas moins qu'elle se déshonoreroit à vous voir et à vous écouter. L'unique difficulté qui reste entre nous est de savoir si, dans le cas où vous vous supposez, c'est-à-dire, tous les jours au moment de perdre une femme vieille et infirme, vous pouvez jeter les yeux sur celle que vous destinez à remplir sa place, et si les promesses que vous lui faites dans cette vue l'autorisent à recevoir vos bienfaits. Cette question, ajoutai-je, est tout-à-fait nouvelle pour moi, et je vous confesse que j'ai besoin de plus d'un jour pour me mettre en état de la résoudre. Je vous quitte avec la reconnoissance que je dois à vos généreuses intentions, et je vous demande le temps qui m'est nécessaire pour vous répondre. Il vouloit me retenir avec diverses marques d'impatience et de chagrin. Je m'obstinai à partir, et j'eus soin seulement de prendre son nom et sa demeure, et je m'engageai à lui porter moi-même un éclaircissement que je désirois autant que lui.

Quoique je fusse satisfait de ma réponse, après l'avoir quitté, je ne demeurois pas moins chargé

de deux embarras dont le moindre étoit capable de me causer de nouvelles inquiétudes. Je ne regardai pas comme le plus pénible celui de méditer sur les propositions du comte de S....., parceque j'étois le maître du temps, et que, dans une ville aussi éclairée que Paris, je ne pouvois manquer de conseil; mais je me représentois l'impatience de Rose, qui m'avoit recommandé si tendrement ses intérêts; et, dans l'irrésolution que j'emportois pour unique fruit de mon voyage, il ne s'offroit rien à mon esprit qui fût propre à la satisfaire. Le carrosse m'ayant reconduit fort vite, je me trouvai à la porte de son couvent sans être convenu avec moi-même de ce que j'avois à lui dire. Cependant un moment que je passai seul avant que de la faire appeler me servit à recueillir mes esprits. Je crus voir un égal danger à lui raconter la vérité de tout ce que je venois d'apprendre, et à la lui cacher entièrement. Passionnée comme elle étoit pour son amant, je craignois de l'alarmer trop par un silence affecté, et j'appréhendois encore plus, en lui déclarant qu'elle aimoit un homme qui n'étoit pas libre, de l'exposer à des combats difficiles qui me laisseroient quelque chose à redouter pour sa vertu. Qui sait, disois-je, si tous ses sentiments de religion et d'honneur que l'espérance a soutenus jusqu'aujourd'hui résisteront facilement au désespoir? Car l'attente de la mort d'autrui est un fondement d'espérance bien incertain; et si l'amour cause tous les transports

que j'entends dépeindre, j'ai peine à le croire capable de se payer d'une consolation si légère. J'ai vaincu le cœur de Patrice, mais c'étoit par des motifs qui feront toujours une juste impression sur le cœur d'un homme sensible. J'en juge hardiment par le mien. Connois-je de même celui des femmes? Et qu'ai-je d'ailleurs à opposer à Rose, que les motifs ordinaires dont on dit que l'amour a si souvent triomphé? Ces réflexions me déterminèrent à prendre un tempérament entre les deux extrémités que j'avois d'abord envisagées.

Elle ne se fit pas long-temps attendre aussitôt que je l'eus fait avertir. Je ne voulus pas la laisser un moment suspendue. J'ai vu votre inconnu, lui dis-je, j'ai appris de lui-même son nom, ses affaires, et toutes les raisons qui l'obligent au mystère: je les ai trouvées justes, mais l'honneur m'impose le silence. Il vous oblige de même à modérer vos sentiments aussi long-temps du moins qu'il sera forcé de renfermer les siens. Je vous plains tous deux, et vous, sur-tout, qui aviez peut-être d'autres espérances; mais vous auriez honte de montrer moins de vertu et de fermeté que lui.

Je me serois applaudi de ce prélude par l'effet que je lui vis produire aussitôt pour la satisfaction de Rose, si la joie même qu'elle ressentit de n'avoir point d'autre obstacle à surmonter que le temps, ne m'eût fait naître un autre scrupule. Mon adresse

l'a rendue tranquille, me dis-je à moi-même, mais elle n'en aimera que plus ardemment. Le témoignage même que je rends à la droiture et à la constance de son amant va lui faire une loi de ne pas se laisser vaincre par ce double mérite. Or, si la raison que j'ai de lui cacher la situation du comte est la crainte qu'elle ne blesse son devoir en continuant de l'aimer, le blessera-t-elle moins de l'aimer sans connoître sa situation? Alors le crime, dont elle sera peut-être justifiée par son erreur, ne tombera-t-il pas directement sur moi qui devrai l'attribuer à l'ambiguité de mes expressions? Ma délicatesse de conscience fut si alarmée de ce raisonnement que je me crus obligé de prévenir aussitôt le mal que j'allois causer. J'interrompis quelques marques de joie que je voyois éclater au travers de sa modestie. Si vous m'avez bien compris, lui dis-je plus nettement, vous regarderez votre mariage comme une chose si obscure et si difficile, que vous vous disposerez de longue main à le voir manquer; et je prévois même, ajoutai-je, que dans quelques jours l'honneur nous fera une nécessité de retourner promptement en Irlande. Cette réflexion sur notre départ étoit d'autant plus sincère qu'avec toutes les raisons que j'avois déjà de le souhaiter, je ne croyois pas qu'il pût être différé un moment, si les consultations que je voulois faire sur le cas du comte de S..... ne nous étoient pas favorables; et, pour satisfaire sans rigueur à tous les devoirs,

j'avertis Rose que de quelques jours du moins, qui étoient le temps que je devois employer à m'éclaircir, la bienséance ne lui permettoit point de recevoir les lettres de son amant. Quelque ménagement qu'il y eût encore dans tous ces détours, elle pénétra plus loin qu'il n'étoit nécessaire pour lever mes scrupules. Ses yeux se couvrirent de larmes. N'ayant point la hardiesse de me demander d'autres explications, elle tomba dans une profonde rêverie qui me laissa lire quelques moments sur son visage toutes les agitations de son cœur. Ah! me dit-elle enfin, je vois trop clairement mon sort: je ne serai pas plus heureuse que mon frère. Sa douleur me toucha si sensiblement que je demeurai plus d'une heure avec elle à faire tous mes efforts pour l'adoucir; mais, jugeant de ce qu'elle avoit à craindre par le soin même que je prenois de la consoler, elle ne me donna pas la satisfaction de croire, en la quittant, qu'elle fût dans une situation plus tranquille.

Cependant le devoir et l'honneur ne pouvant entrer en balance avec les foiblesses de la nature, je pensai aussitôt à démêler le point fixe auquel je devois m'attacher. Quoique la droiture de mes intentions fût capable de me donner quelque confiance pour mes propres lumières, je ne crus point que, dans une affaire si délicate, il y eût des soins excessifs, ni des précautions inutiles. Je connoissois quelques docteurs, gens sages et éclairés, dont

les décisions réunies devoient être une loi pour tous les honnêtes gens. Je pris le parti de les voir successivement, et de leur proposer mes doutes. Ils s'accordèrent à me demander quelques jours, pour s'éclaircir eux-mêmes par de nouvelles études ; et nous convînmes de nous assembler après cet espace, pour examiner en commun toutes les opinions. De mon côté, je passai le temps comme eux à relire tout ce que je crus propre à mon instruction, et sur-tout à consulter le ciel, dont les inspirations sont quelquefois l'unique ressource d'un cœur droit, dans les questions douteuses de morale. Si je dérobai chaque jour quelques heures à mon travail, ce fut pour soutenir Rose, dont je m'aperçus que la tristesse augmentoit continuellement. Elle me parloit peu. Dans l'incertitude où ma sincérité m'obligeoit de la laisser, chaque fois qu'elle me voyoit paroître, elle sembloit d'abord attendre les éclaircissements que je lui avois fait espérer ; et lorsqu'elle s'apercevoit à mes premiers discours que je ne lui apportois que mes consolations ordinaires, j'avois peine à lui faire rompre un silence mélancolique, qui me causoit plus d'inquiétude que des larmes et des plaintes. Quoiqu'elle m'eût promis de renvoyer les lettres de son amant sans les ouvrir, et qu'elle ne fût point capable de manquer à cette promesse, je remarquai que ce fut un chagrin fort sensible pour elle de n'avoir pas eu une seule occasion de l'exécuter. La discrétion du comte le

retenant dans des bornes encore plus étroites que je ne les lui avois imposées, il se reduisoit à me faire demander chaque jour de ses nouvelles et des miennes. J'eus la fermeté de ne pas même apprendre à la triste Rose cette marque d'attention et de constance, pour l'accoutumer insensiblement à des privations plus douloureuses, dont je la croyois menacée.

Enfin le jour marqué pour notre conférence étant arrivé, nous nous assemblâmes dans le cabinet du plus grave de mes docteurs, au milieu de ses livres et de ses papiers, qui étoient comme autant de témoins muets de l'usage qu'on alloit faire de la doctrine qu'on y avoit puisée. Nous étions sept, dont le moins âgé l'étoit beaucoup plus que moi. Après avoir commencé par une courte prière, chacun prit sa place suivant le rang de l'âge. Le mien me réduisoit à la plus basse, autant que le respect et la déférence que je devois à une assemblée dont j'implorois les lumières. On garda le silence pendant quelques moments. Enfin l'ancien prenant la parole, me pria d'exposer le sujet qui nous avoit assemblés, et sur lequel je demandois le sentiment de la compagnie. Je me levai; et faisant une inclination profonde à ma droite et à ma gauche, j'allois ouvrir la bouche pour réduire la question aux termes les plus simples, lorsque l'ancien m'interrompant d'un air chagrin, m'avertit que dans toute assemblée où l'on reconnoissoit un chef, la première salutation devoit lui être

adressée. Un autre se tournant aussitôt vers lui, convint qu'en général cette proposition étoit juste ; mais outre que M. le doyen, ajouta-t-il, est dispensé, par sa qualité d'étranger, de se conformer à nos usages, nous n'avons point prétendu que l'honnêteté avec laquelle nous avons consenti à nous rendre chez vous fût un acte par lequel nous nous soyons obligés à vous reconnoître ici pour notre chef. Cela est vrai, interrompit le suivant. A quel titre, dit un troisième ? La prétention est plaisante, reprit un autre. En un instant, chacun témoigna ainsi, par quelque marque de mécontentement, que l'ancien s'attribuoit un droit que personne n'étoit disposé à lui céder. Quoiqu'un peu déconcerté d'une opposition si unanime, il insista si ardemment sur sa prétention, et les autres s'échauffèrent si sérieusement à la contester, que, s'étant levés tous ensemble, je vis le moment où l'étonnement et la crainte alloient me faire prendre le parti de me retirer.

Cependant m'étant flatté qu'une première chaleur se refroidiroit bientôt entre des gens si raisonnables, je me hasardai à leur représenter que mon affaire pouvoit être finie avec moins de formalités ; et que debout même, comme ils étoient sans distinction de droits et de rangs, ils pouvoient en deux mots me déclarer chacun leur sentiment. Je ne sais si ce fut la honte d'avoir marqué un peu de foiblesse aux yeux d'un étranger ; mais revenant tout d'un coup à eux-mêmes, ils cessèrent de se

quereller pour m'entendre. Je renouvelai tranquillement la prière que je leur avois faite, de m'expliquer leur pensée en peu de mots. Hé bien, répondit l'ancien, en se hâtant de prévenir les autres, sans y chercher tant de mystère, l'homme de votre cas est adultère au fond du cœur, et toute femme qui l'écoute, participe à son crime. Il nous tourna le dos d'un air irrité après cette décision.

Un autre prit la parole avec plus de douceur : L'opinion de M. le docteur, dit-il en souriant vers moi, se ressent un peu du chagrin que notre refus lui a causé. La mienne est, qu'à la veille de perdre sa femme, un homme peut fort innocemment jeter les yeux sur celle qu'il destine à lui succéder, et prendre même des mesures honnêtes pour s'assurer d'avance de son estime et de son consentement. Je suis du même avis, continua le troisième; mais j'y mets une condition : c'est qu'il ne se passe rien entre eux qui blesse la fidélité du premier mariage. Je demande beaucoup plus, interrompit un quatrième, pour embrasser une opinion si dangereuse. Je veux que cet homme et cette femme n'aient même aucune communication, soit d'amitié, soit de civilité simple, qui puisse faire naître au public le moindre soupçon d'une intelligence scandaleuse. L'ancien qui avoit le visage tourné vers une fenêtre, et qui ne paroissoit plus prendre part à ce qui se disoit derrière lui, leva tout d'un coup la voix. Plaisantes décisions, dit-il, en éclatant de rire ! ces gens-là n'ont pas une ombre de

théologie. Oh ! plaisant vous-même, reprit celui qui avoit parlé le dernier ; je suis prêt à prouver mon sentiment par tous les pères et les conciles de l'église. Je vous en défie, répliqua l'ancien, en se tournant brusquement vers l'assemblée ; j'ai ici tous les conciles et tous les pères. Ceux qui avoient été à peu près de la même opinion s'approchèrent de lui pour lui faire comprendre qu'il avoit tort, et qu'un seul docteur, fût-il l'ancien, prétendit-il être chef, ne pouvoit l'emporter sur plusieurs docteurs réunis. D'ailleurs citant divers passages, ils s'efforçoient tous ensemble de lui prouver que le sens naturel étoit celui qu'ils en avoient tiré, et qu'il falloit n'avoir aucune connoissance des langues grecque et latine pour s'en imaginer un autre. Les langues grecque et latine, s'écria le vieux docteur en furie ! c'est donc vous qui prétendez me les apprendre ? Et les traitant eux-mêmes d'ignorants, qui avoient besoin tous les jours de recevoir ses leçons, il leur nomma cent traités grecs et latins, sur lesquels il s'offrit de prouver sur-le-champ qu'ils n'avoient jamais jeté les yeux. Le bruit de cette étrange dispute, qui ne faisoit que s'échauffer par la médiation de ceux qui n'avoient pas parlé, et qui vouloient se rendre arbitres de la querelle, avoit déjà attiré tous les domestiques à la porte du cabinet. J'avois heureusement mon chapeau et ma canne entre les mains. Je saisis un moment pour gagner l'escalier ; et le descendant

sans tourner la tête derrière moi, je m'éloignai promptement de la maison.

Mes réflexions furent courtes sur cette aventure. Après avoir gémi un moment du malheur d'un grand nombre de savants, qui n'emploient leurs lumières qu'à nourrir leur présomption et leur orgueil, je me reprochai de n'avoir pas mieux connu le caractère de ceux que j'avois consultés, et dont l'air grave et la réputation m'en avoient imposé. Mais, malgré le ridicule d'une scène si peu attendue, je conclus, du partage de leurs sentiments, que, dans une affaire où je voulois exposer aussi peu ma conscience que l'honneur de Rose, je devois m'arrêter moins que jamais à ma propre décision. Elle auroit peut-être été d'accorder quelque chose à l'inclination et à l'avantage même de Rose, en promettant au comte de ne pas me hâter trop de disposer d'elle, sans consentir néanmoins à recevoir les bienfaits d'un homme que je ne croyois pas le maître de disposer arbitrairement de son bien. A la rigueur, j'aurois cru pouvoir demeurer quelque temps à Paris, avec le soin continuel d'entretenir ma sœur dans l'incertitude où je m'étois efforcé de la mettre. C'étoit du moins une situation de cœur innocente, d'où je concevois toujours que je ne pouvois la faire sortir sans l'exposer à d'autres périls; et le comte paroissant si sage, que j'étois bien fondé à me reposer sur lui-même de l'innocence de ses vues, je n'apercevois

rien dans toutes ces suppositions qui pût alarmer absolument mon honneur ni ma conscience. Cependant le repos d'une ame chrétienne ne pouvant subsister avec le moindre doute, je ne me rebutai point du mauvais succès de ma première entreprise, et je résolus de proposer plutôt le cas à l'assemblée de Sorbonne, que de faire dépendre ma sûreté de mes propres lumières.

Ce fut un nouveau soin dont je m'occupai les jours suivants. Je dressai avec beaucoup de travail un mémoire où j'instruisois moi-même la question, par tous les arguments que je pus tirer de l'autorité, de l'exemple, et sur-tout de l'esprit du législateur, dans l'établissement du mariage. Je l'avois fini; et je ne pensois plus qu'à me procurer quelque ouverture pour le faire présenter à l'assemblée, lorsqu'un coup des plus imprévus rendit mon ouvrage inutile. Je reçus par le messager ordinaire du comte de S..... une lettre de sa main, qui contenoit la mort de sa femme, avec toutes ses circonstances. Il s'exprimoit sur cette perte, du ton d'un honnête homme, qui n'oublie point ce qu'il doit à la reconnoissance, dans le temps même qu'il est le plus occupé d'un autre intérêt. Je conserverai toujours, me disoit-il, ce sentiment pour sa mémoire, comme je l'ai entretenu pendant toute sa vie pour sa personne: mais n'ayant jamais goûté avec elle d'autres douceurs que celles du devoir, il confessoit que la tristesse

n'étoit pas ce qu'elle lui laissoit de plus durable en mourant. La bienséance néanmoins dont il étoit résolu de ne pas se relâcher jusqu'à la fin l'empêchoit d'être lui-même chez moi pour m'annoncer cette nouvelle. Il finissoit en me recommandant ses affaires, sans nommer ma sœur, ni parler d'amour; et j'admirai avec quelle discrétion il avoit su concilier les devoirs de son deuil et les intérêts de son amour.

Quoiqu'il ne me fût pas moins difficile de distinguer dans un tel évènement jusqu'où la charité m'obligeoit de m'attrister, et à quelles bornes elle me permettoit de me réjouir, j'avoue que mon premier mouvement fut de bénir le ciel, dont la bonté nous avoit tenu cette faveur comme en réserve. Mes réflexions tombant ensuite sur Rose: Quelle va être sa joie, dis-je en moi-même, et puis-je me hâter trop de lui annoncer cette nouvelle? Cependant il me parut, après un peu de délibération, que mon impatience devoit être modérée. J'avois mille choses à éclaircir. Le bien, la condition, le caractère du comte, ne m'étoient connus que par son propre témoignage; et si les apparences m'avoient porté à le croire sincère, la prudence ne me permettoit point de m'en rapporter au seul dehors. Je lui fis une réponse dont il dût être aussi content que je l'avois été de sa lettre. Dans la visite que je rendis le même jour à ma sœur, je me bornai à relever ses espérances,

par des exhortations et des caresses dont je remarquai avec joie qu'elle tiroit elle-même un bon augure.

En la quittant, le hasard me fit rencontrer mylord Linch, qui examinoit curieusement la situation du monastère. Je ne l'avois pas vu depuis sa retraite précipitée; et regrettant médiocrement son amitié, je m'étois seulement fait informer du nouveau quartier qu'il avoit choisi pour demeure. Il s'étoit logé à l'extrémité la plus opposée au mien, où je n'aurois jamais pensé à l'interrompre. La suite des évènements m'apprit qu'il n'avoit pas eu la même indifférence pour toutes mes démarches, et sa rencontre me le fit soupçonner; mais outre que ses menaces ne m'avoient pas causé des alarmes fort sérieuses, je croyois ma sœur plus à couvert que jamais de ses persécutions, par les nouvelles ressources que nous avions dans le zèle et le crédit du comte; et je ne pensai qu'à couper assez brusquement par une autre rue, pour éviter la nécessité de lui parler. Il comprit sans doute que j'avois dessein de le fuir; mais la manière dont il m'avoit traité me dispensoit d'en user plus civilement. Bien éloigné néanmoins de me défier du fond de ses vues, je m'occupai pendant le reste du jour à prendre les informations qui pouvoient m'assurer de la droiture du comte de S..... La mort de son épouse, qui causoit un certain mouvement dans

le voisinage de sa maison, me fit trouver facilement des prétextes. Ce que j'appris de plusieurs personnes d'honneur, et de son curé même, à qui je ne fis pas difficulté de m'adresser, me persuada qu'en parlant de sa naissance et de ses richesses il m'avoit fait un portrait fort modeste.

Qui n'auroit pas compté sur des espérances si présentes et si bien établies ? En me retirant chez moi, je me proposois de voir le lendemain mon frère à la Bastille, et de lui faire l'ouverture du parti honorable qui se présentoit pour Rose. Ma crainte n'avoit jamais été de le trouver opposé à ce projet. Il aimoit sa sœur ; et son ambition ne pouvant manquer d'être aussi flattée d'un tel établissement, que sa tendresse, j'étois sûr qu'en apprenant les procédés de mylord Linch, le consentement qu'il avoit accordé à ses sollicitations ne lui coûteroit rien à rétracter. Son propre intérêt lui devoit faire souhaiter une alliance aussi puissante que celle du comte, et je me promettois déjà que sa liberté en seroit bientôt la suite. Ainsi le ciel paroissoit commencer de toutes parts à favoriser la droiture et l'innocence de mes désirs.

Je rentrai chez moi plein de ces idées. Mais les dispositions de la Providence ne sont-elles pas impénétrables ? Un laquais étranger, que je reconnus aussitôt pour l'avoir vu long-temps au service de des Pesses, se présenta à moi les yeux couverts de larmes. Il plaignit d'abord son propre

malheur dans les termes les plus touchants; et prononçant plusieurs fois le nom de son maître avec autant de soupirs, il m'apprit que ce malheureux jeune homme, avec qui il étoit revenu d'Allemagne le jour auparavant, avoit perdu la vie par la main d'un inconnu. Ses gémissements et ses pleurs lui coupoient la voix. Je le pris par la main pour le conduire dans mon cabinet. Je le fis asseoir près de moi; et ne comprenant rien à mille choses funestes qu'il reprenoit confusément, je lui demandai l'explication d'un malheur que j'avois peine à me persuader.

Il me dit enfin avec plus de liaison qu'il étoit chargé de plusieurs papiers, dont je tirerois des lumières importantes; mais que son maître lui ayant ordonné par ses dernières paroles de me rendre compte des circonstances de son malheur et de ses derniers sentiments, il vouloit commencer par ce récit. Ils étoient arrivés la veille. Le premier soin de des Pesses avoit été de recevoir les informations de son valet de chambre, qu'il avoit laissé à Paris. Surpris de mon retour, et charmé que la protection du ciel eût préservé Rose de mille dangers pendant son absence, il n'avoit d'empressement que pour me voir, lorsqu'au moment qu'il se disposoit à sortir, un inconnu avoit demandé à lui parler, et l'avoit pris à l'écart. Après un entretien fort long et fort animé, l'inconnu s'étoit retiré; et des Pesses, qui

ne parloit un moment auparavant que du désir qu'il avoit de me voir, avoit défendu au contraire à ses gens de me donner avis de son retour jusqu'au lendemain au soir. Il avoit soupé fort tranquillement dans leur présence; et s'étant mis au lit, en leur renouvelant les mêmes défenses, rien n'avoit paru troubler son sommeil pendant toute la nuit. Le lendemain il étoit monté à cheval, suivi du seul laquais qui me faisoit ce récit; et, sans lui communiquer son dessein, il avoit gagné le bois de Boulogne, où il lui avoit donné ordre de l'attendre à la porte. Ce qui s'étoit passé depuis cet instant n'avoit été vu de personne : mais dans moins d'un quart d'heure, le même inconnu, qui l'avoit entretenu la veille en particulier, avoit paru à cheval; et sortant du bois par la même porte, il avoit dit au laquais, après lui avoir demandé s'il n'étoit pas à des Pesses, de porter promptement du secours à son maître. Ce fidèle garçon s'étoit mis à courir à bride abattue par la même route; et quoique son trouble ne lui eût pas même permis de s'informer du lieu où il devoit le chercher, son cheval, qu'il vit attaché au tronc d'un arbre, lui avoit servi heureusement à le découvrir.

Je l'ai trouvé, continua-t-il en redoublant ses larmes, étendu à terre et noyé dans son sang. Quoi, mort! interrompis-je, avec une vive alarme pour son sort dans une autre vie. Non,

reprit-il ; mais déjà si épuisé de forces, qu'à peine il pouvoit se remuer ; il m'a reconnu. Je te remercie de ton zèle, m'a-t-il dit ; mais si tu veux me rendre avant ma mort un service auquel je sois sensible, hâte-toi de me faire transporter chez M. le Doyen de Killerine. Je lui ai fait comprendre qu'il falloit commencer par arrêter son sang qui continuoit de couler à grands flots. Il y a consenti. Ma cravate, la sienne, une partie de ma chemise et même de mes habits, ont été employées assez heureusement à ce triste office. J'ai gagné aussitôt la grande route pour trouver quelqu'un qui m'aidât à le transporter. Quatre passants que j'ai arrêtés à force de prières l'ont porté entre leurs bras jusqu'à la maison qui est à la porte du bois. En vain l'ai-je pressé de s'y arrêter. Il s'est fait mettre sur un fauteuil ; et lui-même animant les porteurs par la promesse d'une grosse récompense, il leur a fait gagner le faubourg S. Honoré, avec ordre d'aller directement chez vous. Mais l'agitation ne pouvant être si douce qu'elle n'achevât d'abattre ses forces, une foiblesse qui lui est survenue à l'entrée du faubourg nous a contraint d'entrer chez le premier chirurgien. En reprenant un peu ses esprits, il a conçu qu'il ne pouvoit aller plus loin sans abréger le peu de moments qui lui restoient à vivre. Il a souffert que le chirurgien ait visité ses blessures. Elles étoient si mortelles, qu'on ne lui a pas promis une heure de vie. Sans s'effrayer de la mort, il

m'a ordonné de vous faire prier sur-le-champ de vous rendre auprès de lui ; mais plusieurs messagers que je vous ai dépêchés successivement ne vous ont point trouvé chez vous. Pendant ce temps-là mon malheureux maître avoit donné ordre qu'on lui fît venir un confesseur et les deux notaires les plus voisins. Il est demeuré quelque temps enfermé avec eux ; après quoi m'ayant fait appeler, il a payé libéralement ses porteurs, et c'est avec moi qu'il a voulu passer ses derniers moments. Tu m'as toujours servi fidèlement, m'a-t-il dit d'une voix qui s'affoiblissoit à chaque parole ; tu seras récompensé : mais que ton zèle ne se relâche pas après ma mort. Je sens qu'elle s'approche. Tu te hâteras de voir aussitôt le Doyen de Killerine, à qui tu remettras ces papiers. Il se chargera du soin de mes funérailles. Dis-lui que dans mon malheur j'aurois emporté quelque consolation, si j'avois pu l'embrasser en mourant. Je lui étois dévoué, à lui, à sa sœur, et à son frère Patrice. Tu ne verras pas aisément sa sœur : mais si tu la voyois, dis-lui que je meurs pour elle. Voilà les dernières paroles de mon cher maître, ajouta le triste messager, avec une nouvelle abondance de pleurs. Il s'est efforcé en vain d'en ajouter d'autres qu'il n'a pu prononcer distinctement. Je me suis aperçu tout d'un coup, par son silence, que son ame l'avoit abandonné avec le reste de ses forces.

En finissant ce récit, il me présenta le paquet

de papiers, qui étoit cacheté soigneusement. La profonde consternation où j'étois ne m'empêcha point de l'ouvrir sur-le-champ, par le désir d'exécuter du moins, avec autant de diligence que de zèle, les dernières volontés d'un ami si fidèle et si généreux. Le premier écrit qui se présenta étoit une lettre qui m'étoit adressée. Elle étoit signée, quoique les deux pages dont elle étoit composée fussent d'un caractère qui m'étoit inconnu. Il se servoit, me disoit-il, de la main de son confesseur, pour m'écrire une lettre que je ne devois recevoir qu'après sa mort. Se remettant sur son laquais de l'explication des circonstances, il m'avouoit que, sans avoir jamais connu mylord Linch, il croyoit mourir de sa main. C'étoit celle d'un rival; et il n'avoit point appris qu'il en eût d'autre. D'ailleurs, le langage de son ennemi lui confirmoit que c'étoit un étranger. Cependant le désir de la vengeance avoit moins de part à cette ouverture, que les justes raisons qu'il croyoit avoir de m'inspirer quelque crainte pour ma sœur et pour moi-même, sur quelques discours que le ressentiment avoit fait sortir de la bouche de son meurtrier. Autant qu'il en avoit été alarmé pour notre intérêt, autant s'étoit-il cru heureux d'entendre, de la bouche même d'un rival, que Rose lui tenoit compte de l'ardeur et de la constance de son amour, et qu'elle s'étoit heureusement déclarée en sa

faveur. C'étoit, sans doute, à mon amitié qu'il étoit redevable de ce changement. A quel excès de bonheur la mort l'obligeoit-elle de renoncer ? Mais n'ayant plus devant les yeux qu'un tombeau ouvert et prêt à le recevoir, il me supplioit de faire agréer à ma sœur les seules marques de reconnoissance qu'il avoit à lui offrir, et que je trouverois jointes à sa lettre. Quand le penchant de son cœur, ajoutoit-il, ne l'auroit pas porté à ce qu'il faisoit en sa faveur, il s'y seroit cru obligé pour réparation de la seule faute qu'il avoit à se reprocher, et dont il vouloit me faire l'aveu en mourant. Quelques éclaircissements qu'il avoit reçus de Patrice lui ayant fait désespérer de toucher le cœur de Rose, il me confessoit qu'en revenant à Paris, la violence d'une passion qu'il n'étoit plus capable de vaincre lui avoit fait former la résolution de l'enlever ; et qu'il devoit peut-être regarder sa mort comme le châtiment d'un projet d'autant plus détestable, qu'il pouvoit se flatter, par les confessions de son rival, d'avoir obtenu d'elle une préférence dont il n'étoit pas digne avec de si criminels sentiments. Les notaires, qui avoient le double de l'acte qu'il m'envoyoit, devoient me venir trouver par son ordre, pour s'expliquer avec moi sur d'autres circonstances.

Après une tendre prière qu'il me faisoit de chérir sa mémoire, il me parloit, en peu de mots, du voyage qu'il avoit fait en Irlande à

son retour d'Allemagne ; et, s'accusant d'imprudence dans quelques nouvelles qu'il avoit portées à Patrice, dont il avoit ignoré l'établissement, il me conjuroit de réparer le coup mortel qu'il avoit porté à son repos, et peut-être à celui de son épouse. Le ciel me le pardonnera, ajoutoit-il ; car cette malheureuse erreur n'a pas été volontaire. Il finissoit par le dernier adieu.

Quel surcroît de trouble et de douleur ne ressentis-je point après cette lecture ! Chaque ligne avoit été comme une source de vapeurs empoisonnées, qui avoient mis toutes mes idées et tous mes sentiments dans une confusion inexprimable. Je voulois recommencer cette fatale lettre, pour trouver quelque jour dans de si épaisses ténèbres ; mais croyant néanmoins que les circonstances présentes m'obligeoient de faire tout céder aux devoirs de l'amitié, je continuai d'ouvrir le premier papier qui se présenta. Ma surprise et ma confusion augmentèrent encore, en y reconnoissant un acte testamentaire, par lequel des Pesses faisoit à ma sœur une donation absolue de tout son bien. N'ayant point de parents assez proches, disoit-il en forme d'introduction, ni assez pauvres pour lui faire préférer les devoirs du sang à ceux de l'amitié, de la reconnoissance et de l'estime, il instituoit pour son héritière universelle, etc.

Où suis-je ? m'écriai-je. Quel torrent de difficultés et de peines vient fondre sur moi dans un même jour ! Quelle contradiction dans les coups de la fortune ! Ou plutôt, repris-je, en adorant les conseils d'une Providence incompréhensible, que de sujets, ô mon Dieu, d'admirer la profondeur de vos dispositions ! Mais où votre dessein est-il de nous conduire par des voies si supérieures à notre vaine prudence ? C'est par vous, cher et vertueux ami, continuai-je, c'est par vous rendre les devoirs de l'estime et de la reconnoissance qu'il faut commencer. La nuit est trop avancée, dis-je au laquais qui attendoit mes ordres, pour exécuter quelque résolution avant le jour. Allez-en passer le reste auprès de votre cher maître, et comptez sur une récompense proportionnée à votre attachement. Je le fis accompagner d'un homme de confiance, que je chargeai de régler, pour cette nuit, tout ce que la décence et l'usage demandoient auprès du mort ; et je leur promis d'y être le lendemain, pour faire les choses avec plus d'ordre.

Je ne revenois pas de ce mélange de mouvements qui s'étoient succédés au fond de mon cœur dans un espace si court. Je me retirai seul dans mon cabinet, où mon premier soin fut de conjurer le ciel, par une ardente prière, d'accorder à des Pesses, dans une meilleure vie, le

centuple du bonheur qu'il avoit cru perdre en quittant celle-ci. Ses autres papiers contenoient des éclaircissements sur différentes parties de ses biens. Mais je revins aussitôt à sa lettre, que je relus avec une nouvelle ardeur. Au milieu de la pitié que chaque mot me renouveloit pour son sort, combien les avertissements obscurs qui regardoient ma sœur et Patrice ne me causèrent-ils point d'alarmes? Une autre inquiétude vint me surprendre, à mesure que je pesois ses termes. Il s'étoit persuadé, sur quelques expressions entendues à son avantage, que Rose étoit devenue plus sensible pour lui. C'en étoit assez pour me faire reconnoître mylord Linch dans son meurtrier; mais n'en devois-je pas conclure aussi que, si cette flatteuse pensée l'avoit porté à se battre contre un rival furieux, qui avoit comme entrepris de le punir du bonheur qu'il lui permettoit de s'attribuer, elle avoit été aussi le principal motif du don qu'il faisoit à ma sœur de tout son bien? et pouvoit-elle profiter honnêtement de son erreur? C'étoit moins un scrupule de conscience que d'honneur: mais j'avois toujours eu pour principe que ces deux sentiments, bien entendus, sont liés plus étroitement qu'on ne pense; ou du moins que, dans tous les cas où ils ne sont point opposés, la loi de l'honneur est aussi indispensable que celle de la conscience. J'étois dans cette agitation de sentiments, livré

successivement à l'un ou à l'autre, et trop dominé encore par mon imagination pour y mettre plus d'ordre, lorsqu'on m'avertit qu'une personne inconnue demandoit à me voir. Il étoit plus de neuf heures, et la nuit étoit obscure. Je balançai quelque temps à recevoir une visite si peu mesurée; mais au moment que j'allois la refuser, on entra brusquement dans ma chambre; et cet inconnu, dont la hardiesse me causa d'abord quelque épouvante, étoit le comte de S.....

Il portoit une perruque et un habit qui le déguisoient; ce qui ne m'empêcha point de le remettre aussitôt. Apres m'avoir prié de faire écarter tout ce qui pouvoit nous entendre, il se jeta à mon cou et me tint long-temps embrassé. Mon ardeur, me dit-il, cède pendant le jour à la bienséance; mais rien n'est capable de la modérer lorsqu'elle peut se satisfaire avec honneur. Me reconnoissez-vous, ajouta-t-il dans le même transport? êtes-vous résolu d'accorder quelque chose à mon cœur? verrai-je la charmante Rose? lui permettrez-vous de m'aimer? Elle n'a pas attendu mon consentement, répondis-je en l'embrassant à mon tour, et je la trahis volontiers pour vous apprendre qu'elle auroit eu quelque chose à souffrir, si ses inclinations eussent été réprimées trop long-temps par son devoir. Mais que vous êtes ici à propos, continuai-je! dans la peine où je suis, quel

besoin n'avois-je point de la consolation et du conseil d'un honnête homme? En effet l'opinion que j'avois de cet aimable comte, et le penchant qui me portoit à l'aimer, m'avoient fait regretter dans mes agitations de ne pouvoir lui faire l'ouverture d'une partie de mon embarras. Il ne me restoit pas le moindre doute de la sincérité de ses sentiments. L'intérêt de ma sœur devenoit le sien. Son secours étoit une ressource sur laquelle j'avois déjà compté. Ne trouvant rien d'ailleurs dans sa visite qui ne dût porter le nom d'un honnête empressement, je résolus de lui ouvrir mon cœur.

Vous verrez Rose, repris-je après avoir paru rêver un moment; vous la verrez aussitôt que les lois de l'usage vous permettront de faire éclater les sentiments que vous avez pour elle. Votre impatience ne seroit pas juste si elle vous faisoit trouver ce terme trop long. Mais, ajoutai-je avec le même air d'inquiétude, qu'il seroit à désirer pour elle que vous pussiez la voir plus tôt! Elle est dans un péril dont je tremble, et je ne serai rassuré qu'en la voyant à vous. Je n'exagérois point mes craintes en les représentant si vivement. La nouvelle attention que j'y faisois pour les expliquer les augmentoit jusqu'au point que, me souvenant d'avoir rencontré mylord Linch aux environs du couvent, plein sans doute de la même fureur qui venoit de lui faire tremper ses mains dans le sang, et cherchant à la satisfaire par

d'autres entreprises, j'appréhendois que la nuit ne se passât point sans quelque violence éclatante. Pour expliquer mes défiances au comte, je ne pus me dispenser de lui apprendre les anciennes prétentions de deux rivaux qui avoient aspiré inutilement au cœur de Rose, et la malheureuse fin de des Pesses, avec les derniers effets de son amour et de sa générosité. Je ne lui nommai point mylord Linch, dont ma profession ne m'auroit pas permis d'être comme le délateur; mais peignant cet étrange caractère tel que je le connoissois, je lui confessai que nous avions peu de repos à espérer, si nous ne trouvions le moyen d'écarter un homme si dangereux, ou de dérober ma sœur à ses poursuites.

L'inquiétude et l'étonnement du comte s'étoient déclarés pendant tout mon discours; mais ils ne venoient point de la cause que je croyois capable de les exciter. Une violence telle que vous paroissez la craindre, me dit-il, est impossible dans nos couvents. Quoiqu'une troupe de femmes timides ne soit pas capable de beaucoup de résistance, il faudroit du canon pour forcer leurs murs et leurs grilles; c'est tout ce qu'on pourroit se promettre avec la certitude d'être secondé au-dedans, et ces intelligences ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Cependant, ajouta-t-il, comme elles pourroient être praticables à la longue, je pense comme vous qu'il y a des mesures à prendre pour les pré-

venir. J'ai à quelque distance de Paris un château écarté, et défendu par un fossé fort large, où vous pourriez vous retirer avec votre sœur jusqu'au moment qu'il vous plaira de marquer pour mon bonheur. Mais, reprit-il avec un soupir, en rappelant ce qui l'avoit beaucoup plus touché que mes craintes, que m'avez-vous appris, et que n'ai-je point à craindre de ce riche héritage, qui va plus occuper Rose que le soin de répondre à ma tendresse? de combien d'avantages suis-je privé tout à la fois? Je ne serai donc pas le seul à qui elle devra le changement de sa fortune : je ne serai pas le premier qui lui aura fait une condition douce et heureuse : elle aura reçu d'un autre des bienfaits qui l'obligeront à partager sa reconnoissance, et qui me déroberont quelque chose des sentiments de son cœur. Heureux rival! J'envie cette mort qui lui assure des droits que je vais perdre. Là-dessus il me proposa de garder pour mes frères ou pour moi-même l'héritage de des Pesses, et de cacher même à ma sœur la disposition qui étoit faite en sa faveur. Je m'en défendis, en lui représentant que ce seroit nous rendre coupables d'un vol manifeste. Restituez donc ce bien, me dit-il, aux légitimes héritiers, à qui le mort ne l'a peut-être pas ravi sans injustice. Je n'ai pas examiné, répondis-je, si des Pesses ne s'est écarté d'aucune loi; mais cette discussion m'appartient moins qu'à ma sœur; et le droit de jouir, ou

l'obligation de restituer, tombe uniquement sur elle.

J'avois regardé d'abord ces deux propositions comme un badinage; et malgré les circonstances qui ne me portoient point à la joie, je n'avois pas prétendu répondre plus sérieusement. Mais il m'ouvrit aussitôt un troisième expédient sur lequel il insista avec tant de chaleur, que je n'eus pas peu d'embarras à me défendre. Remettez-moi l'acte de donation, me dit-il, et que ce secret demeure entre nous. Je la ferai valoir au nom de votre sœur, et je me mettrai en possession de tout ce qu'on lui a laissé. Elle l'ignorera long-temps; et mon dessein étant de lui remettre moi-même tout ce que je possède, je n'aurai rien qui s'oppose dans son cœur à cette tendresse sans réserve que je veux mériter par la mienne. En vain combattis-je encore ce caprice par toutes sortes de raisons. Il fallut entrer dans une partie des siennes, en lui promettant du moins de n'apprendre à Rose qu'après son mariage les obligations extraordinaires qu'elle avoit à des Pesses. Ainsi par un sort des plus bizarres, avec les deux avantages les plus flatteurs qu'elle pût désirer, celui de se trouver riche tout d'un coup, et d'être à la veille d'épouser un amant chéri, elle étoit condamnée à les ignorer.

Cependant le comte m'ayant renouvelé l'offre de son château, je ne crus point que la bienséance

eût la même force que je lui avois trouvée dans d'autres temps pour me faire rejeter les mêmes propositions; et je n'avois pas dessein, en les apprenant à ma sœur, de lui cacher plus long-temps le succès de ses tendres sentiments. L'ardeur du comte, qui faisoit déjà le calcul du temps et des jours, m'accoutuma dans peu de moments à parler de leur mariage, comme s'il n'y eût manqué que la célébration. Je ne condamnai que le désir qu'il marqua de nous conduire lui-même à sa terre. Non, lui dis-je, il suffira que vous nous donniez pour guide un domestique fidèle. Je lui demandai deux jours pour rendre les derniers devoirs à des Pesses, et pour d'autres arrangements que je voulois prendre à Paris. Enfin la longueur de cet entretien le faisant penser à se retirer, nous nous embrassâmes avec toute la tendresse dont nous venions de cimenter les nœuds; et s'il emporta la satisfaction de croire son bonheur hors d'atteinte, il me laissa celle de m'applaudir plus que jamais de la fortune de Rose, qui me paroissoit sûrement établie.

Il me restoit assez d'autres inquiétudes, pour ne pas compter sur un sommeil fort tranquille : ainsi je ne cherchai pas plus loin la cause d'une insomnie cruelle dont je fus agité pendant toute la nuit. Cependant je n'ai pu me rappeler dans la suite ce trouble extraordinaire de mon sang et de tous mes esprits, sans m'imaginer que le ciel avoit

voulu m'avertir, par une espèce de châtiment sensible, que je prenois trop de confiance aux mesures de la prudence humaine, et que je touchois à des circonstances bien différentes de celles dont je croyois m'être assuré. Mais les embarras qui me tinrent occupé les deux jours suivants, ne m'ayant point permis de tourner mes réflexions de ce côté-là, j'allai donner directement dans le précipice que je croyois éviter.

Dès le matin je me rendis auprès du corps de des Pesses, que je trouvai déjà disposé à recevoir les honneurs de la sépulture. Son malheur ayant passé, par le soin qu'il eut lui-même d'en parler d'une manière équivoque, pour une aventure imprévue, qui avoit moins fait naître le soupçon d'un duel, que d'un assassinat, on n'avoit point fait de recherches qui m'eussent obligé de prendre d'autres précautions; c'étoit par le conseil de son confesseur et des deux notaires qui l'avoient assisté, qu'on l'avoit laissé dans la paroisse où il étoit mort, plutôt que de le transporter dans celle où il avoit son logement. Ils avoient craint que le bruit et l'éclat ne fissent naître plus de curiosité. J'entrai dans les mêmes vues pour le lieu de son enterrement. Le riche présent qu'il avoit fait à ma sœur eut moins de part aux honneurs que je lui fis rendre, qu'un sentiment d'estime et d'amitié, indépendant de l'intérêt, et que j'avois toujours cru devoir à sa personne autant qu'à ses services.

Les notaires me rendirent compte de ce qu'ils avoient exécuté la veille par ses ordres. Ils avoient fait mettre le scellé, au nom de ma sœur, sur tout ce qui lui appartenoit à Paris; et ils me proposèrent de l'aller lever sur-le-champ, pour mettre à couvert chez moi, non seulement ses papiers et ses meubles, mais quelques sommes considérables qu'ils avoient trouvées dans son cabinet. Cette démarche semblant demander la participation de Rose, ce fut une difficulté sur laquelle j'eus de la peine à me déterminer. Outre la promesse que j'avois faite au comte de S...., j'avois toujours mes scrupules d'honneur, que j'étois résolu d'éclaircir avant que de faire valoir les droits de ma sœur. Je remis les notaires au lendemain, dans l'espérance que les conseils de Georges, à qui je voulois rendre ma visite avant la fin du jour, et que je connoissois plus propre à décider une question d'honneur qu'un point de religion et de conscience, serviroient à fixer mes incertitudes. Je lui devois aussi la communication du mariage de Rose; et ne m'étant fait violence depuis plus de quinze jours pour me priver de le voir, que dans le seul dessein de me délivrer de tous mes doutes avant que de l'informer d'une si heureuse nouvelle, je me flattois de la faire servir à rétablir l'union et la paix dans notre famille

Mais ce soin me parut encore moins pressant que celui de préparer Rose à changer de demeure,

TAYLOR INST. OXFORD

et de lui donner tous les éclaircissements que son cœur attendoit pour être heureux. Il y auroit eu de la dureté à la tenir trop long-temps dans une ignorance qui pouvoit m'être reprochée, non seulement par elle-même, mais par son amant, à qui je ne devois pas dérober des sentiments dont il étoit si jaloux. Il ne se défioit pas que ma lenteur eût si mal répondu à son impatience; et la manière dont je m'étois expliqué la nuit précédente n'avoit pu lui faire naître ce soupçon. Je m'étois aperçu, au contraire, que la modération de ses désirs venoit de la persuasion où il étoit que ma sœur connoissant toute son ardeur et l'heureux changement de sa situation, elle lui tenoit compte du sacrifice qu'il faisoit à la bienséance. C'eût été les tromper tous deux, que de les priver sans raison d'une satisfaction si innocente. Je me rendis au couvent de Rose pour me satisfaire moi-même, en contribuant de tout mon pouvoir au bonheur de deux amants sans reproche.

Par quelles lumières aurois-je pu prévoir que j'allois leur causer plus de mal, que je ne pensois à leur procurer de plaisir? C'est ici que, sans suivre l'ordre de mes connoissances, je dois dévoiler tout d'un coup ce qui fut long-temps caché pour moi-même, une horrible trahison qui répandroit trop d'obscurité dans la plus intéressante partie de cette Histoire, si je remettois à l'expliquer lorsque la pitié du ciel me la fit pénétrer, c'est-à-dire, après

les tristes effets qu'elle produisit. Ceux qui auroient perdu de vue mylord Linch, ou qui s'imagineroient que la terreur de son crime devoit lui faire abandonner Paris, auroient pris une idée trop favorable de ce furieux Irlandais. Rassuré par sa hardiesse et son obstination, plutôt que par des mesures sur lesquelles il devoit peu compter, il s'étoit contenté de changer de logement; et il ne pensoit qu'aux moyens de recueillir le fruit de son aveugle cruauté. Toutes sortes de raisons lui ôtant la pensée de se présenter à moi, ma rencontre l'avoit embarrassé la veille; et j'avois satisfait ses désirs autant que les miens, en prenant une autre rue pour l'éviter. Mais l'occasion qu'il avoit eue de me voir sortir du couvent, où il s'imagina bien que j'allois tous les jours, et le souvenir qu'il avoit conservé de la situation du parloir, depuis qu'il y avoit conduit Rose avec moi, lui firent naître une idée dont l'exécution ne lui fut que trop facile. En attendant qu'il trouvât des ouvertures pour ses autres desseins, il résolut d'approfondir les nôtres, en se procurant le moyen d'entendre nos entretiens. Une somme médiocre lui servit à corrompre les domestiques extérieurs du couvent; et sous les prétextes qu'il lui plut d'employer, il obtint d'eux la liberté de se cacher le lendemain dans le parloir, vers le temps que les usages du cloître m'obligeoient de prendre ordinairement pour mes visites. Un paravent qui étoit

à quelques pas de la grille favorisoit son artifice. Il étoit derrière lorsque j'arrivai ; et, dans une situation si commode, il ne pouvoit lui échapper un seul mot de nos discours.

Le cœur plein de tout ce que je venois apprendre à ma sœur, et sans défiance dans un lieu que j'avois pris pour le sanctuaire du secret, je ne pus manquer de mettre beaucoup de tendresse et d'ardeur dans mes expressions. Je n'attendis point que Rose cherchât dans mes yeux ce qu'elle devoit espérer de mes dernières promesses. Si tout ce que vous avez désiré, lui dis-je, vous suffit pour être heureuse, il ne doit rien manquer à votre satisfaction. Les obstacles cessent ; vous êtes libre d'aimer, sûre de plaire, et je ne demande plus d'autre modération dans vos sentiments que celle qui doit les soumettre au ciel, de qui vous recevez tout à la fois tant de faveurs. Ne m'interrompez pas, repris-je, en voyant que sa joie cherchoit à s'exprimer. Je vous annonce un bonheur dont je suis surpris moi-même, et qui mérite bien d'être expliqué. Votre inconnu se nomme le comte de S..... : sa naissance est distinguée, son bien considérable, et ses sentiments tels que sa conduite vous les a fait connoître. Il brûle de vous voir à lui ; et votre mariage seroit célébré demain, si des raisons, que nous devons approuver, ne le forçoient encore à quelque retardement. Je continuai d'ajouter tous les témoignages que je croyois

devoir au mérite et à l'empressement du comte ; et loin de condamner le désordre modeste où chaque mot paroissoit jeter Rose, je la louai d'être sensible à l'inclination d'un homme si aimable et si vertueux.

C'étoit ma propre reconnoissance qui conduisoit ma langue. Si l'on se représente le ton d'un discours animé par un motif si tendre, et celui des réponses de Rose, qui m'ouvrit aussitôt son cœur avec la confiance qu'on a pour un frère dans lequel on trouve un ami et un confident, on concevra sans peine que non seulement il ne put échapper à mylord Linch une seule de nos expressions, mais que, dans le cours d'un entretien si animé, les justes plaintes que nous fîmes de sa barbarie furent recommencées plus d'une fois avec autant d'amertume que de chaleur. Il dévora tout. Sa curiosité, plus forte que son ressentiment, s'enflammoit à mesure que je communiquois mes résolutions à ma sœur. Elle fut enfin remplie par l'explication du projet que j'avois formé avec le comte. Il n'en perdit pas une circonstance ; et les moyens par lesquels je m'étois flatté d'éviter ses persécutions devinrent ainsi comme le plan sur lequel il forma ses propres desseins. J'avertis Rose de se tenir prête à partir le lendemain au soir dans un carrosse de son amant. Avec les précautions que j'ai prises, lui dis-je, n'appréhendez plus rien de votre persécuteur. Il ignorera jusqu'à la route qui va

nous éloigner de lui ; et sur la peinture que le comte m'a faite de sa maison de campagne, je vous y promets autant de tranquillité que d'agrément. Le furieux Linch ira vous chercher sans doute en Irlande ; mais il me rendra grace un jour de son erreur, si elle sert à le sauver ici du supplice. Vous ne me reverrez, ajoutai-je, que demain vers la fin du jour. Ne vous ouvrez à personne, et disposez seulement vos compagnes à vous voir partir sans surprise. Je laissai Rose si satisfaite de cet entretien, que j'emportai moi-même une vive impression de sa joie, et toutes mes occupations s'en ressentirent jusqu'à l'heure où je lui avois promis de la rejoindre.

LIVRE. V.

DANS la confiance que j'avois inspirée à Rose, et dont j'étois rempli moi-même, nous entendîmes avec joie le bruit d'un carrosse qui arrivoit quelques moments avant l'heure marquée, et rien ne pouvant retarder notre départ, nous consentîmes à suivre aussitôt un homme d'assez bonne mine, qui se fit annoncer à moi de la part du comte de S....., et qui donna la main à ma sœur jusqu'au carrosse. Étant monté avec nous, il me dit que le cocher avoit les ordres du comte, et que nous serions dans moins de deux heures au lieu où nous souhaitions d'arriver. Ma sœur n'avoit que sa femme de chambre avec elle, et je m'étois fait suivre d'un valet dont la fidélité et le zèle étoient à l'épreuve. A peine fûmes-nous hors de Paris, que j'entendis le bruit de quelques chevaux qui nous suivoient, et quelques moments après je crus entendre encore la voix de quelques personnes qui paroissoient disputer sourdement derrière nous. Notre guide, à qui j'en marquai de l'inquiétude, me répondit naturellement que c'étoient les domestiques du comte qui nous composoient une escorte pour la sûreté de notre route. Je n'eus point d'autre sujet d'alarme dans une voiture dont je me croyois le maître, et nous arrivâmes en effet, dans l'espace d'environ deux heures, à la

porte d'une maison, dont l'obscurité de la nuit ne me permit point de reconnoître les dehors.

Rien ne m'étant suspect, j'y entrai avec autant de satisfaction que j'en devois ressentir, de croire ma sœur dans un asile sûr et tranquille. Le guide nous fit ouvrir un appartement commode, qui, étant composé de plusieurs pièces, pouvoit servir à nous loger ensemble. C'étoit, me dit-il, celui que le comte lui avoit ordonné de nous offrir. On nous y servit à souper. Je fus surpris de ne pas voir paroître mon valet. On me dit que s'étant trouvé mal derrière le carrosse, il avoit pris le parti de marcher à pied, après s'être fait instruire du chemin, et qu'il étoit surprenant en effet qu'il ne fût point encore arrivé. Je me persuadai aisément qu'il pouvoit s'être arrêté sur la route. La nuit étant trop avancée pour me livrer à d'autres soins, je laissai ma sœur dans sa chambre, et je me retirai dans la mienne.

Le lendemain, en sortant d'un sommeil fort paisible, je fus invité, par la vue d'un beau jardin qui se présentoit devant mes fenêtres, à descendre pour y faire quelques tours de promenade; mais je trouvai ma porte fermée, et je m'efforçai en vain de l'ouvrir. Je passai par un cabinet de communication qui joignoit ma chambre à celle de ma sœur, dans l'espérance de trouver une autre porte de ce côté-là; il en y avoit une, mais je la trouvai fermée comme la mienne. Rose dormoit encore. Je retournai dans ma chambre

sans la moindre naissance de crainte et de soupçon. Mes plaintes tombèrent uniquement sur la légèreté des domestiques du comte, que j'accusai d'avoir emporté les clefs sans réflexion. Il se passa encore plus d'une heure jusqu'au réveil de Rose, et je l'employai à méditer sur tant de faveurs récentes dont je me croyois redevable à la protection du ciel.

Enfin, croyant ma sœur éveillée, je fis assez de bruit pour me faire entendre des domestiques. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'on parut y faire attention. J'attendis encore plus d'un quart-d'heure. Mais ayant frappé plusieurs fois avec quelques marques d'impatience, j'obtins d'être écouté. Le même homme que j'ai nommé notre guide ouvrit ma porte; et s'avançant vers moi après l'avoir fermée soigneusement, il me demanda si j'avois besoin de ses services. Je ne souhaite, lui dis-je, que la liberté de descendre au jardin. Il me répondit honnêtement que j'étois le maître absolu de la maison, et qu'il avoit ordre de respecter toutes mes volontés; mais que de fortes raisons, dont je serois bientôt éclairci, ne permettoient ni à ma sœur ni à moi de sortir ce jour-là de notre appartement. Quoique je trouvasse quelque chose de bizarre dans cette déclaration, et sur-tout dans le soin qu'on avoit eu de nous enfermer sans nous avoir avertis, je m'imaginai sans peine que le comte croyoit cette précaution nécessaire à notre sûreté, et que

ce qu'il y avoit de choquant dans l'exécution venoit de la grossièreté de ses domestiques. J'entre volontiers, répliquai-je, dans toutes les vues de M. le comte; et passant dans la chambre de ma sœur, je lui appris d'un air riant que, par des raisons qui importoient apparemment au succès de nos mesures et à la tranquillité de notre retraite, nous étions condamnés à ne pas nous montrer pendant le reste du jour. Elle prit la même idée que moi de cette mystérieuse conduite, et nous n'en trouvâmes pas moins de douceur à nous entretenir de l'heureux changement qu'un jour ou deux avoient mis dans notre fortune. Mon valet n'arriva point; mais l'inquiétude que j'en eus ne tomba que sur sa santé.

Vers le soir, dans le temps que pour désennuyer Rose je repassois avec elle sur cet enchaînement de circonstances qui nous avoient conduits au terme où nous touchions, et que je l'exhortois à se rendre digne de tant de bienfaits dont le ciel sembloit prêt à la combler, on vint m'avertir que j'étois attendu dans ma chambre par quelques personnes que je connoissois. Je ne doutai point que ce ne fût le comte; mais voulant lui laisser le plaisir de croire qu'il m'avoit surpris, je priai ma sœur d'attendre que je vinsse la rejoindre avec lui. Je n'avois qu'un cabinet à traverser. J'en fermai la porte qui touchoit à la chambre de Rose. Mon étonnement fut extrême en effet, d'apercevoir en entrant dans la mienne,

non le comte de S..... que je me disposois à embrasser de toutes mes forces, mais M. et madame de Sercine, avec une autre dame qui m'étoit inconnue. L'air de joie qui étoit déjà répandu sur mon visage fit place à beaucoup d'embarras et de contrainte. Je n'avois point oublié les chagrins que M. de Sercine m'avoit déjà suscités, et sa présence fut un augure que j'expliquai aussitôt dans le sens le plus contraire à mes espérances.

Il me pria civilement de m'asseoir, comme s'il se fût attribué quelque autorité dans la maison, et qu'il eût prétendu m'en faire les honneurs. Voyant que j'attendois en silence qu'il commençât à s'expliquer : Peut-être ignorez-vous, me dit-il enfin, que vous êtes ici dans une maison qui m'appartient; mais je serois fâché que vous doutassiez de la satisfaction que j'ai de vous y voir. Je n'appris qu'hier votre retour; car vous l'avez caché soigneusement à vos amis. Cependant le roi d'Angleterre en est informé, et c'est par son ordre que je viens vous déclarer ses intentions. Là-dessus reprenant tout ce qui avoit précédé le combat de mes frères, et descendant au détail de ce qui l'avoit suivi, il composa, de quantité de faits mal entendus ou rapportés infidèlement, un roman sans vraisemblance, tel qu'il avoit plu à mylord Linch de le faire au roi, et dont la conclusion fut que ce prince approuvant ses vues sur ma sœur, et se souvenant que mes frères et elle

y avoient consenti, sans parler d'un nouveau consentement écrit de la main et signé du nom de Georges, sa majesté me défendoit de m'opposer plus long-temps à un mariage si bien assorti, et d'abuser de mon autorité sur une sœur jeune et timide, pour lui faire manquer un établissement qui devoit satisfaire assez mon ambition. Il ajouta que mon obéissance seroit récompensée, et que le roi étendant ses faveurs jusqu'à moi, avoit pris la résolution de m'attacher à sa personne en qualité d'aumônier ordinaire, avec promesse de s'employer à Versailles pour me procurer incessamment un bénéfice.

Il attacha les yeux sur moi en finissant ce discours, pour chercher d'avance ma pensée dans les miens. Je confesse que, dans le saisissement qu'une si étrange aventure m'avoit causé, incertain du lieu où j'étois, sûr d'avoir été trahi, et n'osant encore soupçonner personne d'un si indigne artifice, un moment ne me suffiseit pas pour reprendre mes esprits, et pour donner une forme raisonnable à ma réponse. Je demeurai quelque temps à rassembler mes idées autant qu'à chercher mes expressions. Enfin ne pouvant douter qu'en quelque lieu que je fusse, la trahison qui me faisoit trouver M. de Sercine au lieu du comte de S....., et qui m'exposoit aux persécutions de la cour, n'eût été tramée par mylord Linch, cette réflexion, que je ne pus faire sans me rappeler toutes ses témérités et ses violences,

me donna plus d'impatience de parler que je n'avois eu de peine à rompre le silence : mon embarras fut moins à trouver des termes qu'à les modérer. Je balance trop long-temps, dis-je à M. de Sercine, en le regardant d'un œil ferme ; je ne dois pas vous déguiser des sentiments qui sont justes devant le ciel, et qui ne craignent rien par conséquent de la censure des hommes. Ma sœur m'est chère sans doute, et je souhaite de la voir mariée heureusement; mais mylord eût-il une couronne à lui offrir, je le dédaignerois avec son projet. Ce mépris de la grandeur, si elle n'est accompagnée de la vertu, vous persuadera d'abord que l'ambition me touche moins que vous ne vous l'êtes figuré. Si vous m'accusez de manquer de soumission pour les ordres du roi, je réponds que c'est de sa bouche que je souhaite de les entendre; et je me promets, de la justice qui anime tous ses sentiments, que je serai bientôt assez heureux pour lui voir approuver les miens. Il est vrai, continuai-je du même ton, que je n'ai pas toujours été si mal disposé pour mylord Linch. Mes frères, et ma sœur même, ont pu lui marquer aussi de l'estime dans un temps où ils le connoissoient moins. Dispensez-moi de vous apprendre ce qui nous a refroidis. Je ne serai point son ennemi ni son accusateur ; mais un autre le détesteroit avec les mêmes raisons ; et n'eussions-nous à lui reprocher que la perfidie qui nous met dans cette prison..... M. de

Sercine m'interrompit en souriant : Vous donnez un nom trop dur, me dit-il, à l'innocent artifice d'un amant ; et si vous n'avez point d'autre offense à lui reprocher, vous réussirez mal à nous faire approuver votre aversion. Ce discours m'irritant encore, il s'en fallut peu que je n'expliquasse ouvertement tout ce qui devoit me le faire regarder comme l'homme du monde le plus odieux ; mais un sentiment de religion me fit craindre de donner trop à la haine si je révélois le meurtre de M. des Pesses, et tant d'autres excès qui l'auroient exposé à de justes châtiments. Je m'applaudis aussi, dans la chaleur où j'étois, de n'avoir laissé rien échapper qui pût compromettre le comte de S..... ; et me bornant aux propositions qu'on venoit me faire, je protestai, avec beaucoup de force, que rien n'étoit capable d'altérer mes résolutions.

M. de Sercine m'ayant demandé, d'un air chagrin, si c'étoit sérieusement que je m'obstinois dans ces idées, et ne tirant point de moi d'autre réponse, fit signe à sa femme de se retirer. Je demeurai seul avec lui. Il ajouta quelques autres exhortations que je lui laissai finir sans l'interrompre ; et, ne m'arrêtant pas même à répliquer, je le priai seulement, s'il étoit vrai que je fusse dans sa maison, de me faire connoître quel traitement l'on m'y destinoit, et si l'on prétendoit m'ôter long-temps la liberté. Il me répondit qu'il ne pouvoit s'expliquer là-dessus,

sans avoir fait le rapport de sa commission au roi, dont il n'avoit fait qu'exécuter les ordres. Pendant que notre entretien s'alongeoit froidement, et commençoit à tomber sur des matières indifférentes, je crus entendre quelque bruit dans la chambre de ma sœur. Je cessai de parler, pour prêter l'oreille. Ce n'est rien, me dit M. de Sercine ; n'appréhendez rien pour elle. Un moment après, le bruit redoublant avec beaucoup de confusion, j'entendis la triste Rose qui jetoit des cris perçants, et qui m'appeloit à son secours. O perfides ! m'écriai-je dans le premier transport ; et me dégageant des mains de M. de Sercine, qui fit quelques efforts pour me retenir, je me hâtai de gagner la porte du cabinet. Ma sœur étoit de l'autre côté, qui tâchoit de l'ouvrir. J'en vins à bout plus facilement qu'elle ; de sorte que l'ayant ouverte en effet, je trouvai vis-à-vis de moi ma chère sœur, qui pensa tomber évanouie entre mes bras. Elle avoit l'air effrayé et les yeux chargés de larmes. Ce spectacle m'ayant extrêmement ému, je ne pus m'empêcher de faire quelques reproches piquants à madame de Sercine, qui étoit derrière elle avec l'autre dame et quelques domestiques. Ah ! s'écria Rose, que veut-elle de moi, et de quel droit prétend-elle me forcer de la suivre ? Elle veut que je vous quitte pour aller avec elle à Saint-Germain ; et sur le refus que j'en ai fait, elle n'a pas eu honte d'employer les mains de ses

domestiques pour me faire traîner malgré moi jusqu'à son carrosse !

J'avois derrière moi M. de Sercine, qui prit la parole aussitôt pour condamner cette violence. Nous avions supposé, dit-il à sa femme, que mademoiselle consentiroit volontairement à nous suivre, et vous ne deviez pas lui faire d'autre proposition. Ensuite, invitant ma sœur à s'asseoir, il la conjura de ne pas se contraindre dans l'aveu de ses véritables sentiments. Je sais, lui dit-il, à quoi l'ordre de la naissance vous oblige, et je ne suis pas surpris de trouver, dans une fille vertueuse, de la soumission pour les conseils d'un frère aîné; mais vous avez pour vous l'autorité du roi, qui daigne favoriser vos inclinations; vous avez le consentement d'un autre frère, que vous devez regarder après tout comme le chef de votre maison, puisque c'est sur lui que tombent tous les droits; ainsi, vous êtes libre de revenir au choix que vous aviez fait, et dont vous paroissiez autrefois si contente. Le cœur de mylord Linch n'est point changé. Il vous a demandé au roi, comme l'unique prix des services qu'il doit rendre à ce prince. De votre mariage dépend même la fortune de M. le doyen, à qui sa majesté promet de faire un établissement honorable à cette condition. Parlez sans crainte. Consentez à votre bonheur, et rendez même votre frère heureux malgré lui.

Ce ton me parut plus digne d'un honnête

homme. Je laissai à Rose le soin de se défendre. Elle avoit eu le temps de se remettre assez pour s'expliquer sans embarras. Aussi, n'attendit-elle point mon secours. En peu de mots, elle déclara si nettement sa répugnance invincible pour mylord Linch, et le chagrin qu'elle avoit de ne pouvoir entrer mieux dans les intentions du roi, que M. de Sercine perdit entièrement l'espérance. Il avoit peine néanmoins à revenir de sa surprise. Mais, mademoiselle, répéta-t-il plusieurs fois, vous n'avez pas toujours eu les mêmes dégoûts: je vous ai vue autrement disposée aux Saisons; mylord Linch fait même valoir je ne sais quelles promesses, par lesquelles vous vous êtes liée à lui, pendant les soins qu'il a pris pour la liberté de votre frère. Je me les reproche, interrompit-elle vivement: et puis n'a-t-il pas dû vous dire en même temps de quelle condition je les faisois dépendre? J'avoue, reprit M. de Sercine, que cet évènement me confond. Soyez sûre que, loin de penser à vous faire violence, je me serois défendu de la commission que j'ai acceptée, si mylord Linch ne m'avoit fait entendre que c'étoit vous rendre service autant qu'à lui, que de vous affranchir de l'austère tutelle où vous êtes; car M. le doyen, ajouta-t-il, passe pour un homme dont les maximes sont un peu gênantes à votre âge. J'ai cru que s'il faisoit difficulté de répondre aux bontés du roi, madame de Sercine vous

engageroit infailliblement à prendre avec nous la route de Saint-Germain.

J'affectois, pendant qu'il parloit avec cette politesse, de ne pas mêler un mot à la conversation ; trop content de le voir revenir de lui-même à la modération dont il s'étoit écarté avec moi. Cependant il me vint à l'esprit de profiter de ce changement pour découvrir par quel artifice nous avions été trompés. Je lui parlai en homme guéri de mes craintes, et qui commençoit à faire fond sur les civilités dont il continuoit de combler ma sœur. Ce tour d'amant vous laisse du chagrin, me dit-il en souriant, et je conçois que vous le pardonnerez difficilement à mylord Linch. Il consentit là-dessus à m'apprendre toutes les circonstances que j'ai déjà rapportées, et dont mylord Linch s'étoit vanté la veille, au coucher du roi. C'étoit sans la participation de M. de Sercine que ce téméraire avoit formé le dessein de nous faire conduire à sa maison. Elle étoit à Chatoux, village peu éloigné de Saint-Germain. S'étant reposé du soin de notre enlèvement sur quelques personnes dévouées, à qui il avoit laissé ses ordres, il s'étoit rendu hardiment à la cour, où il s'étoit ouvert, non seulement à M. de Sercine, qui étoit depuis longtemps dans ses intérêts, mais au roi même, qu'il eut l'adresse d'y faire entrer, par le tour spécieux qu'il sut donner à ses prétentions. Ce prince, qui

étoit la bonté même, et qui se laissa persuader que la résistance de ma sœur ne venoit que de mes conseils, regarda la trahison dont on s'accusoit si librement comme une aventure galante, et le projet du mariage comme une entreprise également utile pour elle et pour moi, par les avantages qui en devoient revenir à Rose, et par ceux qu'il se proposoit de me faire à moi-même. Après avoir été si loin, Linch n'avoit pas eu de peine à obtenir les ordres dont M. de Sercine étoit chargé. On comptoit, à Saint-Germain, d'y voir arriver Rose avant la nuit; et tout ce qu'il y avoit de gens favorables à Linch ne doutoient pas qu'elle ne se rendît bientôt à l'appas d'une fortune brillante, lorsque le roi interviendroit lui-même pour lui faire secouer le joug de mon autorité.

Je trouvai deux choses tout-à-fait surprenantes dans ce récit; l'une que mylord Linch, après tant d'expériences du peu de goût que ma sœur avoit pour lui, parût se flatter encore de lui plaire, et d'obtenir librement son cœur; car ce ne pouvoit être que cette espérance qui l'eût fait renoncer à l'ancien désir de l'enlever pour l'épouser malgré elle. Il auroit pu l'exécuter facilement, après nous avoir trahis; et quand il lui auroit été impossible de me séparer d'elle, pour se procurer plus de liberté dans mon absence, tous mes efforts étoient-ils capables d'y apporter le moindre retardement? Si l'on ne veut point

regarder avec moi ce changement de projet comme une faveur du ciel, qui veilloit à la conservation de l'innocente Rose, il faut y reconnoître l'étrange pouvoir de l'amour-propre dans un homme fier et orgueilleux, qui ne se figuroit peut-être point qu'une femme pût refuser sincèrement de l'aimer; ou qui croyoit du moins son triomphe certain, lorsqu'il auroit la liberté d'attaquer ouvertement son cœur. A moins qu'on n'aime mieux penser, sur ce qu'il m'avoit raconté en Irlande, que, par un autre caprice, il comptoit pour rien d'être aimé, et qu'à l'exemple de son père, il lui suffisoit de posséder une femme aimable, et d'être sûr de sa sagesse. Dans cette supposition, il auroit pu se promettre de l'autorité du roi ce qu'il avoit d'abord espéré de la violence; et ces deux voies étant capables de le conduire à la même fin, il pouvoit choisir indifféremment l'une ou l'autre.

Mais je ne fus pas moins étonné qu'après deux duels, dont le premier devoit encore lui causer de l'inquiétude, et dont l'autre étoit si récent qu'il ne pouvoit être assuré s'il n'avoit pas été découvert, il eût osé se montrer à Saint-Germain, et se charger d'un autre attentat qui pouvoit être regardé d'un œil plus sérieux par la justice de France que par le roi d'Angleterre et M. de Sercine. J'en pris une plus terrible idée de ce caractère furieux, que ses propres périls ne pouvoient arrêter; et, rendant graces au ciel de ceux dont il nous avoit

garantis, je demandai à M. de Sercine si nous aurions la liberté de sortir de sa maison. Vous l'aurez, me répondit-il, si le roi vous l'accorde. Je ne consulterai pas mylord Linch sur un devoir si juste; mais je n'oserois vous rendre libres, ajouta-t-il, sans avoir pris les ordres du roi. Sa réponse me fit craindre que nous ne fussions pas à la fin de cette persécution. La facilité du roi pouvoit augmenter la hardiesse de mylord Linch, et lui faire renouveler des projets qui n'étoient peut-être que suspendus. J'aurois offert de me rendre moi-même auprès de ce prince pour solliciter sa bonté et sa justice, si je n'avois appréhendé de laisser ma sœur sans défense. Il y avoit encore moins de sûreté à la mener avec si peu de précaution dans une cour où elle n'avoit jamais paru. Enfin, M. de Sercine se disposant à nous quitter, je le priai seulement de représenter au roi le regret que nous avions de ne pouvoir lui obéir dans une affaire qui n'intéressoit heureusement que nous, et l'espérance où nous étions que sa majesté daigneroit mettre notre respect à d'autres épreuves. Si vous êtes ennemi de la violence, ajoutai-je, vous ne laisserez point le temps à mylord Linch de nous susciter de nouveaux chagrins, et vous vous emploierez vous-même à nous procurer la liberté. Ma sœur joignit ses instances aux miennes pour l'engager à nous faire avertir sur-le-champ de cette heureuse nouvelle.

Loin de me flatter que notre prison fût élargie

après leur départ, je ne pensai qu'à demeurer auprès de Rose pour la rassurer contre mille frayeurs qu'elle n'eut point la force de me cacher. En se rappelant tout ce que mylord Linch avoit pu recueillir de notre conversation dans le parloir du couvent, elle ne put douter que le nom du comte de S..... nous étant échappé plusieurs fois, il n'eût aisément compris qu'il avoit un nouveau rival. Cette pensée la fit trembler pour le comte. Croyez-vous, me dit-elle, qu'il soit plus ménagé que des Pesses, par un furieux qui n'est capable de respecter personne, et qui se fait un jeu de répandre le sang d'autrui et le sien? A quoi suis-je réduite s'il faut que j'aie ce monstre incessamment attaché à mes pas, et prêt à massacrer tout ce qui peut m'aimer ou me plaire? Mais qu'aura pensé le comte, reprit-elle, lorsque, voyant son carrosse revenir sans nous, il aura su de ses gens que nous n'avions point attendu leur arrivée, et qu'il nous croira partis avec tant d'indifférence pour son repos que nous n'avons pas daigné l'en avertir? N'est-il pas en droit de se former cette idée? Que seroit-ce si mon malheur alloit lui faire soupçonner que je suis au pouvoir de son rival, et que je n'ai que la protection du ciel pour me défendre? Toutes ces réflexions me venoient comme à elle, et je les trouvois si justes que je ne pouvois me défendre moi-même de l'inquiétude qu'elles étoient capables de me causer. Cependant le devoir de notre sexe étant toujours de soulager la foiblesse

des femmes en nous chargeant de la plus grande partie du fardeau, je la consolois par des maximes vagues de fermeté et de patience, et par la promesse du secours céleste qui ne manque point tôt ou tard à l'innocence.

Ce fut dans cette occasion que, considérant l'impuissance où j'étois de former la moindre entreprise pour la secourir, je fis réflexion combien il est indécent pour un homme d'église de se mêler volontairement dans des aventures dont sa profession ne lui permet pas de soutenir toutes les circonstances, ou de répondre à toutes les suites. Un homme d'épée qui n'auroit point eu d'autre résistance à vaincre que celle de quelques serrures et d'un petit nombre de domestiques eût surmonté tout d'un coup des obstacles si foibles, et Georges à ma place, par exemple, n'eût pas laissé Rose un moment dans l'embarras dont elle brûloit d'être délivrée. Mais la bienséance de mon état, la gravité et la modestie dont j'avois formé l'habitude, la patience et l'amour de la paix que j'avois appris dès ma jeunesse à regarder comme des vertus essentielles à ma condition, m'obligeoient de rejeter tout ce qui pouvoit ressembler à la violence. Pourquoi donc m'exposer à des occasions où toutes mes règles ne m'étoient d'aucun usage? Que fais-je ici, me disois-je à moi-même, en m'occupant de cette pensée? Quel personnage pour le chef d'une paroisse, que de se trouver enlevé et prisonnier dans une aventure d'amour!

S'il est vrai que je ne puis contribuer de rien à ma liberté, l'est-il moins que je ne devois pas m'exposer à la perdre? Mais tout étoit pur néanmoins dans mes vues et dans mes sentiments; tout avoit été juste et prudent dans ma conduite; c'étoient les devoirs mêmes de la religion qui m'avoient fait prendre les mesures dont il arrivoit malheureusement qu'elle étoit peut-être blessée. Quelle autre ressource, ajoutois-je, que de me consoler par la droiture de mes intentions, et d'attendre du ciel qu'il me tire du précipice où il a permis que je sois tombé?

Les préparatifs du souper interrompirent ce triste mélange d'entretiens et de méditations. On nous proposa de nous mettre à table. Rose protestoit qu'elle étoit sans appétit; et la tristesse où je la voyois plongée étant capable de me l'ôter comme à elle, nous allions prendre le parti de faire desservir ce qu'on nous avoit déjà présenté, lorsqu'entendant plusieurs personnes qui montoient tumultueusement l'escalier, deux domestiques qui étoient à recevoir nos ordres nous quittèrent promptement pour aller savoir la cause de ce bruit. A peine furent-ils hors de l'appartement, que je crus entendre plusieurs voix qui crioient toutes ensemble, arrête. Ce mouvement nous auroit causé une vive inquiétude si nous avions eu le temps de nous y livrer; mais nous fûmes frappés aussitôt du spectacle le plus propre à nous guérir de tout autre sentiment que celui de la

joie. Nous vîmes entrer brusquement, qui ? Le comte de S....., et mon frère Georges. Ils étoient armés comme en guerre, et suivis de sept ou huit personnes qui l'étoient aussi. Rose tomba évanouie de joie et d'étonnement. J'avoue que, dans la surprise que je ressentis moi-même, tous mes esprits furent quelques moments dans la dernière confusion.

Ayant parcouru des yeux toutes les parties de la chambre, ils parurent admirer que nous fussions seuls et comme disposés à manger tranquillement un souper fort délicat. Ensuite, se précipitant au secours de Rose, sur laquelle ils aperçurent l'effet qu'avoit produit leur présence, ils ne furent pas long-temps à lui faire rappeler ses esprits. Mais avant que de satisfaire l'empressement que nous avions de leur parler et de les entendre, ils demandèrent si nous n'avions point d'autres ennemis dans la maison que les domestiques. Comme j'étois assez content de leurs services pour leur donner un meilleur nom, je répondis qu'ils étoient tout au plus nos gardes, et que je n'avois vu personne avec eux. Mon frère ordonna là-dessus à ses gens de les traiter avec douceur, et se contenta de mettre une sentinelle à la porte.

Ce fut alors que, ne pouvant plus résister à l'envie de leur faire raconter le fond d'une aventure si merveilleuse, je les pressai de nous donner sur-le-champ cette satisfaction. J'exigeai même

qu'ils suspendissent un moment les caresses qu'ils brûloient de faire à ma sœur. Le comte, sur qui le soin de nous faire ce récit sembloit tomber, fit beaucoup valoir le sacrifice auquel je le forçois. Cependant, ses yeux prenant soin de le dédommager par mille regards passionnés, il commença par nous apprendre ce que sa générosité m'avoit laissé ignorer jusqu'alors ; que s'étant intéressé au sort de mon frère dès la première nouvelle qu'il avoit eue de son malheur, il n'avoit pas cessé de faire solliciter sa grace par un grand nombre d'amis puissants ; qu'à la vérité, les mêmes raisons qui l'avoient empêché de se déclarer plus tôt l'amant de Rose ne lui avoient pas permis de faire éclater ses sollicitations ; mais qu'ayant gardé moins de mesures depuis qu'il s'étoit ouvert à moi dans le cloître des chartreux, il avoit poussé cette affaire avec tant de bonheur qu'il avoit obtenu de la cour tout ce qu'elle pouvoit accorder, c'est-à-dire, une permission secrète de favoriser l'évasion de mon frère ; que l'ayant communiquée au gouverneur de la Bastille, qui étoit de ses meilleurs amis, ils étoient convenus du temps et des moyens de l'exécution ; que le jour avoit été fixé plus tard ; mais qu'ayant fait réflexion que rien ne pourroit nous causer une surprise plus agréable en arrivant à sa terre, ni lui faire un mérite plus certain auprès de Georges, que de nous rejoindre au moment que nous y penserions le moins dans une retraite sûre et agréable, il s'étoit hasardé la

veille à presser si instamment le gouverneur, qu'il l'avoit fait consentir à le satisfaire dès le soir du même jour; qu'il s'étoit fait une joie extrême d'aller prendre mon frère dans une chaise de poste, d'être le premier à le féliciter de sa liberté; enfin, de le mener directement à sa terre, où il lui avoit découvert toutes ses espérances, et la parole que nous lui avions donnée de nous rendre le soir au même lieu.

Mais figurez-vous, reprit-il, quel fut mon étonnement et mon désespoir, lorsqu'une partie de la nuit s'étant passée à vous attendre, je vis arriver enfin sans vous la personne que j'avois chargée de vous aller prendre au couvent. Je découvris une partie de la vérité dans son embarras. Il me dit qu'ayant appris du portier que vous étiez partis une demi-heure auparavant, et s'étant informé de toutes les circonstances de votre départ, il avoit été frappé du rapport qui se trouvoit entre ce qui s'étoit passé et les ordres qu'il avoit reçus de moi: c'étoit un homme seul, avec qui vous étiez partis; il avoit demandé M. le doyen de ma part, sa voiture étoit un carrosse de remise. Vous y étiez montés aussitôt en habit de campagne avec votre femme de chambre et vos malles. Enfin, confondu de voir sa commission déjà exécutée dans les mêmes termes, quoiqu'il n'eût reçu mes ordres que depuis moins d'un quart-d'heure, il s'étoit long-temps agité pour trouver quelque jour à ce mystère; mais ne recevant

d'éclaircissement de personne, il avoit pris la résolution, me dit-il, de venir m'en demander à moi-même.

Tout nous parut si effrayant dans ce récit, continua le comte, que, sans rien consulter, nous nous déterminâmes en deux mots à partir sur-le-champ pour Paris. Je me souvenois des sujets d'alarme que vous m'aviez communiqués. Mon premier soin, en arrivant, fut d'envoyer un de mes gens chez vous. On lui répondit que vous étiez allé pour quelque temps à la campagne. Ma crainte ne faisant qu'augmenter, j'étois désespéré que la nuit m'ôtât toutes sortes de moyens de suivre mon impatience. Il fallut attendre le jour. J'allois sortir ce matin pour me rendre moi-même chez vous, d'où j'espérois tirer du moins quelques lumières, lorsqu'on est venu m'annoncer votre valet qui demandoit instamment à me voir. Il étoit dans un état à faire pitié, sale, défiguré, accablé de peine et de lassitude. Sans me donner le temps de l'interroger, il m'a déclaré, la larme à l'œil, que vous aviez été enlevés par quelque perfidie, et qu'il n'en pouvoit soupçonner que mylord Linch. Mille questions que nous lui faisions à la fois nous auroient procuré peu d'éclaircissement, si ce garçon, qui m'a paru affectionné, et qui m'a fait juger, par la manière dont il s'est expliqué, que vous le traitez avec confiance, ne nous avoit priés lui-même de lui laisser la liberté de nous répondre avec plus d'ordre. Vous

attendiez au couvent, nous a-t-il dit, le carrosse et le guide que je vous avois promis ; on étoit venu vous avertir de leur arrivée, et vous vous étiez laissé conduire sans la moindre défiance. Mais à peine fûtes-vous sortis du faubourg S.-Honoré, que quatre cavaliers armés, dont l'obscurité ne l'empêcha point d'en reconnoître deux pour des gens de mylord Linch, se mirent à la suite du carrosse ; et l'ayant serré de près, l'un d'eux lui avoit présenté la pointe d'un poignard en lui ordonnant de descendre sans bruit, s'il n'aimoit mieux être percé de mille coups. Il céda à la force. Deux des cavaliers demeurèrent à le garder, jusqu'à ce que le carrosse eût pris une certaine avance ; et l'ayant laissé seul au milieu du chemin, ils prirent le galop pour rejoindre leurs compagnons. L'espérance de découvrir leurs traces fit marcher ce fidèle garçon à grands pas jusqu'à Saint-Germain, en demandant de leurs nouvelles à chaque personne qu'il rencontroit sur la route ; mais ceux qui les avoient vus passer n'ayant pu lui apprendre où ils s'étoient arrêtés, le désespoir le fit revenir sur ses pas pour m'informer du moins de votre infortune. Il est arrivé aujourd'hui à la pointe du jour ; et n'ignorant pas, m'a-t-il dit, l'intérêt que je prends à votre sûreté, il n'a pensé qu'à me rendre compte d'un accident si funeste.

L'incertitude du chemin qu'on vous avoit fait prendre, poursuivit le comte, étoit la seule

raison qui pût suspendre un moment nos transports. Nous serions montés aussitôt à cheval, nous aurions volé sur vos pas. Nous serions sortis du moins de Paris par la même porte; mais où serions-nous allés, lorsque nous ignorions de quel côté il falloit vous chercher? C'est ce cruel embarras qui m'a fait naître à l'esprit d'envoyer chez tous les loueurs de carrosse, pour découvrir le cocher qui vous avoit conduits, et savoir de lui où il vous avoit laissés. Je me suis applaudi de cet expédient; et, me fortifiant d'un ordre de la police, j'ai mis aussitôt tous mes domestiques en mouvement. Pour le vôtre, ayant su de lui-même qu'il connoissoit la demeure et les gens de mylord Linch, je l'ai chargé de s'informer sans affectation de tout ce qui pouvoit servir à nous faire connoître ses desseins. Il parloit de le déférer à la justice; mais nous lui avons défendu des voies indignes de nous, ou qui doivent être réservées du moins pour la dernière extrémité. J'ignore pourquoi nous ne l'avons pas revu d'aujourd'hui.

Quelque diligence que mes gens aient apportée à l'exécution de mes ordres, ils n'ont pu découvrir ce qu'ils cherchoient qu'à la fin du jour. Ils nous ont amené votre cocher, qui ne s'est pas fait presser pour nous apprendre qu'il vous avoit conduits à Chatoux; et sa propre curiosité lui ayant fait demander ici le nom du maître de cette maison, il nous l'a déclaré avec la même franchise. Ce que nous avions peine à croire sur son témoignage,

c'étoit la facilité et l'air de consentement avec lequel il nous assuroit que vous vous étiez laissé conduire ; mais vous ignoriez sans doute le terme et le chemin. Quelle dût être votre frayeur en recevant cette explication ! La nôtre s'est évanouie lorsque nous avons su que vous étiez chez M. de Sercine. Nous nous sommes persuadés sans peine que vous n'aviez point d'insulte à craindre dans la maison d'un honnête homme. Cependant les seules importunités de mylord Linch pouvant vous devenir fort à charge, et nous figurant d'ailleurs que votre liberté pourroit nous coûter quelque effort, nous n'avons pas cru que la prudence nous permît de venir à votre secours sans avoir pris des précautions qui nous rendissent ici les maîtres. J'ai fait armer tous mes domestiques. Mon dessein étoit d'arrêter, en entrant, mylord Linch, que je supposois avec vous, et de le faire garder l'espace de quelques heures par mes gens, pour le punir par cette frayeur de celle qu'il vous a causée. J'ai avec moi un carrosse à six chevaux, qui vous auroit menés pendant ce temps-là dans ma terre, escortés d'une partie de mes gens ; et lorsque j'aurois jugé à propos de rendre la liberté à mylord Linch, je lui aurois fait entendre, en lui offrant toutes les satisfactions qu'il auroit désirées, qu'un Français est ennemi de l'artifice, et prend des voies plus respectueuses pour obtenir ce qu'il aime. Mais nous avons été fort agréablement surpris, ajouta le comte, de voir régner ici

une tranquillité profonde, et de ne trouver à la porte qu'un seul domestique, à qui la frayeur a fait aussitôt confesser que vous êtes dans cette maison depuis hier au soir.

Dans le temps qu'il finissoit ce récit, et que je commençois à rendre graces avec Rose à nos chers libérateurs, je fus interrompu par l'arrivée de mon valet qui entra sans m'avoir fait avertir, et qui fut d'abord obligé de se reposer quelques moments, parcequ'il étoit tout-à-fait hors d'haleine. Cette scène ayant attiré toute notre attention, je le pressai d'expliquer le sujet d'un empressement si vif. Oui, me dit-il avec une espèce de transport, qui marquoit la joie qu'il avoit de nous revoir, j'ai des évènements admirables à vous raconter; mais commencez par délibérer ensemble sur la réception que vous voulez faire à mylord Linch, qui n'est peut-être qu'à deux cents pas de cette maison. Un avis de cette nature demandant en effet toutes nos réflexions, l'étonnement qu'il nous causa nous porta d'abord à nous regarder les uns les autres, comme pour nous consulter mutuellement sur le parti que nous avions à prendre. Est-il accompagné, demanda le comte? Jacin, c'étoit le nom de mon valet, nous assura qu'il étoit à cheval, lui quatrième, et suivi d'une chaise vide à deux places, qui retardoit un peu sa marche. Après un moment de méditation, le comte fut d'avis, qu'étant les plus forts, nous devions l'attendre tranquille-

ment, et lui accorder même l'entrée de la maison, pour nous faire un plaisir de l'étonnement qu'il auroit de nous y trouver en si grand nombre. Cependant, pour lui ôter d'abord tout espoir de réussir par la violence, il donna ordre à ses gens de se tenir dans la cour auprès de leurs chevaux qui y étoient encore, et de revenir dans l'appartement aussitôt qu'il y seroit entré. Nous attendîmes en paix l'effet de cette résolution.

Jacin, à qui je demandai plus d'explication, se mit à nous raconter qu'après avoir quitté le comte de S..... il étoit allé suivant ses ordres à l'hôtel où logeoit mylord Linch, et qu'ayant appris qu'il étoit à Saint-Germain, il avoit formé sur-le-champ le plan d'un stratagème qui avoit réussi au-delà de son attente. Il est étrange, nous dit-il en badinant d'assez bonne grace pour un homme de cette sorte, que ces riches mylords viennent impunément nous tuer et nous enlever en France. Nous n'avons pas voulu nous rendre ses délateurs, parceque nous avons trop de grandeur d'ame pour nous avilir par cette bassesse. Mais n'ayant pas moins d'esprit, nous nous y sommes pris avec assez d'adresse pour nous défaire d'un visage qui nous chagrine. Il continua de nous dire plus sérieusement qu'il s'étoit rendu à Saint-Germain, et qu'ayant cherché l'occasion de se faire voir de Linch, il en avoit été reconnu tout d'un coup. Linch lui avoit fait signe de s'approcher; et, paroissant surpris de le voir sans moi, il

lui en avoit demandé la raison. Celui-ci, dont le rôle étoit préparé, se plaignit beaucoup de la dureté que j'avois eue pour lui ; et feignant de m'avoir quitté depuis peu de jours à l'occasion de quelque démêlé dont il fit l'histoire, il lui demanda sa recommandation auprès de ses amis. Ensuite paroissant étonné de le trouver si tranquille à Saint-Germain : Mais, mylord, lui avoit-il dit, je vous vois ici dans une négligence de vos affaires qui me fait trembler pour vous. Ignoreriez-vous que la justice vous cherche dans tous les quartiers de Paris ? On a découvert que c'est vous qui avez tué M. des Pesses, et ses parents ont mis tous les gardes de la maréchaussée sur vos pas. Cet avertissement le fit pâlir. Son premier combat n'avoit point été fort embarrassant pour lui par ses suites ; parceque s'étant retiré d'abord au château de Saint-Germain, la considération du roi avoit obligé la justice à garder des ménagements ; et personne ne s'étant présenté pour presser les poursuites, elles étoient tombées d'elles-mêmes, sur-tout lorsque les sollicitations qu'on avoit commencées pour mon frère eurent disposé la cour à quelque indulgence. Il avoit eu la hardiesse de paroître après s'être rétabli de ses blessures, et les mêmes raisons avoient fait fermer les yeux à la justice. Mais comprenant que la mort de des Pesses étoit un cas beaucoup plus sérieux, et ne s'étant rassuré jusqu'alors que par le secret où il s'étoit flatté qu'elle pourroit demeurer ensevelie, il

commença à sentir la grandeur du danger. Suis-moi, dit-il à Jacin ; et gagnant aussitôt le château, où il se crut moins exposé, il recommença à l'interroger curieusement sur ce qu'il venoit d'entendre. Jacin n'épargna rien pour redoubler ses frayeurs. Enfin après avoir médité long-temps : Tu peux m'être utile, lui dit-il, et tu seras libéralement récompensé. Je te rejoins ici dans quelques moments. Il donna ordre d'un autre côté à l'un de ses gens d'aller faire préparer ses chevaux et sa chaise ; et montant à l'appartement du roi, où il ne fut pas plus d'un quart-d'heure, il vint rejoindre en effet Jacin. Écoute, reprit-il, le roi m'ordonne de repasser en Irlande, et je crois ce voyage nécessaire. Je partirois à ce moment, si je n'attendois M. de Sercine avec qui j'ai des affaires à terminer. Prends la poste, ajouta-t-il en lui mettant quelques louis dans la main, va trouver mon maître-d'hôtel à Paris, et dis-lui de partir sur-le-champ avec toi pour venir recevoir mes ordres chez M. de Sercine à Chatoux. Compte que j'y serai à ton retour. Sois fidèle. La nuit, qui s'approche, vient à propos pour nous favoriser. Jacin l'alloit quitter, assez satisfait de ce qu'il avoit entendu, et remettoit à délibérer en chemin sur les lumières qu'il en vouloit tirer pour découvrir où nous étions, lorsqu'il vit approcher le carrosse de M. de Sercine qui arrivoit de Chatoux. Il le connut à l'empressement que Linch eut de faire descendre ce gentilhomme, avec

lequel il se retira aussitôt à l'écart. Pendant qu'ils étoient à s'entretenir, Jacin sut lier adroitement un autre entretien avec les domestiques du carrosse, et s'étant déjà défié, à cette apparence de mystère, que M. de Sercine avoit quelque part à l'intrigue, il n'eut pas de peine à faire parler des gens moins adroits que lui, auxquels d'ailleurs M. de Sercine n'avoit eu nulle raison de recommander le secret. Étant au comble de sa joie, d'avoir découvert si heureusement notre retraite, le voyage de mylord Linch à Chatoux commença à lui paroître tout-à-fait suspect. Pourquoi ce soin au moment qu'il prétendoit partir pour l'Irlande? Il lui vint envie là-dessus de s'assurer davantage des mesures qu'il alloit prendre pour son départ. Ainsi ne se hâtant point lui-même de partir, il attendit que la conversation fût finie avec M. de Sercine; et lorsque Linch, surpris de le voir encore, le pressa de monter à cheval en lui renouvelant les mêmes ordres, il alla bien à la poste s'en faire préparer un; mais retournant sur ses pas sans être aperçu, il se donna le temps d'examiner dans quelle voiture et avec quelle suite notre ravisseur alloit partir. Il prit néanmoins assez d'avance pour s'assurer d'être à Chatoux avant lui, dans la résolution, nous dit-il, de demander aussitôt main-forte aux chefs de ce village, s'il s'apercevoit que nous fussions exposés au moindre danger.

Je suis persuadé, reprit-il après cette relation,

que l'ennemi n'est pas loin à présent, quoiqu'il y ait eu de l'exagération à vous dire d'abord qu'il n'étoit qu'à deux cents pas. Mais j'admire, ajouta-t-il, que vous n'ayez fait aucune attention à cette chaise qu'il amène à vide. Croyez-vous que partant pour l'Irlande son dessein ne soit pas de la faire remplir par mademoiselle Rose ? Cette réflexion nous parut assez importante pour nous reprocher qu'elle nous fût échappée. Je m'imaginai même que s'il venoit avec ce noir projet, il ne seroit peut-être pas disposé à s'effrayer du nombre, et que dans le mouvement de son désespoir il auroit assez de témérité pour tout risquer. Le comte et mon frère rirent de mes craintes ; cependant j'exigeai absolument, pour la sûreté de ma sœur, qu'elle ne demeurât point dans la chambre où l'on se proposoit de le recevoir ; et Jacia n'y pouvant paroître non plus, je les fis passer tous deux dans la mienne.

Le comte, qui étoit trop passionné pour pardonner aisément tant d'odieux procédés à son rival, forma un autre dessein sans nous le communiquer. Nous ayant quittés sous quelque prétexte, il descendit pour changer l'ordre qu'il avoit donné à ses gens. Au lieu de les faire demeurer dans la cour, il voulut qu'il n'y restât rien qui pût faire juger que la maison fût si bien défendue, afin que mylord Linch y entrât sans aucune défiance. Il ordonna que tous les chevaux, jusqu'à ceux du carrosse, fussent enfermés dans l'écurie, et que

tous ses gens, à l'exception d'un seul qui devoit garder la porte pour la fermer doucement sur Linch aussitôt qu'il seroit entré, se tinssent dans l'intérieur de la maison, au bas même de l'escalier, où il étoit résolu d'être à leur tête. Sa vue, telle qu'il nous l'expliqua ensuite, étoit de faire saisir le téméraire ravisseur, en lui laissant douter si ce n'étoit pas entre les mains de la justice qu'il étoit tombé; il ne lui auroit laissé qu'un de ses domestiques, qu'il auroit fait monter dans la chaise avec lui, après l'avoir interrogé sur toutes les circonstances de son dessein; il auroit chargé quatre de ses gens de le conduire jusqu'à Dieppe, où ils l'auroient forcé de s'embarquer pour l'Irlande, en le menaçant de le mettre entre les mains de la justice, s'il eût entrepris de leur causer de l'embarras par la moindre résistance.

Cette manière de se venger ne blessant aucune loi, je n'aurois pas fait difficulté de l'approuver; mais les évènements prirent un autre cours. Le comte n'étoit remonté que depuis un instant, lorsque mylord Linch parut à la porte. La vue de douze ou quinze chevaux qu'on n'avoit pas eu le temps de mettre à l'écart, et celle d'une multitude de domestiques qui étoient en mouvement dans la cour, lui fit renaître toutes les idées dont mon valet s'étoit efforcé de le remplir à Saint-Germain. Il ne douta point que ce ne fût autant d'archers de la maréchaussée qui s'étoient rendus à Chatoux pour le surprendre. Cette pensée lui fit prendre le

parti de s'enfuir avec toute la vitesse de son cheval, en criant à ses gens de le suivre. D'un autre côté ceux du comte, qui s'aperçurent de son évasion, et qui furent au désespoir de n'avoir pas exécuté plus heureusement les ordres de leur maître, se persuadèrent que, pour réparer leur négligence, il falloit se mettre aussitôt sur ses traces, et ne rien épargner pour le joindre. Leurs chevaux étoient prêts. Ils partirent en tumulte, et coururent à bride abattue du côté qu'ils entendoient encore le bruit des fugitifs.

Nous ne fûmes avertis de cet incident qu'après leur départ. Le comte, fort affligé de voir échapper sa proie, et plus alarmé encore de la résolution de ses gens, dont il n'étoit pas sûr que le zèle fût accompagné d'autant de prudence, demeura dans une extrême consternation jusqu'à leur retour. N'étant pas plus tranquille au fond du cœur, j'étois surpris que mon frère parût seul sans agitation ; que, gardant même le silence sur tout ce qui se passoit à ses yeux, il semblât affecter de n'y prendre aucune part. Je lui en marquai de l'étonnement. Il me répondit en souriant que j'ignorois combien le rôle qu'il avoit à soutenir étoit délicat. Vous ne savez pas, me dit-il, qu'outre le consentement que j'ai donné par écrit au mariage de ma sœur avec Linch, ce téméraire eut l'adresse avant hier de m'engager dans une nouvelle démarche qui se trouve aujourd'hui contraire à toutes mes inclinations. M'ayant fait valoir tous les avantages

qu'il étoit résolu de faire à ma sœur, il m'en donna les articles signés de sa main, et il y joignit pour moi deux mille écus de pension, qu'il s'engagea à me faire payer pendant toute ma vie. Il est vrai, continua Georges, qu'ébloui par ces promesses, et n'ayant point entendu parler de vous depuis plusieurs jours, je confirmai la parole que je lui avois donnée de ne pas m'opposer à ses prétentions; et de plusieurs voies qu'il me proposa encore pour les faire réussir, je n'exceptai que la violence. C'est de là apparemment qu'il a pris occasion de renouveler ses instances à la cour de Saint-Germain. Vous ne devez pas douter, ajouta mon frère, que je ne mette une différence extrême entre le comte et lui, et que mon penchant ne s'accorde à présent avec le vôtre; mais lié comme je suis par mes promesses, je trouve de l'embarras dans ma situation, et je souhaiterois du moins, pour me croire autorisé à les rompre, que Linch n'eût pas été fidèle à toutes les siennes.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, et que je préparois facilement ma réponse, on nous annonça l'arrivée d'un messager de M. de Sercine. Ce gentilhomme s'étoit souvenu que je l'avois prié instamment de nous faire savoir les intentions du roi, et de quelle manière sa majesté auroit reçu ma réponse. Rien n'étoit plus capable de nous prouver l'honnêteté de ses vues que le soin qu'il prenoit de nous donner une satisfaction si prompte. Il nous faisoit dire qu'ayant rendu compte de nos

sentiments à sa majesté, elle avoit paru offensée de la hardiesse de mylord Linch, qui lui avoit toujours fait entendre que les obstacles venoient uniquement de moi, et que, l'inclination de ma sœur étoit contrainte. Le messager ajouta que le roi nous laissoit libres, et que, mécontent de la conduite de Linch, il lui avoit ordonné de quitter incessamment la France. Cette explication, qui servoit encore à nous assurer que dans quelque dessein que mylord Linch fût venu à Chatoux, M. de Sercine ignoroit ses vues, acheva de nous ôter toutes nos défiances, et mon frère même se crut moins lié à Linch en apprenant que ses intentions et sa conduite n'étoient pas approuvées à la cour. Mais un nouvel incident le confirma tout d'un coup dans cette disposition. Une partie des gens du comte s'étant fait entendre dans la cour, il n'y eut personne à qui la curiosité ne fît souhaiter aussitôt de savoir ce qui leur étoit arrivé. Le comte, qui étoit descendu au premier bruit, nous amena au même moment le cocher de Linch qui avoit été arrêté avec sa chaise. Quelques menaces l'ayant disposé à parler sans déguisement, il nous confessa que le projet de son maître avoit été d'enlever ma sœur dans cette voiture, et de la conduire ainsi jusqu'à la mer, où il avoit déjà envoyé un de ses gens pour y tenir un vaisseau prêt à son arrivée. Dans la crainte de trouver quelque difficulté sur la route, il avoit pris la résolution de ne marcher que la nuit, et de s'arrêter

pendant le jour dans des lieux écartés. La chaise avoit été remplie de vivres, et de toutes les provisions qui pouvoient soulager ma sœur dans une marche si incommode. Quelque témérité qu'il y eût dans cette entreprise, la suite de mon récit ne vérifiera que trop qu'elle n'étoit pas impossible. Linch auroit ainsi triomphé des dégoûts de la malheureuse Rose. A la vérité il n'auroit pas joui long-temps du fruit de son crime. La seule relation du péril qu'elle venoit d'éviter la fit tomber dans un évanouissement si profond, qu'il nous fit craindre quelque chose pour sa vie. Qu'auroit-ce été de se voir arracher sans ressource à tout ce qu'elle aimoit, pour tomber entre les mains d'un homme qui lui avoit toujours été odieux?

J'étois curieux d'apprendre comment le ravisseur avoit pu échapper à ceux qui avoient arrêté sa chaise. Ils nous racontèrent qu'ils l'avoient serré de fort près, mais que la vitesse de ses chevaux, qui étoient d'excellents coureurs d'Angleterre, l'avoit bientôt dérobé à leur vue et à leurs poursuites. Une si vive alarme nous fit croire que l'amour avoit cédé à la crainte, et que nous n'avions plus d'insulte à redouter de ce côté-là. Mon frère fut le premier à me dire qu'après une entreprise si contraire à leur dernier traité, il se croyoit quitte de toutes ses promesses. Nous délibérâmes sur le parti qui nous restoit à prendre. Quoiqu'il y eût peut-être moins de danger que jamais pour Rose à retourner à Paris, nous ne pûmes nous

défendre contre les instances du comte, qui nous pressoit de nous rendre à sa terre. Mais il nous parut qu'avant notre départ le devoir obligeoit mon frère d'aller faire sa cour au roi, pour achever de nous concilier la protection de ce prince, en lui rendant compte de tous les procédés de mylord Linch. La nuit n'étoit pas si avancée qu'il ne pût espérer de paroître encore au coucher; et cette heure étoit d'autant plus favorable que, dans les premiers jours de sa liberté, la bienséance ne lui permettoit pas de se montrer ouvertement. On lui avoit recommandé cette précaution, et l'on avoit même exigé qu'il changeât de nom aussi long-temps qu'il continueroit de demeurer en France; de sorte qu'au lieu de se faire nommer le comte de..... comme il avoit fait jusqu'alors, il prit le nom supposé de mylord Tenermill.

Pendant deux heures que dura son absence, j'aurois souhaité de pouvoir entretenir le comte de S..... sur quantité de points importants dont je ne voulois point décider sans sa participation. Mais il me fut impossible de le séparer un moment de ma sœur. Ces deux tendres amants, libres enfin pour la première fois, ne connoissoient rien de plus important que la satisfaction de se regarder, et de recevoir de la bouche l'un de l'autre les assurances du bonheur qu'ils désiroient depuis si long-temps. Ma présence servant comme à soulager la modestie de Rose, je remarquois qu'elle ne paroissoit pas moins touchée que son amant, et

que l'interruption que je voulois apporter à leurs plaisirs ne lui auroit pas causé moins de chagrin qu'à lui. Ainsi mon unique rôle jusqu'au retour de mon frère fut de les voir et de les entendre; et n'ayant en effet rien de plus cher que le contentement de Rose, j'étois pénétré de joie moi-même de la voir heureuse sans aucun risque pour son innocence.

Mon frère, à qui je ne donnerai plus d'autre nom que celui qu'il venoit de prendre, et sous lequel il s'étoit présenté au roi, revint si satisfait de son voyage, qu'il nous communiqua aussitôt l'air de joie avec lequel nous le vîmes paroître. Il avoit fait à ce prince un récit fidèle de notre aventure, qui l'avoit disposé à condamner de nouveau les violences de Linch, et à nous promettre toutes les faveurs qu'il auroit occasion de nous accorder. Sensible même à l'attention que nous avions eue de prendre ses ordres avant que de nous éloigner de Chatoux, il nous faisoit offrir un détachement de ses gardes pour la sûreté de notre route; et, félicitant mon frère sur la liberté qu'il venoit d'obtenir, il lui avoit promis de s'employer à la cour pour lui faire restituer sa compagnie et notre petite terre des Saisons. M. de Sercine, à qui mylord Tenermill n'avoit pas manqué de faire aussi quelques politesses, nous faisoit assurer, sans exception, de son amitié et de ses services, et nous supplioit d'user de sa maison comme si elle nous eût appartenu.

Des nouvelles si agréables ayant dissipé tout ce qui pouvoit nous rester d'inquiétude, nous aurions accepté, pour le reste de la nuit, l'offre de M. de Sescine, si nous n'eussions considéré que, pour rendre le secret de notre retraite plus impénétrable, il étoit à propos de nous y faire conduire dans l'obscurité. Ainsi, nous étant déterminés sur-le-champ à partir, nous jugeâmes qu'il étoit même inutile de nous faire accompagner par d'autres domestiques que ceux qui étoient nécessaires au carrosse, ou que ceux du moins que le comte avoit déjà mis dans sa confidence. Les autres furent laissés a Chatoux, pour y garder, jusqu'au lendemain, le cocher de Linch, avec ordre de lui rendre la liberté vers le milieu du jour, c'est-à-dire dans un temps où il nous importeroit peu quel récit il pourroit faire à son maître.

Notre route fut courte et heureuse. Le jour, qui commençoit à luire lorsque nous arrivâmes au château du comte, nous fit observer que nous allions être à couvert de toutes sortes de craintes dans une maison si vaste et si bien défendue par sa situation. Rose fut extrêmement sensible au compliment flatteur du comte, qui la pria de se regarder d'avance comme la maîtresse absolue de tout ce qui étoit autour d'elle. Cette protestation ne pouvoit lui paroître incertaine avec la juste assurance qu'elle avoit d'être aimée. Tout le monde ayant besoin de repos à la fin d'une nuit

si agitée, on ne pensa qu'à se retirer dans les appartements que le comte nous avoit fait préparer. J'étois déjà dans le mien, et je commençois à juger, par le silence qui régnoit dans la maison, que chacun se disposoit au sommeil, lorsque j'entendis frapper doucement à ma porte. J'ouvris; et si je fus étonné d'y apercevoir le comte, je le fus encore plus du discours qu'il me tint.

Vous êtes enfin dans un lieu sûr, me dit-il, vous y êtes le maître; et tout ce que je laisse ici de gens sont d'un caractère si éprouvé, qu'ils se feront une étude de vous respecter et de vous obéir. Je pars avec toute la satisfaction que je m'étois promise, certain du cœur de la belle Rose et de votre amitié, qui sont les deux biens auxquels tout le bonheur de ma vie est attaché. Vous partez? interrompis-je avec surprise. Oui, reprit-il, et je me fais cette violence sans regret. C'est à cette condition que je vous ai pressé d'accepter cette retraite chez moi, et je comprends que, dans les premiers jours de mon deuil, la bienséance ne me permet pas d'être ici plus long-temps qu'il ne faut pour vous y recevoir. Si votre complaisance m'empêche de me le représenter, mon devoir ne m'oblige pas moins d'y faire attention. Je vous laisse, ajouta-t-il, des chevaux, des voitures, toutes les commodités que j'ai pu m'imaginer. Regardez-les comme à vous; et n'épargnez pas davantage mes services à Paris, où je vais attendre vos ordres, jusqu'à ce

que la tyrannie de l'usage me rende la liberté de reparoître ici pour vous les demander moi-même.

J'admirai cette délicatesse dans un amant si passionné; et, mon estime se fortifiant autant que mon amitié, je lui confessai, en l'embrassant, que je croyois ma sœur trop heureuse d'avoir acquis tant de pouvoir sur un cœur tel que le sien. Mais comme il se disposoit sérieusement à me quitter, je le priai de me soulager d'un embarras où l'envie de l'obliger m'avoit jeté, et que la situation où il me laissoit alloit beaucoup augmenter. Non seulement, lui dis-je, j'ai caché à Rose et à mon frère les dernières dispositions de des Pesses; mais n'ayant pas eu un moment de liberté depuis sa mort, je n'ai pas fait la moindre démarche pour assurer ou pour éclaircir nos droits. J'ignore les formalités de la justice, et je suis arrêté d'ailleurs par des scrupules sur lesquels il est nécessaire que je consulte du moins mon frère. Rendez-moi, continuai-je, la parole que je vous ai donnée de me taire; car, autant qu'il m'est impossible de finir, par mes seules lumières, une affaire qui surpasse mes forces, autant il sera difficile que je la communique à mon frère sans faire naître quelque soupçon à Rose, qui s'alarmera de nous voir garder des apparences de mystère. Le comte m'interrompit pour m'assurer qu'il s'étoit fort occupé de tout ce que je

lui représentois, et qu'il avoit trouvé une ouverture si heureuse, qu'il ne vouloit point remettre plus long-temps à me la communiquer. Si vous avez négligé, reprit-il, de faire les démarches nécessaires, il faut réparer incessamment cette négligence; et, sur la moindre procuration de votre sœur, je me charge de faire expédier promptement tout ce qui peut vous causer quelque difficulté; vous pouvez l'obtenir d'elle, sans lui expliquer à quel usage vous la destinez. Pour ce qui regarde mylord Tenermill, continua-t-il, rien nous est-il si facile que de l'engager au silence par la seule considération de son intérêt? Il est sans bien. Laissons-le jouir de l'héritage de des Pesses, aussi long-temps que la fortune lui rendra ce secours nécessaire. Le comte me regardoit en achevant cette proposition; et ma lenteur à répondre lui persuadant que je l'approuvois, il me pressa de dresser sur-le-champ une procuration, et de la faire signer à ma sœur. Mais, quoique j'eusse trouvé effectivement quelque chose de spécieux dans son projet, je le priai de me laisser quelques jours pour y réfléchir, et tout ce que j'accordai à ses instances, fut une nouvelle promesse de cacher encore à ma sœur ce que le tendre des Pesses avoit fait pour elle. Cependant, les notaires m'ayant parlé de la levée du scellé comme d'une nécessité pressante, j'allai sur-le-champ chez Rose, et je lui

fis signer, sur ma parole, une procuration en blanc, que j'abandonnai au comte, pour la faire remplir suivant l'usage, en lui confiant le testament de des Pesses et tous les papiers qui pouvoient autoriser ses soins.

Il me quitta. J'employai une partie de la nuit à méditer sur sa proposition. Si elle faisoit honneur à la générosité de son caractère, elle me paroissoit injuste pour Rose, à qui elle raviss oit le mérite de faire elle-même à son frère un avantage qu'elle n'eût été que trop portée à lui accorder. D'un autre côté, je voulois me délivrer de mes doutes, sur la justice d'une succession, à laquelle il ne me paroissoit point que la volonté même de des Pesses eût assez fondé nos droits. J'attendis impatiemment le réveil de mon frère, et je le fis avertir secrètement que je voulois l'entretenir sans témoins.

S'étant rendu à ma chambre, avec autant d'empressement que j'en avois de lui parler, j'interrompis ses félicitations sur notre bonheur, pour le prier d'entrer dans une conversation plus sérieuse. Vous avez appris, lui dis-je, le malheur de des Pesses, mais vous ignorez que le ciel l'a fait tourner à notre avantage. Cet infortuné jeune homme a laissé, en mourant, tout son bien à votre sœur. Quoique sa volonté fût libre, et que ces sortes de dispositions ne soient condamnées par aucune loi, je vous avoue, continuai-je, qu'en examinant les circonstances qui ont précédé

son testament, j'y trouve la matière d'un important scrupule. Des Pesses se croyoit aimé de Rose. Il a témoigné, par ses dernières paroles et par quelques lignes que j'ai reçues de sa main, qu'il emportoit cette pensée en expirant. C'est sans doute à la force d'une idée si flatteuse que nous devons les avantages qu'il nous a faits. Sommes-nous en droit de les recueillir, lorsque nous sommes certains qu'ils portent sur une fausse supposition ? Votre sœur n'en est pas encore informée. J'ai voulu vous ouvrir auparavant mon cœur, et vous proposer mes doutes. Vous avez de l'honneur. Consultez-vous. C'est de votre décision que je veux faire dépendre ici notre conduite.

Dans toute ma vie, j'ai eu peu d'occasions de connoître aussi clairement le fond du caractère de Georges. Sans paroître ému de l'heureuse nouvelle que je lui annonçois, il tourna toute son attention sur la difficulté qui paroissoit m'arrêter. Votre scrupule est juste, me dit-il, et je l'ai senti comme vous au premier coup-d'œil. Cependant, il reste à examiner si c'est par quelque complaisance affectée de la part de Rose, ou par quelque indulgence peu sincère de la vôtre, que des Pesses s'est flatté en mourant d'être aimé; car vous n'étiez pas les maîtres de lui ôter une pensée qui a servi peut-être à lui faire trouver quelque douceur dans les derniers moments de sa vie; et la pitié même auroit dû vous en empêcher, si ce

changement eût dépendu de vous. Il me paroît donc, ajouta-t-il, que le seul cas où vous pourriez craindre d'accepter les bienfaits de des Pesses, seroit celui où vous auriez employé quelques voies indignes de vous pour vous les procurer.

Cette décision me parut si juste, que j'embrassai mylord Tenermill avec ardeur, pour le remercier de la liberté où il mettoit mes sentiments. Vous devez sentir, lui dis-je, les obligations que nous avons à des Pesses, et rendre du moins, après sa mort, la justice que vous devez à son mérite. Que direz-vous, ajoutai-je, si c'est vous qui êtes destiné à recueillir le premier fruit de ses libéralités? Et lui racontant toutes les propositions du comte, je le jetai dans un embarras beaucoup plus grand que celui dont il m'avoit fait sortir. Votre discours m'étonne, me dit-il après quelques moments de réflexion, et je confesse qu'au milieu de quelque bizarrerie j'aperçois dans le procédé du comte un fond admirable de délicatesse et de générosité. Mais, en le supposant assez riche pour mettre Rose en état de se passer du bien que des Pesses lui a laissé, il ne me suffit pas qu'elle n'en ait rien à souffrir; il faut qu'elle y consente formellement, sans quoi rien ne me fera consentir moi-même à jouir du bien d'autrui sans titre et sans aveu. Je ne pus condamner un sentiment si noble. Cependant la difficulté que je prévoyois à concilier

tant d'intérêts différents me fit insister sur la complaisance que nous devions au comte, et par conséquent sur la nécessité de cacher à Rose la disposition de des Pesses. Quel usage aurions-nous fait de son revenu pendant qu'elle l'auroit ignoré ? Mylord Tenermill me répondit que le comte pouvoit prendre possession de son bien en l'épousant, et que, le gouvernant lui-même à son gré, il seroit le maître d'en informer son épouse lorsqu'il le jugeroit à propos.

Il ne me restoit qu'une objection : Mais, avec tant de délicatesse, comment avez-vous consenti, lui dis-je, à profiter avec nous de l'offre que le comte nous a faite de sa maison ? Il comprit tout d'un coup ma pensée. Vous vous trompez, me répondit-il, si vous vous êtes figuré que j'en profiterai long-temps. Je passerai ici quelques jours, avec la confiance que je dois à l'amitié d'un homme qui doit épouser ma sœur, et qui m'a lié éternellement à lui par le service qu'il m'a rendu ; mais si je suis sans biens, je ne suis pas sans espérances, et j'ai assez de ressource dans ma naissance et dans mon courage pour attendre quelque chose de la fortune. Ainsi, avec le jugement le plus droit et les sentiments les plus généreux, mylord Tenermill conservoit toujours un fonds de hauteur mal entendue, qui me parut d'un augure dangereux pour son établissement. Cependant, je m'imaginai que les

instances du comte pourroient le retenir avec nous malgré lui, du moins jusqu'au mariage de sa sœur, après lequel il seroit encore plus aisé de le faire entrer dans certaines vues que j'avois toujours eues pour sa fortune, et qui pouvoient être soutenues fort heureusement par celle de Rose. Sans choquer ses idées, je me réduisis à lui recommander le silence sur tout ce que je venois de lui communiquer.

Cette conversation ne laissa pas de contribuer beaucoup au repos de mon esprit, par la juste guérison des scrupules d'honneur qui m'avoient arrêté. Je me hâtai de voir Rose, et je lui donnai des marques de joie qui confirmèrent la sienne. Nous passâmes près de quinze jours dans cette agréable situation, maîtres absolus d'une des plus belles maisons du monde, et servis avec autant de respect que de zèle. Tous les jours il nous venoit un messager du comte, qui nous apportoit de ses nouvelles et qui retournoit chargé des nôtres. Dès le lendemain de son départ, il m'avoit marqué que l'affaire du scellé étoit terminée heureusement, et que les effets de des Pesses étoient dans un lieu sûr, dont j'aurois la disposition en arrivant à Paris. Je fis voir cette lettre à mylord Tenermill; et, dans le besoin où il étoit de mille choses nécessaires, je lui proposai d'user librement de quelques sommes qui s'étoient trouvées dans le cabinet de des Pesses. Il rejeta encore cette offre, en

protestant que la misère même ne le feroit pas toucher au bien de Rose sans sa participation.

Jacin, que j'avois envoyé plusieurs fois à Paris pour s'informer des démarches de mylord Linch, m'ayant assuré qu'il ne s'étoit pas fait voir dans son quartier, et que tous ses gens même ayant disparu depuis l'aventure de Chatoux, on étoit persuadé qu'il étoit repassé en Irlande, je ne vis plus aucune raison qui pût m'empêcher de quitter ma sœur pour quelques jours, et d'aller où ma présence me paroissoit nécessaire. Avec le motif de rendre quelques civilités au comte, j'avois celui de m'ouvrir à lui sur la situation de mon frère, qui parloit à tous moments de partir pour l'Allemagne, où son dessein étoit d'aller solliciter de l'emploi dans les armes. J'avois remarqué qu'il supportoit sa mauvaise fortune avec une impatience extrême, et qu'affligé sur-tout de se trouver hors d'état de paroître à Saint-Germain, son humeur en étoit devenue si chagrine, qu'il cherchoit continuellement la solitude. Ma seule sensibilité pour ses peines m'auroit porté à tout entreprendre pour les soulager ; mais je pensois d'ailleurs à l'arrêter en France, où je ne croyois pas sa fortune aussi désespérée qu'il se le figuroit ; et, n'ayant pu réussir à lui faire accepter le secours que je lui avois offert, je voulois concerter avec le comte quelque moyen de les lui faire goûter malgré lui. Je partis, en lui recommandant ma

sœur, et sûr, du moins, qu'étant chargé d'un dépôt si cher, il n'exécuteroit point ses résolutions avant mon retour.

J'allai descendre dans mon ancien logement, où j'appris, pour unique nouvelle, qu'une jeune dame, dont on ignoroit le nom, étoit venue me demander plusieurs fois, et qu'elle avoit continué d'envoyer chaque jour un de ses gens pour s'informer si j'étois arrivé. Cet empressement d'une personne inconnue n'ayant rapport à rien qui pût me causer de l'inquiétude, je ne pensai qu'à me rendre chez le comte de S... Ma visite le combla de joie. Il pensoit lui-même à venir passer quelques moments avec nous dans sa terre, pour nous communiquer de nouveaux fruits de son affection et de son zèle. Il avoit employé avec tant de bonheur les mêmes amis qui avoient obtenu la liberté de mon frère, que notre terre des Saisons, et tout ce qui nous avoit été enlevé dans la première confiscation, venoit de nous être restitué. Il ajouta qu'il n'étoit pas sans espérance d'obtenir de l'emploi pour mylord Tenermill dans un régiment étranger; et il me fit voir quelques lettres qui portoient déjà une espèce de certitude. Pour l'héritage de des Pesses, comme une affaire de cette importance demandoit des mesures plus lentes, et qu'il avoit fallu dépêcher à Bordeaux un homme de confiance, dont il attendoit le retour, il ne put me donner des éclaircissements

qu'il n'avoit point encore; mais ayant consulté quantité d'habiles gens sur la validité du testament, il en croyoit le succès certain, et il me mit d'avance en possession des effets de des Pesses, qu'il avoit retirés chez lui, dans un cabinet dont il m'abandonna la clef.

Il me parut inutile de lui parler des embarras de mylord Tenermill, puisque la restitution de notre terre, et des autres biens que la justice avoit confisqués, suffisoit pour me rendre tranquille de ce côté-là. Mais n'étant pas fâché de connoître le fond de ses vues à l'égard de ma sœur, je cédai à l'impatience qu'il marquoit de passer à cet article. Il fut le premier à me parler de son mariage, et à me demander quelles bornes je voulois imposer à la mortelle violence qu'il s'étoit faite depuis quinze jours. Je me suis jugé moi-même, ajouta-t-il, avec une rigueur dont je ne puis me repentir, si elle a servi à me confirmer votre amitié et votre estime; mais qu'elle m'a coûté d'efforts, et qu'il me tarde de voir finir l'exil auquel je me suis condamné! Je lui répondis naturellement qu'étant mal instruit des usages de France, je ne me croyois point capable de décider ses difficultés; mais que j'étois d'avis qu'il devoit prendre là-dessus les conseils de ses amis, auxquels rien ne l'empêchoit plus de communiquer son dessein. Votre jeunesse, lui dis-je en souriant, et l'âge avancé de l'épouse que vous avez perdue,

vous mettent peut-être en droit de raccourcir un peu les bienséances. Nous passâmes ainsi une partie du jour à nous entretenir de ce que je désirois avec autant d'ardeur que lui. Il ne put me déguiser, dans le cours de notre entretien, qu'il lui étoit survenu quelques affaires chagrinantes ; mais je n'eus pas l'indiscrétion de vouloir les approfondir. Se flattant, me dit-il, qu'elles seroient bientôt terminées, il alloit prendre toutes les mesures que son deuil commençoit à lui permettre pour l'avancement de ses espérances. Nous nous quittâmes avec toute la satisfaction de deux cœurs droits et sincères, qui faisoient un égal fond l'un sur l'autre, et qui avoient le même empressement de se voir bientôt unis par des liens encore plus étroits.

Mon dessein étoit de rejoindre promptement mylord Tenermill et ma sœur, auxquels je n'avois à porter que d'heureux fruits de mon voyage ; je me rendis chez moi dans la résolution de partir aussitôt. En arrivant à ma porte, je la trouvai embarrassée par un équipage fort leste dont la livrée étoit en deuil ; et Jacin, qui étoit à m'attendre, m'apprit que la jeune dame qui m'avoit fait demander si impatiemment depuis plusieurs jours étoit venue sur la nouvelle qu'elle avoit eue de mon arrivée à Paris, et qu'elle avoit pris le parti de se faire ouvrir ma chambre, où elle avoit mieux aimé s'ennuyer pendant trois ou

quatre heures, que de manquer l'occasion de me voir. Je me hâtai de me présenter à elle, sans pouvoir m'imaginer ce que je devois attendre de cette visite. Sa figure me surprit : Rose et l'épouse de Patrice, qui étoient jusqu'alors ce que j'avois vu de plus charmant dans leur sexe, ne l'emportoient point sur tout ce que j'aperçus d'un seul coup-d'œil. Mon admiration fut même assez forte pour me faire lever plusieurs fois les yeux sur tant de charmes, et je les baissai avec le même étonnement. L'inconnue étoit dans les habits du deuil le plus profond ; et, me recevant avec autant de modestie que de grace, elle me remit une lettre dont elle me dit qu'elle étoit chargée pour moi : je remarquai qu'elle n'avoit pu prononcer ces quatre mots sans répandre quelques larmes. Je la pressai de s'asseoir, et, ne lui demandant point d'autre explication dans l'embarras où j'étois, je m'assis vis-à-vis d'elle, en la priant de m'accorder la liberté d'ouvrir ma lettre.

Je reconnus aussitôt la main de Patrice : ma curiosité n'ayant fait qu'augmenter avec mon trouble, je parcourus avidement ce que j'avois devant les yeux. Les derniers avis de des Pesses étoient revenus tout d'un coup à ma mémoire ; et quoiqu'au moment que je les avois reçus ils n'eussent fait sur moi qu'une impression passagère qui avoit encore été diminuée par les agitations que j'avois essuyées continuellement, je me les rappelai avec d'autant plus de crainte, que des

circonstances si lugubres sembloient en être la suite. J'avois écrit néanmoins à Patrice depuis mon arrivée à Paris, mais ma lettre ne contenoit que le récit de mon premier démêlé avec Linch, et de la situation où j'avois trouvé ma sœur; je n'avois reçu de lui aucune réponse. Enfin, quelque fond que j'eusse toujours fait sur son caractère, je commençai à craindre ce que des Pesses m'avoit annoncé d'une manière obscure, et ce que ma prévention en faveur d'un frère si raisonnable et si vertueux ne m'avoit jamais permis d'appréhender.

Cependant ce que je trouvai de plus surprenant pour moi dans sa lettre, fut le nom de la jeune personne qu'il m'adressoit : je relevai brusquement les yeux sur elle avec les marques d'une vive inquiétude, et je fus encore plus frappé de la situation où je l'aperçus. Elle tenoit son mouchoir serré contre son visage, autant pour arrêter ses soupirs que pour cacher ses pleurs. Je lus deux fois son nom, doutant si je ne m'étois pas trompé à la première : c'étoit mademoiselle de L....., l'ancienne maîtresse de Patrice. Il me conjuroit en peu de mots, mais avec toute la force que le sentiment peut donner aux expressions, de prendre pour elle une partie de l'affection que j'avois pour lui; et puisqu'un sort si cruel, disoit-il, n'avoit fait servir d'instrument à sa ruine, il recommandoit du moins à mon amitié et à mes soins une personne qui avoit dû faire autrefois son bonheur.

services qu'il me demandoit pour elle étoient de l'aider de mes conseils, et sur-tout de la mettre en liaison avec Rose, dont elle étoit déjà connue, et de qui il étoit certain, ajouta-t-il, qu'elle seroit bientôt tendrement aimée.

Cette proposition m'ayant paru fort innocente et digne même de la bonté naturelle de Patrice, je revins aussitôt de mes alarmes. Loin de me trouver gêné de la visite de mademoiselle de L....., je m'applaudis de l'occasion qu'elle me présentoit de la connoître; et, pour expliquer tout-à-fait ce que j'ai déjà touché légèrement, ce n'étoit pas la première fois que j'eusse pensé à elle depuis que mylord Tenermill avoit obtenu la liberté. Mes propres réflexions m'avoient fait souvent regretter qu'elle fût hors de France; et, regardant l'inclination qu'elle avoit eue pour Patrice comme une disposition à se prévenir facilement en faveur de son frère, je m'étois flatté que, s'il eût pu la voir et lui rendre des soins, il eût réussi sans peine à faire prendre vers lui le même cours à ses sentiments; son absence même ne m'avoit pas empêché de nourrir cette pensée. Il auroit toujours été facile à mylord Tenermill de faire le voyage d'Allemagne aussitôt qu'il auroit connu le lieu de sa demeure: il auroit pu se procurer l'occasion de la voir, et se ménager insensiblement son affection, pour le temps du moins où elle auroit eu la liberté de disposer d'elle-même: enfin, telles étoient

les vues d'établissement que j'avois pour lui, quoique diverses raisons ne m'eussent point encore permis de lui en faire l'ouverture.

Avec ces idées qui se joignirent au motif d'obliger Patrice, et à la pitié même dont je ne pus me défendre pour l'aimable fille que j'avois devant mes yeux, je ne pensai point à m'endurcir contre ses larmes ; ma curiosité fut seulement d'en apprendre la cause, et celle du lugubre habillement où je la voyois. Ne doutez pas, lui dis-je, avec tout ce que je pus mettre de douceur dans mes regards et dans mes termes, qu'une lettre aussi pressante que celle de mon frère ne vous assure toutes sortes de droits sur mes plus ardents services. J'entre déjà du fond du cœur dans les chagrins qui paroissent vous affliger ; et si je ne craignois de les aigrir par une indiscrétion, je vous demanderois de qui cet habit doit m'apprendre que vous pleurez la perte.

Hélas ! me répondit – elle, en essuyant ses larmes qui recommençoient à couler aussitôt malgré elle, ce que je pleure ne me sera jamais rendu ; puis, s'arrêtant un moment comme si elle eût changé d'idées : Mon deuil, reprit-elle, car c'est la seule de mes pertes que vous puissiez ignorer, est pour la mort de mon père que j'ai perdu il y a deux mois : c'est un malheur auquel la tendresse de la nature a dû me rendre sensible ; et ce n'est point dans les richesses qu'il m'a laissées que j'espérois trouver de la consolation ; mais il ne

m'en reste plus à prétendre, puisque celle que je désirois uniquement, et que je comptois de trouver ici, m'est ravie sans ressource. Elle se mit là-dessus à pleurer amèrement : je compris ce qu'elle n'osoit me dire avec plus de clarté ; et, voulant éloigner des explications qui n'auroient pu manquer de me causer de l'embarras, je me bornai à lui demander comment elle avoit pu recevoir des nouvelles de mon frère ; mais elle s'enhardit par cette question même à s'expliquer plus clairement. Ce n'est point avec vous, me dit-elle, que je veux déguiser l'horreur de mon sort ; j'aime votre frère ; je croyois en être adorée. Eh ! je l'étois aussi, reprit-elle en s'interrompant, il n'y avoit point d'artifice à craindre d'un caractère tel que le sien : il m'avoit renouvelé sa foi peu de jours avant mon départ de France ; je lui avois donné la mienne. Cette pensée a soutenu ma constance et ma joie même pendant près d'un an que j'ai passé en Allemagne. Mon père étoit dans un âge qui ne lui promettoit plus une longue vie ; j'ai résisté jusqu'à sa mort à toutes les sollicitations qu'il m'a faites de recevoir un mari de sa main ; et, contente de moi-même, avec la résolution où j'étois de ne rien entreprendre pendant sa vie contre ses volontés, j'attendois, sans impatience, que l'ordre de la nature m'assurât la liberté de remplir mes engagements.

Enfin mon père meurt, continua-t-elle, et je

lui rends avec respect les derniers devoirs : libre désormais, je m'accorde une satisfaction sur laquelle mes idées de bienséance et de modestie m'avoient peut-être rendue trop réservée ; j'écris en France à votre frère ; je n'en reçois point de réponse. Dans le temps que ma prévention me fait tout expliquer à son avantage, et que je me dispose à quitter l'Allemagne pour suppléer moi-même à ma lettre que je me figurois arrêtée par quelque obstacle, un de ses amis arrive, me comble de joie en m'apprenant qu'il me cherche de sa part, et, non moins transporté de me trouver telle qu'il avoit dû s'y attendre, part aussitôt pour l'Irlande, où il me dit que ses affaires l'avoient appelé, et qu'il brûloit de lui porter une nouvelle qui lui feroit repasser sur-le-champ la mer. Je le charge d'une lettre qui contenoit tout le feu de mon cœur ; et, me mettant en chemin pour la France, j'écris encore en Irlande sur la route, pour faire savoir à votre frère où je comptois de me loger à Paris. J'arrive dans cette ville : avec quelle ardeur n'attendois-je pas le jour que je croyois fixé par l'ordre du ciel et par nos serments. Hélas ! il en est venu un qui auroit dû être le dernier de ma vie : je reçois une lettre avec celle que je viens de vous rendre, dans laquelle je trouve l'arrêt de ma mort écrit et signé de la main de votre frère. Le perfide !..... Elle parut prête un moment à se livrer à toutes les fureurs d'une

amante outragée ; et revenant néanmoins à elle-même : Mais non, reprit-elle en redoublant ses pleurs, je ne l'accuse point de perfidie ; je plains son sort autant que le mien, car il atteste le ciel qu'il est le plus misérable de tous les hommes ; il me fait une peinture de ses peines qui excite encore ma compassion. Sa lettre m'a percé le cœur : il me prie de m'adresser à vous, pour apprendre de vous-même par quel fatal enchaînement il est tombé, dit-il, dans un abîme inévitable ; et il m'assure que vous me rendrez témoignage de ses sentiments. Dites-moi donc à qui je dois attribuer notre malheur : faites-moi comprendre comment on peut se trouver marié sans le vouloir, sans l'avoir prévu, sans perdre sa fidélité pour d'autres engagements ; enfin comment on peut être perfide et tenir le langage de la sincérité et de la constance. Mais dites-moi plutôt, ajouta-t-elle, en paroissant s'indigner contre elle-même ; dites-moi comment ma folle crédulité m'aveugle encore sur le crime d'un parjure ; quel fatal penchant me porte à le croire plus malheureux que coupable, et à gémir peut-être plus amèrement que lui de son infortune.

Elle se tut pour attendre ma réponse. Les lumières qu'elle me demandoit ne pouvant servir à soulager ses peines, et m'exposant à des malentendus que je voulois éviter, toute mon étude fut de calmer son agitation par des politesses vagues, qu'elle pût prendre dans un sens favorable. Je

l'assurai que Patrice étoit sincère, et que, dans la situation où il s'étoit trouvé, l'honneur lui avoit fait une loi indispensable de la conduite qu'il avoit tenue; mais que, loin d'avoir perdu les sentiments qu'il lui devoit, il me les avoit exprimés avec assez de force pour me les communiquer; qu'indépendamment de sa lettre, où il me pressoit instamment de les prendre, elle m'auroit trouvé prêt à lui en donner toutes sortes de témoignages : qu'elle trouveroit infailliblement les mêmes dispositions dans ma sœur; et que si son dessein étoit de la voir, je lui offrois cette satisfaction dès le même jour, en me chargeant de la conduire dans une campagne fort agréable où nous nous étions retirés. Elle accepta mes offres avec ardeur; et comme si elle se fût flattée de tirer de Rose plus de consolation ou de lumières qu'elle n'en attendoit de moi, elle n'ajouta pas un seul mot qui eût rapport au sujet de ses peines. M'ayant demandé à quelle heure je me proposois de partir, elle me promit de me venir prendre dans une voiture commode. Je lui expliquai en général les raisons qui me faisoient souhaiter qu'elle n'eût point une suite éclatante. Elle consentit à n'être accompagnée que de sa gouvernante, qui étoit demeurée dans mon antichambre pendant notre entretien, et d'un seul laquais.

C'étoit une compagne aimable que je menois à ma sœur, et je trouvois ainsi naturellement l'occasion que j'avois désirée de lui faire former

que liaison avec mylord Tenermill. Ces deux pensées me causant une égale satisfaction, je la vis revenir avec joie, et je lui renouvelai pendant la route les assurances de mon zèle et de mon estime. Elle parla peu, sa tristesse paroissoit l'occuper toute entière. En arrivant, mon frère et ma sœur, qui la reconnurent aussitôt, s'empressèrent de lui faire toutes sortes de caresses; mais il lui tardoit d'être seule avec Rose. Elle se déroba avec elle, et nous leur laissâmes la liberté qu'elles demandoient.

Je n'attendis point que mylord Tenermill ne marquât de la curiosité par ses questions. Je ne sais, lui dis-je en le prévenant, si nous serons une fois d'accord dans nos idées; mais je ne balance point à vous découvrir les miennes. Si je n'ai part à la visite de mademoiselle de L..... que par le consentement que j'ai donné à ses désirs et à celui de Patrice, qui me presse par ses lettres de la mettre en liaison avec Rose, je n'ai pas moins pensé que cette occasion pouvoit tourner à votre avantage, et qu'avec un peu de complaisance et de soins vous succèderiez aisément aux anciennes espérances de votre frère. Il m'arrêta : Je l'aurois pensé comme vous, me dit-il, si vous ne m'aviez appris les tourments de Patrice; mais tous les charmes et toutes les richesses du monde ne me feront point trahir un frère que j'aime. Je lui avois raconté effectivement les circonstances du mariage de son frère. Il m'avoit écouté sans me condamner

ni m'applaudir. Mais je ne savois pas que Patrice, qui le croyoit toujours à la Bastille, lui avoit écrit directement pour lui communiquer ce qu'il nommoit sa funeste aventure, et que lui ouvrant son cœur il lui avoit parlé de mademoiselle de L.... comme de la seule personne qu'il pouvoit aimer. Il me fit néanmoins cette ouverture pour justifier, me dit-il, un refus que j'aurois pu trouver bizarre; mais loin de nuire aux amours de son frère, il étoit résolu, ajouta-t-il, de le servir de tout son pouvoir.

Surpris d'une réponse qui me parut bien plus bizarre que son refus, je le pressai de m'accorder plus d'explication. Volontiers, reprit-il. Je connois Patrice trop honnête homme pour en user mal avec sa femme. L'estime et la reconnoissance sont des sentiments qu'il lui doit, et qu'il aura toujours pour elle. Mais si sa passion pour mademoiselle de L.... est telle qu'il me la représente, qui l'empêche de repasser en France pour suivre les intérêts de son amour, et pour se rendre heureux, s'il le peut, avec une maîtresse qui mérite en effet d'être aimée? C'est le conseil, ajouta-t-il, que je lui ai donné dans ma réponse; et je l'ai même exhorté à nous amener sa femme, qui trouvera aisément de quoi se consoler dans les amusements de Paris.

J'avoue que ce criminel badinage échauffa mon zèle. Je m'étois fait violence depuis quelques mois pour fermer les yeux sur tout ce qui n'étoit pas

ouvertement contraire à mes principes; et convaincu par l'expérience du passé que la foiblesse naturelle demande de l'indulgence et des ménagements, j'avois peut-être fait céder quelquefois la justice aux tendres égards de la charité. Mais ne voyant point ici d'apparence à la moindre conciliation, je demandai vivement au profane Tenermill si c'étoit du fond du cœur qu'il me tenoit ce langage. Loin de prendre occasion de mon mécontentement pour se rétracter, il continua de badiner sur le même ton, en me reprochant mes scrupules qui me faisoient perdre, ajouta-t-il, le mérite de cent bonnes qualités aux yeux des honnêtes gens, et qui déshonoroient en un mot ma politesse et mon esprit. Changerez-vous les usages du monde, reprit-il? Empêcherez-vous que ceux qui sont obligés d'y vivre ne le soient aussi de se conformer à ses maximes? Les vôtres sont admirables, mais réservez-les pour vous-même. Pourquoi forcer Patrice, me dit-il encore, d'épouser une femme odieuse, si vous n'aviez aucun dédommagement à lui permettre? Votre piété vous apprend-elle qu'un homme de son âge dispose si aisément de son cœur? Ce discours, qui étoit accompagné d'un air riant et moqueur, me fit naître enfin autant de pitié qu'il m'avoit d'abord causé d'indignation. Non, mylord, non, lui dis-je du ton ferme et sérieux qui convient à la vérité; la religion n'apprend pas qu'il soit facile de vaincre les passions qu'elle condamne, mais elle offre à tous moments des secours

qui peuvent assurer la victoire. Malheur à ceux qui les méprisent. Je ne puis croire, ajoutai-je, que votre cœur soit d'accord avec votre bouche; et quand vous parlez du conseil que vous avez donné à votre frère, vous ne cherchez sans doute qu'à vous exercer l'esprit par un badinage. Il m'interrompit pour me protester avec quelques unes de ces imprécations galantes qui sont en usage dans le beau monde, que rien n'étoit si sincère que ses sentiments : que je faisois tort à la religion, en lui attribuant des rigueurs qu'elle n'avoit point : que le point d'importance pour de foibles hommes étoit de rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent; et qu'en s'acquittant d'un devoir si juste, on acquéroit le droit de se tourner avec un peu de liberté vers les plaisirs qui conviennent à notre nature : qu'il ne voyoit point après tout de quoi je voulois lui faire un crime; et que n'ayant point conseillé à Patrice de venir chercher la satisfaction de son cœur auprès de sa maîtresse sans l'avoir exhorté à conserver toujours de justes égards pour son épouse, il ne lui avoit proposé que l'usage commun des honnêtes gens, qui ne cherchent point à offenser le ciel lorsqu'ils se procurent un plaisir qui n'est nuisible à personne : que si je voulois recevoir un bon conseil, je me déferois enfin de cette rudesse qui me faisoit condamner tout ce qui ne s'accordoit pas avec mes idées : qu'il falloit ou rompre tout-à-fait avec le monde, ou suivre ses usages. Enfin ce torrent

d'éloquence profane ne se seroit pas arrêté facilement, si, dans le chagrin d'entendre tant de misérables raisonnements, je ne l'eusse interrompu à mon tour pour le prier de changer d'entretien. Il me restoit peu d'espérance de lui inspirer d'autres principes, ou du moins ce ne pouvoit être l'effet d'un moment d'entretien. J'avois même remarqué, depuis notre séjour à la campagne, qu'il étoit moins soumis qué jamais aux vérités communes de la religion; et, surpris de lui trouver ce nouveau degré de dépravation, j'avois su adroitement de lui-même qu'il avoit achevé de se corrompre l'esprit à la Bastille, par le commerce qu'il y avoit lié avec un prisonnier français nommé l'*Abbé de la B*..... dont il vantoit à chaque moment l'esprit et le savoir. Évitant donc de m'engager dans des discussions dont je n'attendois aucun fruit, je lui parlai du nouveau service que le comte de S..... nous avoit rendu pour la restitution de nos biens confisqués, et je lui proposai de se rendre à Paris, autant pour remercier un ami si généreux, que pour jouir promptement du bienfait. Cette nouvelle lui causa tant de joie, qu'elle lui fit perdre le souvenir de tout ce qui venoit de nous occuper. Il me quitta après quelques explications, pour se disposer à partir dès le jour suivant.

Si j'avois eu la force de me modérer dans notre entretien, je n'en eus pas assez pour me défendre du plus amer chagrin, en faisant réflexion sur le

caractère de ce frère intraitable, et sur les effets que j'en pouvois craindre encore pour la ruine de mon repos. Il rejetoit une proposition que tout autre auroit reçue avec empressement; c'étoit négliger ses propres intérêts, et cette imprudence n'entraînoit rien de fâcheux que pour lui-même; mais quel affreux conseil avoit-il donné à Patrice? Et me rappelant tout à la fois les derniers avis de des Pesses et le récit de mademoiselle de L..... que ne pouvois-je pas craindre d'un autre caractère dont je connoissois, il est vrai, la bonté et la droiture, mais dans qui ces deux qualités mêmes m'étoient presque aussi suspectes que des vices? Il me tardoit de voir Rose mariée. Sur-le-champ j'aurois pris le parti de repasser en Irlande, pour confirmer la vertu chancelante de Patrice. J'aurois cru tous mes devoirs remplis après avoir ainsi rendu mes soins à ceux qui ne refusoient pas de les recevoir. Je m'applaudis même de cette idée; et ne me souvenant pas que les projets humains sont sujets aux mêmes révolutions que tout ce qui nous environne, je trouvai que mes nouvelles vues devoient suffire pour me rendre tranquille. Cependant j'avois reçu divers avis qui m'avoient déjà fait naître quelque pressentiment du malheur dont j'étois menacé. On avoit vu plusieurs fois autour du château un inconnu à cheval, qui paroissoit examiner curieusement les environs. Un autre s'étoit informé par qui il étoit habité. Ces circonstances, dont on m'avoit averti, et que

j'avois communiquées à mylord Tenermill, n'étoient pas capables de nous inspirer beaucoup de crainte. Nous avions des domestiques fidèles, des armes, et le secours toujours présent d'un hameau voisin, qui étoit rempli de gens résolus et dévoués au comte. La seule situation du château nous mettoit à couvert des insultes nocturnes et imprévues. Mais s'il y avoit peu de danger pour ma sœur, j'étois à la veille d'éprouver que notre sécurité pouvoit être pernicieuse pour moi-même.

Mademoiselle de L..... ayant reparu avec Rose à l'heure du souper, je remarquai aisément que leur entrevue avoit été triste et accompagnée de bien des larmes. J'affectai néanmoins de ne pas témoigner que je m'en fusse aperçu ; et ne voulant point entrer dans des confidences inutiles, je priai mylord Tenermill de ne laisser rien échapper en ma présence qui pût m'y engager malgré moi. Il partit le lendemain. Les deux dames ne se quittèrent pas un moment pendant son absence ; et le soin qu'elles avoient de chercher continuellement la solitude me fit juger de quels intérêts elles trouvoient tant de douceur à s'entretenir. Trois jours s'étoient passés depuis le départ de mon frère, lorsque je le vis arriver en poste à l'entrée de la nuit. L'air de tristesse avec lequel il m'aborda me fit attendre quelque fâcheuse nouvelle. Je ne me trompois pas. Moins occupé de ses affaires, qu'il avoit heureusement terminées, que de celles du comte, dont sa reconnoissance

lui faisoit partager les peines, il me prit aussitôt à l'écart; et, me paroissant fort touché de ce qu'il avoit à m'apprendre, il me raconta que les parents de feu madame la comtesse de S..... s'étoient présentés pour recueillir son héritage, sous prétexte que, dans les longues infirmités qui l'avoient conduite au tombeau, elle n'avoit pas eu la raison assez libre pour disposer légitimement de son bien; et que, voulant faire regarder son mariage même comme une action peu sensée, ils prétendoient faire casser et le contrat par lequel elle avoit donné toutes ses richesses au comte, et le testament où cette disposition étoit confirmée. Les procédures étoient commencées lorsque j'avois fait le voyage de Paris, et c'étoit cet embarras qui troubloit déjà le comte. Mais ses parties venoient d'obtenir un arrêt qui mettoit tous ses biens en séquestre jusqu'à la conclusion du procès, et qui ne lui laissoit que la jouissance de la terre où nous étions. Il ne m'avoit pas communiqué son chagrin, parcequ'il n'en prévoyoit point encore les suites, et qu'il espéroit s'en délivrer avant que nous en fussions informés; mais, commençant à tout craindre pour sa fortune, il s'étoit ouvert le matin du même jour à mon frère. La perte de son bien l'alarmoit beaucoup moins que l'intérêt de son amour. Il trembloit que sa disgrace ne refroidît nos sentiments, et qu'il ne perdît avec ses richesses tous les droits que nous lui avions donnés sur le cœur de Rose. Tenermill, à qui la générosité

TAYLOR INST. OXFORD

étoit une vertu naturelle, n'avoit pas manqué de le consoler par les assurances d'une estime et d'un attachement qui seroient toujours à l'épreuve de l'adversité ; mais en lui persuadent qu'il pouvoit faire fond sur sa constance, il ne l'avoit pas rassuré si facilement sur celle de ma sœur et sur la mienne. Il venoit à sa prière pour sonder nos dispositions. En effet il m'exhorta sérieusement, après avoir achevé son récit, à considérer que le mérite et la naissance devoient être préférés aux richesses, et qu'avec l'héritage de des Pesses, Rose n'avoit à consulter que son inclination. Loin de condamner ce sentiment, je fus ravi de le voir porté de lui-même à ce que je me serois efforcé de lui faire approuver s'il y eût marqué de la répugnance. En plaignant même l'infortune du comte, je sentis une joie secrète de voir nos situations changées, et de nous trouver en quelque sorte dans le pouvoir de faire pour lui ce qu'il avoit fait si généreusement pour notre famille. Il n'étoit pas incertain si Rose entreroit dans les mêmes sentiments ; mais ne pouvant me résoudre à lui annoncer une nouvelle capable de l'affliger, sans y joindre aussitôt un juste motif de consolation, je me déterminai à lui parler du testament de des Pesses que je lui avois caché par complaisance pour le comte. Tenermill approuva ma pensée, et jugea comme moi que les circonstances me dégageoient de ma promesse.

Rose n'entendit point la première partie de mon

récit sans une vive douleur. Les larmes que je vis tomber aussitôt de ses yeux me firent comprendre mieux que jamais combien le comte lui étoit cher. Et se croyant peut-être menacée, à la fin de mon discours, de quelque déclaration contraire à ses désirs, j'observai avec quelle inquiétude elle attendoit ma conclusion. Vous devez de la tendresse au comte, lui dis-je; et puisque les sentiments qu'il a pour vous ont toujours été indépendants de votre fortune, je ne doute point qu'avec la même générosité vous ne fermiez les yeux sur le malheur qui le menace, pour ne considérer que sa personne et son mérite. Elle n'attendit point que j'eusse fini; son cœur, flatté par un endroit si sensible, se livra au transport de sa joie : elle m'embrassa, en donnant à la tendresse les larmes qu'elle venoit de donner à la douleur. Je ne différai pas plus long-temps à m'expliquer : Si vous êtes dans cette disposition, repris-je, vous n'apprendrez point sans plaisir que vous pouvez réparer les pertes du comte; votre fortune a dépendu de lui; mais la sienne est aujourd'hui dans vos mains. Des Pesses a mis le comble à ses bienfaits, en vous laissant l'héritage de tout son bien; je n'ai différé à vous l'apprendre que pour satisfaire la délicatesse de votre amant, qui craignoit qu'un bien qui ne vous seroit pas venu de lui ne lui dérobât quelque chose de vos sentiments. Ne doutez pas de ce que je vous assure, ajoutai-je en

voyant qu'elle n'osoit tout d'un coup me croire, je ne suis point capable de vous tromper.

Je me repentis de lui avoir fait cette ouverture avec si peu de précaution : me connoissant trop bien en effet pour se défier de ma sincérité, elle se remplit tellement de l'idée de son bonheur, que je la voyois trembler par un effet de l'agitation qui s'étoit répandue dans tous ses sens. Elle fut obligée de s'asseoir pour recueillir ses forces; et jetant les yeux sur moi, lorsqu'elle ne put douter que je ne me fusse aperçu de cette révolution : Je serois bien humiliée, me dit-elle languissamment, si vous attribuiez mon émotion à quelque ardeur pour les richesses; comme rien ne seroit si éloigné de mes vrais sentiments, je vous accuserois sérieusement d'injustice. Mais je vous confesse, ajouta-t-elle avec un regard où la tendresse de son cœur étoit peinte, que j'aurai peine à modérer ma joie, s'il est vrai que je puisse ajouter quelque chose à la fortune du comte. Je l'assurai encore qu'elle étoit assez riche pour ne pas regretter tout ce que son amant pouvoit perdre; et trouvant presqu'autant de plaisir qu'elle à penser que nous pouvions être généreux et libéraux à notre tour, je lui offris de ne pas remettre plus loin que le jour suivant à porter moi-même au comte la relation de ses sentiments.

Cet incident n'ayant pu être déguisé à mademoiselle de L..... nous reconnûmes aussi que nos

intérêts lui étoient chers, par le zèle avec lequel elle nous pressa de disposer de son bien et de tout ce qu'elle pouvoit nous offrir pour avancer les affaires du comte et les nôtres. Je suis parente, me dit-elle, des principaux chefs du parlement. Je veux faire demain le voyage de Paris avec vous, et les aller solliciter avec la dernière ardeur. Ce secours me parut assez utile pour être accepté. Nous réglâmes l'heure de notre départ; ce qui n'empêcha point que, sans nous en avertir, elle ne fît partir le soir même un de ses gens, avec une lettre pour l'administrateur de son bien, par laquelle elle le chargeoit d'aller sur-le-champ offrir au comte, de la part d'un ami qui vouloit cacher son nom, cinquante mille livres d'argent comptant, que son père avoit laissées dans ses coffres; ainsi le malheur de notre cher comte ne servit qu'à redoubler les sentiments d'estime et d'amitié qui nous lioient inséparablement à lui.

Mylord Tenermill demeurant pour la garde de Rose, je partis le lendemain avec moins d'inquiétude que de joie, et brûlant d'arriver à Paris pour consoler le comte. Notre suite n'étoit pas nombreuse : mademoiselle de L..... ayant fait partir la veille le seul laquais qu'elle eût amené, nous n'avions que le mien derrière le carrosse. Sur quel fondement nous serions-nous persuadés que nous avions besoin d'une meilleure garde? la prudence humaine ne demandoit pas plus de précautions; mais on expliqueroit mal toutes les agitations de

ma vie, si l'on ne levoit pas les yeux plus haut pour en trouver la source, et si l'on ne cherchoit dans le conseil de la Providence les ressorts de mille évènements qui sont encore impénétrables pour moi-même. Nous n'étions pas à un quart de lieu du château, lorsque nous fûmes arrêtés par trois cavaliers, qui, sans perdre le temps à nous parler, donnèrent ordre au cocher de tourner vers un bois épais qui étoit à peu de distance du grand chemin. Je les pris d'abord pour des voleurs; et dans la vue d'épargner d'autres craintes à mademoiselle de L..... je les priai par la portière d'accepter ma bourse, qui étoit assez bien remplie pour satisfaire leur avidité : je la leur montrai même, en leur confessant qu'ils y trouveroient cent louis, et que ne pensant point à leur disputer, j'étois prêt à la rendre sans résistance. Ils la refusèrent avec des apparences de civilité qui augmentèrent ma surprise. Ayant gagné le bois au même moment, ils nous firent pénétrer dans un endroit où le feuillage avoit assez d'épaisseur pour nous couvrir : nous y trouvâmes un autre cavalier qui gardoit une chaise à quatre chevaux, avec le cocher et le postillon; il n'étoit pas plus de neuf heures. Celui que les autres paroissoient reconnoître pour leur chef nous pria honnêtement de ne pas nous alarmer; et nous avertissant que nous passerions le reste du jour dans le lieu où nous étions, il nous assura que nous serions traités avec respect, et que nous ne manquerions d'aucuns

rafraîchissements. Je lui demandai avec douceur l'explication de son dessein. Ne me pressez pas là-dessus, me répondit-il en souriant, nous avons quelques jours à passer ensemble; mais vous me trouverez toujours muet à cette question, et vous la renouvelleriez inutilement. Il s'assit sur l'herbe; les autres suivirent son exemple; et, tirant de la chaise quelques provisions, ils se mirent à manger et à boire sans aucune marque d'inquiétude.

Je ne pus douter, en réfléchissant sur une si étrange aventure, que ma compagne n'en fût le seul objet: elle pleuroit amèrement; je m'efforçai de la consoler, en lui représentant que nous devions être rassurés par la civilité de nos gardes, et que ne m'ayant point séparé d'elle, il y avoit peu d'apparence que nous fussions menacés d'un mauvais sort. Elle me demanda si je ne savois rien qui pût servir à expliquer notre malheur. C'est à vous-même, lui dis-je, que je pensois à faire cette demande, car il est visible que ce n'est pas moi qu'on a dessein d'enlever. Mais n'auriez-vous pas quelque amant dont vous ayez pu craindre la témérité? Elle me confessa que, pendant le séjour qu'elle avoit fait en Allemagne, son père ayant eu dessein de la marier à un homme de quelque distinction dans le pays, elle avoit été exposée jusqu'à son départ aux persécutions de cet amant; mais qu'étant revenue en France sans s'être ouverte à personne, il devoit avoir perdu ses

espérances, et ignorer même qu'elle fût à Paris. C'en étoit assez pour m'inspirer de justes soupçons. Ne cherchons pas plus loin, lui dis-je ; et lui apprenant en deux mots ce qui étoit arrivé à ma sœur, je la fis convenir aisément que toutes les personnes de son sexe doivent toujours se défier du nôtre. Nous passâmes tout le jour dans cet entretien, sans être tentés d'accepter les rafraîchissements qui nous furent offerts, et renouvelant plusieurs fois inutilement la demande que j'avois faite au chef de nos gardes.

Enfin la nuit étant arrivée, on nous pria de monter dans la chaise : il auroit été inutile de résister. Je me réduisis à m'informer si mon laquais auroit la liberté de nous suivre; on me répondit que je demandois une chose impossible. Je parlai de l'entretenir un moment en particulier ; on ne m'accorda pas plus aisément cette faveur. Il fallut suivre la loi qu'on nous imposoit, et partir dans l'obscurité, sans pouvoir nous imaginer de quel côté on pensoit à nous conduire. Je m'aperçus que des quatre cavaliers, il en restoit deux derrière nous, pour garder apparemment le cocher de mademoiselle de L..... et mon laquais, jusqu'à ce que nous fussions éloignés.

Nous marchâmes à grands pas pendant toute la nuit : à peine nos guides prirent-ils quelques moments pour faire rafraîchir leurs chevaux ; et ce fut au coin d'une haie qu'ils s'arrêtèrent, à quelque distance du grand chemin. L'épuisement de nos

forces nous obligea de prendre aussi quelque nourriture, qui nous fut présentée avec beaucoup de soins et d'empressements. Nous continuâmes de marcher jusqu'au jour ; et notre étonnement redoubla, lorsqu'au lever du soleil on nous fit entrer dans une forêt fort épaisse, où l'on nous déclara que nous aurions le temps de nous reposer jusqu'au soir. Le chef de nos gardes paroissoit connoître si parfaitement les lieux, qu'il devoit les avoir observés plus d'une fois. Nous fûmes invités le soir à nous remettre en marche, et nous fûmes conduits pendant les deux nuits suivantes avec les mêmes précautions.

Rien ne peut donner une idée de mon étonnement, lorsque le troisième jour au matin les premiers rayons du soleil me firent apercevoir la mer, vers laquelle on nous faisoit toujours avancer. Quoiqu'il nous restât peu de chemin jusqu'à la côte, on nous fit passer le jour dans un bois moins épais que désert, d'où je ne pus découvrir ni villages ni maisons : j'avoue que mes yeux s'ouvrirent alors sur mille dangers dont je n'avois pas eu le moindre pressentiment. Je me rappelai les menaces et la hardiesse de mylord Linch : de quoi ne devois-je pas le croire capable après les excès auxquels il s'étoit emporté? mais qu'avoit-il à démêler avec mademoiselle de L..... qu'il n'avoit jamais connue personnellement, et dont il ne pouvoit même avoir appris le retour? Ces réflexions m'occupèrent pendant tout le jour ; et m'ouvrant enfin

à ma compagne, je lui demandai si elle connoissoit mylord Linch. C'étoit la première fois qu'elle entendoit ce nom : son ignorance me persuada que mes soupçons étoient mal fondés ; et, revenant à mes premières conjectures, je ne doutai plus que ce ne fût son gentilhomme allemand qui avoit pris le parti de la faire enlever, et qui avoit choisi la route de la mer comme la plus favorable pour une entreprise de cette nature. Il étoit facile, dans cette supposition, d'expliquer mon propre enlèvement, que les ravisseurs avoient peut-être cru nécessaire pour couvrir leur attentat, s'ils eussent été poursuivis sur la route.

Je me flattois, suivant cette pensée, que la liberté me seroit rendue au bord de la mer ; et toute ma compassion tomba sur mademoiselle de L..... pour laquelle mon imagination ne me présentoit aucune ressource. La nuit étant devenue obscure, on nous pressa de rentrer dans notre chaise. Nous descendîmes la côte, au pied de laquelle j'aperçus dans les ténèbres quelques cabanes de pêcheurs qui me firent juger qu'on avoit choisi un lieu désert pour l'embarquement. Cinq ou six matelots, dont les discours ne me permirent pas de douter que nous ne fussions attendus, se hâtèrent de nous suivre au rivage ; et, malgré toutes mes espérances, on nous força de monter à bord d'un yacht fort léger qui étoit prêt à nous recevoir. Le vent s'étant trouvé assez favorable pour nous éloigner aussitôt du rivage, nous fûmes en pleine mer avant que

la surprise et même la frayeur, dont je n'avois pu me défendre, m'eussent laissé le pouvoir de prononcer une parole.

Mademoiselle de L..... fondoit en larmes. J'étois si occupé de mes propres craintes, que je ne me sentois pas encore la force de lui parler. Cet abattement auroit peut-être duré aussi long-temps que mon incertitude, lorsque le chef de nos ravisseurs, s'approchant de moi d'un air civil, me fit des excuses du chagrin qu'il m'avoit causé, et m'exhorta à consoler ma sœur, qui n'avoit pas sujet, me dit-il, de se livrer à cet excès d'affliction. Ma sœur, interrompis-je, en ouvrant tout d'un coup les yeux sur ce qui m'avoit paru le plus obscur ? Ah, prenez-y garde, continuai-je sans m'arrêter, vous avez mal servi mylord Linch, il ne vous saura pas bon gré de votre méprise ; ce n'est pas ma sœur ; croyez-moi, remettez-nous au rivage ; vous allez nous causer des chagrins inutiles. Il parut d'abord un peu frappé de l'air naturel dont j'accompagnois cet avis ; mais se persuadant aussitôt que c'étoit un artifice, par lequel j'espérois nous sauver de ses mains, il ne fit que sourire de l'agitation que je marquois encore ; et m'ayant confessé qu'il exécutoit les ordres de mylord Linch, il remettoit, me dit-il, à éclaircir en Irlande le doute que je voulois lui faire naître.

Je ne laissai pas d'insister long-temps ; et, ne recevant point d'autre réponse, un juste mouve-

ment d'impatience me porta à lui reprocher la honteuse commission dont il s'étoit chargé ; mais aussi insensible à mes injures qu'à mes plaintes, il en prit sujet au contraire de se confirmer dans la pensée où il étoit que j'avois voulu lui en imposer, et il ne songea plus qu'à presser nos matelots de profiter du vent qui continuoit de leur être favorable.

Mademoiselle de L..... avoit entendu tout ce que le chagrin et le zèle m'avoit fait dire en sa présence. Ses alarmes diminuèrent beaucoup, lorsqu'elle se crut assurée qu'on la prenoit pour une autre. Elle me témoigna même honnêtement que c'étoit pour elle une consolation de pouvoir penser que son malheur en faisoit éviter à Rose un beaucoup plus grand ; et je conçus en effet que j'étois le seul à plaindre dans une si cruelle aventure. Que ne devois-je pas appréhender du furieux Linch, après tant de marques de la violence de son caractère, sur-tout lorsque, se voyant trompé dans ses espérances, il feroit peut-être tomber sur moi la première chaleur de son ressentiment ! Je tournai les yeux vers le ciel, pour lui demander un secours que je ne pouvois plus attendre que de lui, ou du moins la mesure de constance et de force qui convenoit à de si terribles épreuves.

Le vent cessa si peu de seconder la diligence des matelots, que nous abordâmes la nuit du quatrième jour au petit port de Glessick, qui est à

quelques milles de Waterford. Nos ravisseurs y trouvèrent une chaise qu'ils y avoient laissée à leur départ. Ils ne prirent que le temps nécessaire pour atteler les chevaux ; et, nous pressant de nous remettre en marche, ils avancèrent avec tant de diligence, que nous arrivâmes le lendemain après-midi sur les terres de leur maître. Je reconnus, en tremblant, son château, et je me représentois déjà toutes les circonstances de notre réception. Mes soupirs se tournèrent encore vers le ciel. Enfin notre chaise entra dans la cour ; et tandis que notre principal guide donnoit la main à mademoiselle de L..... pour l'aider à descendre, un autre de nos gardes, surpris de ne voir paroître personne pour nous recevoir, appeloit à haute voix quelques domestiques par leur nom. Notre guide ne laissa pas de nous introduire dans un appartement ; et paroissant admirer à son tour qu'il ne se fût encore présenté personne, il nous demanda la permission de nous quitter un moment. Cet air de solitude me causa aussi quelque surprise. Il ne se faisoit pas le moindre mouvement autour de nous. Nous attendîmes plus d'un quart d'heure en silence, et comme incertains de notre sort.

Notre guide reparut seul. La consternation que je remarquai sur son visage n'étoit pas propre à me donner de meilleures espérances. Cependant, après avoir paru quelques moments rêveur, il exhorta mademoiselle de L....., qu'il prenoit

toujours pour ma sœur, à déclarer librement ses désirs et ses volontés, dans une maison où elle pouvoit se regarder comme la maîtresse absolue. C'est l'intention de mylord, ajouta-t-il ; mais les affaires sont bien changées. Il retomba un moment dans sa rêverie, et nous n'étions point tentés de l'interrompre. Il y a trois semaines, reprit-il, que je laissai ici mylord avec trente domestiques. Je n'y trouve aujourd'hui que le concierge. Cependant vous y serez servie avec autant de respect que de soin, dit-il encore à ma compagne ; les gens que j'ai avec moi connoissent là-dessus les volontés de leur maître, et je serai ici pour leur donner l'exemple.

Malgré les nouvelles inquiétudes que toutes ces obscurités devoient me causer, je remerciai intérieurement le ciel de l'absence de Linch. Je me trouvois délivré de la principale de mes craintes ; et m'imaginant qu'on ne penseroit point à gêner ma liberté dans un lieu où je n'en pouvois faire usage, j'espérai que le ciel confirmeroit la protection qu'il paroissoit déjà m'accorder. Mademoiselle de L..... attendoit que je m'expliquasse. Acceptons, lui dis-je, les offres qu'on nous fait, et ne pensez qu'à vous remettre de la fatigue du voyage. Je l'engageai, en effet, à ne rien refuser de ce qui pouvoit contribuer à sa santé et à son repos. Nous commençâmes, dès ce moment, à jouir de toutes les commodités de la maison.

Cependant je m'aperçus bientôt que j'étois observé jusqu'à ne pouvoir faire un pas dans le parc sans être suivi par un de nos gardes. Mon espérance n'avoit jamais été de m'évader; car rien n'eût été capable de me faire abandonner ma compagne à tous les dangers qui menacent continuellement la jeunesse et la beauté; mais je ne doutois pas qu'en m'écartant un peu du château, je ne pusse apprendre du premier paysan, qui n'auroit pas été payé pour se taire, les mystérieuses raisons de l'absence de Linch. Avec quelque affectation que nos gardes évitassent de satisfaire ma curiosité, je démêlois de l'embarras dans leurs réponses, et de la tristesse dans leurs sentiments. Il arriva même un incident qui nous eût apporté, malgré eux, quelque lumière, si mademoiselle de L... n'eût pas manqué de hardiesse, pour tirer parti de l'occasion qui se présentoit.

Un jour qu'étant allé au jardin, je l'avois laissée seule dans l'apppartement où nous passions ensemble une partie du jour, elle fut surprise d'y voir entrer un cavalier qui, n'ayant trouvé personne dans les cours du château, s'étoit introduit d'autant plus librement qu'il étoit un des plus proches parents du maître. Il avoit été aussi frappé qu'elle d'y trouver une dame dont la beauté l'avoit ébloui; et quoiqu'il parlât mal la langue française, il s'en étoit servi assez heureusement pour faire entendre ses excuses. Il venoit, lui avoit-il dit, pour s'informer des dernières nouvelles

qu'on avoit eues de mylord Linch. Elle, que tout étoit capable d'alarmer dans la situation où elle étoit, n'avoit pensé qu'à se délivrer de l'entretien d'un inconnu ; et, faisant aussitôt paroître un domestique, elle s'étoit retirée, sans avoir porté ses vues plus loin.

Cet évènement, qu'elle se hâta de m'apprendre à mon retour, produisit dans la suite un effet fort étrange. Comme elle se reprochoit elle-même d'avoir cédé trop facilement à ses craintes, et qu'elle souhaitoit ardemment de retrouver la même occasion de s'instruire, il lui arriva les jours suivants de se faire voir quelquefois à sa fenêtre, dans l'espérance de découvrir quelqu'un que nous pussions interroger, elle ou moi. Le gentilhomme qui l'avoit effrayée n'étoit pas sorti du château sans emporter l'impression de ses charmes ; et quelque explication qu'il eût tirée des gens qui nous servoient, il avoit cédé, dès le lendemain, à l'inclination de son cœur, qui le rappeloit auprès de ce qui l'avoit touché. Nos gardes ayant fait difficulté apparemment de lui accorder l'entrée de la maison, il avoit cherché inutilement à se procurer la vue de mademoiselle de L... : mais la même espérance le ramena les jours suivants ; et, l'ayant distinguée de loin à sa fenêtre, il passa sur tous les obstacles pour s'approcher de la cour. Elle le vit, elle affecta même de marquer de l'attention pour lui ; et dans l'impatience de faire renaître l'occasion

qu'elle se reprochoit d'avoir perdue, elle demeura assez long-temps à le regarder, pour lui inspirer la hardiesse de s'approcher davantage. Elle ne s'apercevoit pas qu'on avoit eu soin de lever le pont, et qu'il étoit arrêté, malgré lui, par un large fossé. Cette scène ayant duré une partie de l'après-midi, elle se retira fort mécontente de sa retenue, qu'elle prenoit pour le respect mal entendu d'un homme timide. Il étoit néanmoins si éloigné de ce sentiment, qu'ayant donné au contraire l'explication la plus flatteuse pour lui à la complaisance qu'on avoit eue de le regarder si long-temps, il se figura qu'on entroit dans le sens de ses soins, et qu'on étoit disposé à les approuver. Il reparut le lendemain, dans cette idée, tandis que mademoiselle de L..., pensant de son côté à se procurer le moyen de lui parler, se remit à sa fenêtre avec la résolution d'employer tout ce qu'elle croiroit propre à lui faire surmonter sa timidité. En effet, non seulement elle parut attentive au soin qu'il eut de la saluer plusieurs fois ; mais se lassant de le voir demeurer à la même distance, elle se hasarda à lui faire signe de s'approcher. Une faveur à laquelle il s'attendoit si peu parut l'émouvoir jusqu'au transport. Je dois confesser que j'étois derrière mademoiselle de L..., et que c'étoit à ma sollicitation qu'elle s'étoit déterminée à l'appeler. Nous eûmes ainsi, pendant quelques moments, le spectacle de son embarras et de ses agitations.

Il tendoit les deux bras vers le pont, pour faire remarquer qu'il étoit levé ; il les baissoit vers le fossé, pour en montrer la largeur ; il les tournoit de tous les côtés de la cour, pour faire entendre qu'il n'y pouvoit trouver aucun accès ; il les étendoit ensuite vers nous, avec divers mouvements qui exprimoient son désespoir. Enfin, paroissant prendre tout d'un coup un autre parti, il recommença d'autres signes, que je ne compris pas d'abord aussi facilement que les premiers. En étendant les bras, il faisoit un demi-cercle avec la main. Cependant je crus démêler qu'il désignoit le jardin, par lequel il vouloit marquer que le passage étoit plus facile. Mais il falloit traverser ensuite plusieurs appartements. Quelques nouveaux signes qu'il ajouta me firent concevoir qu'il demandoit d'être secondé. Je pressai mademoiselle de L... de lui répondre par des inclinations de tête favorables ; et les gestes qu'il fit pour exprimer sa joie ne me permirent point de douter qu'il n'eût compris ce langage.

Il se retira en effet avec les apparences d'une vive satisfaction. Le soir n'étant pas éloigné, je ne pensai plus qu'à suivre l'espérance où j'étois qu'il ne manqueroit pas de se présenter de l'autre côté du château ; et connoissant assez les lieux pour m'assurer que je trouverois facilement le moyen de l'introduire, je me flattai d'obtenir de lui des éclaircissements, pour lesquels ma curiosité augmentoit de jour en jour.

Notre souper étant fini, nous nous défîmes de nos gardes, qui avoient toujours cette obéissance pour nos ordres, lorsque nous souhaitions d'être seuls. Mademoiselle de L..., sans cesse occupée de ses chagrins, voulut être dispensée de recevoir la visite que j'attendois, quoiqu'il fût bien clair que le motif du gentilhomme étoit uniquement de la voir. Elle se reposoit sur moi, me dit-elle, de sa conduite et de la sûreté de son honneur; et n'ayant eu la complaisance de se mêler dans cette aventure que pour entrer dans mes vues, elle me laissoit le soin d'en tirer tout le fruit que je m'étois proposé. Je lui fis d'autant moins d'instances, que je croyois cette résolution convenable à sa modestie. Mon dessein étoit d'introduire le gentilhomme dans ma chambre, et non seulement d'entrer avec lui dans quelques explications sur les affaires de mylord Linch, mais de profiter, s'il étoit possible, du foible que je lui avois reconnu, pour le disposer adroitement à nous procurer la liberté. Je descendis dans les ténèbres; et m'étant rendu, sans bruit, à la porte du jardin, à peine l'eus-je ouverte, que j'entendis tousser doucement à quelques pas de moi. L'obscurité ne me permettoit de rien apercevoir; mais ce signal répondant à mon attente, j'admirai seulement que de folles passions fussent capables d'inspirer une ardeur que les devoirs les plus saints ne donnent pas toujours, et je me

hâtai de dire, à voix basse : Si vous êtes l'homme qu'on a vu par la fenêtre, approchez sans crainte. Il fut à moi aussitôt. Donnez-moi la main, ajoutai-je du même ton, et laissez-vous conduire sans prononcer une parole. En recevant sa main, je remarquai qu'elle étoit tremblante : Vous n'avez rien à redouter ici, lui dis-je pour le rassurer ; évitons seulement le bruit qui pourroit alarmer nos surveillants. Il se rassura si vite, qu'appliquant sa bouche sur ma main au bout de quatre pas, il me la tint long-temps serrée contre ses lèvres. Vous n'y pensez pas, lui dis-je en m'efforçant de la retirer ; mais il renouvela vingt fois cette caresse avec une espèce de transport. Mon embarras fut beaucoup plus grand en traversant un salon qu'il connoissoit. M'ayant arrêté tout d'un coup : Qui nous oblige d'aller plus loin, me dit-il en mauvais français ? croyez-vous que nous ayions quelque chose à risquer ici ? Oui, répondis-je : parlez bas ; nous pourrions être entendus, et je ne vois point de lieu plus sûr que ma chambre. Du moins, reprit-il, en me saisissant la tête et en me donnant quelques baisers passionnés, que ce charmant salon soit un moment témoin de mon ardeur ! Je l'aurois cru fou, si je ne m'étois imaginé qu'il se croyoit conduit par mademoiselle de L..... ; mais riant déjà de la surprise où je prévoyois qu'il alloit tomber en sortant de son erreur, je me contentai

de me dégager de ses bras, et je le pressai de me suivre. Il fallut essuyer, jusqu'à ma chambre, cent importunités de cette nature.

On riroit beaucoup, dans une aventure si sérieuse, si j'entreprenois de peindre l'étonnement et la confusion dont il ne put s'empêcher de donner des marques, en apercevant la difformité de ma figure à la lumière. Dans le premier mouvement, il porta la main sur la garde de son épée; et je ne sais de quoi son trouble l'auroit rendu capable, si je ne m'étois hâté de lui remettre l'esprit, par l'honnêteté et la douceur de mes premières expressions. Vous êtes ici sans danger, lui dis-je; et, loin de penser à la violence, vous n'aurez occasion que d'y exercer des bienfaits. Je le priai de s'asseoir; et, voyant qu'il avoit peine à revenir de son agitation, il me parut que le désordre même où il étoit pouvoit favoriser mon dessein. Vous êtes parent de mylord, repris-je, et curieux, par conséquent, d'entendre les dernières nouvelles qu'on a reçues de lui. Oui, me dit-il, avec un reste d'embarras; et j'ai peine à comprendre ce qui rend ici ses gens si difficiles, qu'ils m'interdisent brutalement l'entrée de sa maison pendant son absence. Je vous en apprendrai quelque chose, interrompis-je; mais dites-moi où vous en êtes, et quelle explication on donne dans le pays à son aventure. Cette manière de l'interroger me réussit parfaitement.

Il me répondit qu'il savoit ce que tout le canton

avoit su comme lui ; c'est-à-dire que Linch, surpris par les gardes du vice-roi, avoit été emmené sans défense, et qu'il étoit prisonnier au château de Dublin. Pour la raison de cet accident, continua-t-il, nous n'avons pu nous en imaginer d'autre que ses liaisons à la cour de Saint-Germain, et la haute faveur où l'on prétend qu'il est auprès du roi Jacques. On avoit même assuré, ajouta-t-il, qu'il pensoit à s'établir en France; et les deux voyages qu'il a faits ici successivement l'ont rendu suspect aux chefs de l'état. Ces lumières ne me suffisant pas, je l'interrompis pour prévenir les questions auxquelles je m'attendois. J'ignore les suites de ce malheur, lui dis-je, et je ne suis pas encore mieux informé que vous ; car si l'on vous défend l'entrée de cette maison, vous ne vous imagineriez pas qu'on m'en ferme la porte. Il parut surpris de ce discours, et, comme je n'avois point d'autres précautions à prendre que celles qui pouvoient servir à la liberté de mademoiselle de L.... et à la mienne, je continuai de lui raconter par quelle aventure nous nous trouvions presqu'aussi resserrés dans le château de Linch, que Linch l'étoit lui-même dans celui de Dublin. Son zèle fut d'autant plus échauffé de ce récit, qu'il apprenoit non seulement que la naissance de mademoiselle de L..... méritoit d'être respectée, mais que n'étant en Irlande que par l'erreur de nos guides, il étoit en droit de la servir, sans offenser un parent qu'il

redoutoit. Je m'étois bien gardé de lui parler des ressentiments particuliers que Linch pouvoit conserver contre moi ; cependant, n'ayant pu lui déguiser que j'étois Irlandais, cet aveu m'avoit conduit à lui confesser mon nom. Il le connoissoit d'autant mieux, qu'ayant fait ses exercices à Dublin avec mes frères, il lui restoit un souvenir fort tendre de Patrice. Vous ne serez retenus ici, me dit-il, qu'aussi long-temps que vous le souhaiterez volontairement. Rien n'empêche que nous n'en puissions sortir comme j'y suis entré. J'ai des chevaux, ajouta-t-il, à la porte du parc, et vous êtes libres à ce moment, si vous voulez me suivre.

La seule difficulté qui m'arrêta regardoit mademoiselle de L....., que je craignois d'exposer à de nouveaux dangers. Il pénétra mes craintes ; et, s'expliquant avec la générosité qui convenoit à sa naissance, il me pria de croire que j'apercevrois beaucoup de différence entre les sentiments qu'il vouloit prendre pour une personne dont je lui faisois connoître le mérite et la condition, et ceux qu'il avoit eus pour elle, lorsqu'il ne l'avoit prise que pour une fille du commun, qu'il s'étoit même imaginé que mylord faisoit servir à ses plaisirs. Sa demeure n'étoit éloignée que de trois milles. Il m'assura qu'il y avoit sa mère et ses sœurs, avec lesquelles mademoiselle de L..... pourroit trouver autant d'agrément que de sûreté. Sa

parole, qu'il me donna dans les termes les plus propres à me rassurer, eut enfin le pouvoir de m'inspirer quelque confiance. J'avois su de nos gardes mêmes qu'il étoit lié de fort près par le sang à mylord Linch; et, dans le choix de deux dangers, je me persuadai que c'étoit éviter le plus grand que de me reposer sur la foi d'un homme de qualité.

Je ne veux point faire entendre, par cette réflexion, que ma confiance ait été trompée. Mais ce que je regardois comme un avantage pour mademoiselle de L....., devint l'occasion de mille infortunes auxquelles son mauvais sort la destinoit, et la source d'une infinité de chagrins pour moi-même. Aveugle prudence des hommes, qui les engage sans cesse dans les précipices qu'ils s'efforcent d'éviter !

Le gentilhomme qui m'offroit si généreusement ses services se nommoit *Anglesey*. Ce nom, que je connoissois, ayant achevé de m'ébranler, je demandai un moment pour faire la proposition de notre départ à ma compagne ; non que je prévisse de la difficulté à lui faire goûter mon conseil, mais je pensois à lui inspirer du courage, par l'explication du secours que la Providence paroissoit nous offrir. Loin de s'effrayer d'une résolution si précipitée, elle fut ravie qu'on lui ouvrît une retraite chez des dames d'un nom distingué, où elle pourroit se remettre un peu de ses frayeurs et de ses fatigues. Nous n'avions rien qui

fût embarrassant à transporter. Ainsi, prenant le parti de suivre à l'heure même notre libérateur, nous descendimes au jardin, d'où nous gagnâmes assez facilement la porte du parc. L'opinion que j'avois de la bonne foi d'Anglesey ne m'empêcha point de prendre mademoiselle de L..... sur la croupe de mon cheval. J'exigeai même de lui qu'il nous devançât au galop, pour aller prévenir sa mère et ses sœurs sur notre arrivée; et son laquais, qui se trouvoit à pied, suffisant pour nous conduire, je me mis tranquillement en chemin, dans une nuit des plus obscures. Que de réflexions ne fis-je pas néanmoins sur la bizarrerie d'une aventure aussi opposée à mon inclination qu'à mon caractère? Un ecclésiastique de ma figure et de mon âge, à cheval, dans les ténèbres, avec une fille de dix-sept ans derrière lui; quelle étrange scène!

Notre voyage fut aussi heureux qu'il étoit court. Nous arrivâmes dans une maison moins vaste que celle de mylord Linch, mais d'assez belle apparence pour nous faire connoître, en y entrant, qu'elle n'étoit point habitée par des gens d'une condition commune. Anglesey, qui s'empressa pour en faire les honneurs, nous reçut avec tous les témoignages de respect qu'il auroit rendus au vice-roi. Sa mère, aussi respectable par sa vertu que par sa naissance, et ses deux sœurs, qui ne manquoient d'aucun des agréments qui sont ordinaires aux femmes d'Irlande, nous

attendoient dans un appartement fort orné, et nous comblèrent, dès le premier moment, de civilités et de tendresses. Notre premier entretien ne fut qu'une répétition de la malheureuse aventure qui nous avoit conduits hors de France. Ensuite, tandis que les deux sœurs s'attachèrent particulièrement à mademoiselle de L....., la mère, me témoignant la joie qu'elle avoit de me voir chez elle, me rappeloit diverses circonstances où elle se souvenoit d'avoir vu quelques gentilshommes de ma famille, et me demandoit même si je ne croyois pas que nous fussions alliés, par différentes personnes dont elle me citoit les noms. Elle se souvenoit d'avoir entendu raconter mille fois à son fils, qu'il avoit été lié familièrement avec mes frères; et le portrait qu'il lui avoit fait de Patrice l'intéressant en sa faveur, elle apprit avec joie qu'il avoit établi sa fortune par un mariage fort avantageux. Nous trouvâmes ainsi dans nos hôtes tous les sentiments de bonté et d'honneur qui pouvoient nous faire regarder leur maison comme un agréable asile.

LIVRE VI.

Le profond repos dans lequel je me disposai à passer la nuit ne m'empêcha point de m'occuper, en me retirant, de l'inquiétude de mylord Tenermill et de Rose. Jacin n'avoit eu qu'une relation terrible à leur faire, et les craintes les plus affreuses à leur communiquer. Je ne me mis au lit qu'après leur avoir fait le détail de mon aventure dans une lettre que je me proposois de faire partir le jour suivant. Mademoiselle de L.... y en joignit une pour ma sœur. Ma bourse, où j'avois heureusement plus de cent louis, n'ayant souffert aucune diminution par nos chagrins, je me trouvois en état de procurer à ma compagne toutes les commodités qui convenoient à notre situation. Ainsi je mis dès le lendemain auprès d'elle une femme qui consentit à nous accompagner jusqu'à Paris. Notre dessein n'étoit pas de faire un long séjour en Irlande; mais un voyage entrepris par le devoir et la prudence ne se fait pas avec aussi peu de mesures qu'un enlèvement. Il falloit attendre des occasions qui ne se présentent pas tous les jours, et se pourvoir de mille secours nécessaires sur la route. La captivité de mylord Linch nous laissoit toute la liberté d'y penser sans le craindre; et si l'on excepte d'ailleurs le ressentiment qui pouvoit lui rester contre moi, je ne

voyois point de raison qui dût me faire appréhender son retour. Dans toute autre conjoncture je n'aurois pas oublié que j'avois un aimable frère et un cher troupeau que je devois souhaiter de revoir ; mais je regardois mademoiselle de L..... comme un dépôt que les circonstances me rendoient encore plus précieux, et qui demandoit nécessairement mes premiers soins. Je brûlois de la remettre en France. Et si l'on se rappelle d'autres sujets d'alarme que je ne veux pas déguiser, je ne pouvois être sans inquiétude aussi long-temps que la mer ne seroit pas entre elle et Patrice.

Anglesey, dont les sentiments s'étoient resserrés dans les bornes de l'estime et du respect, ne refusa pas de s'employer aux préparatifs de notre départ ; mais par un mouvement de galanterie, autant que pour obliger sa mère et ses sœurs, il nous déclara agréablement que nous ne devions point compter sur sa diligence, et qu'il alloit se faire une étude de nous cacher toutes les occasions qui se présenteroient de partir, ou de nous empêcher de les prendre. Il s'en fit une aussi de procurer à mademoiselle de L..... les amusements qu'il crut propres à dissiper sa tristesse. Elle n'avoit pas la force de la cacher. Ses larmes ou ses soupirs la trahissoient à tous moments malgré elle. Il étoit naturel de les prendre pour l'effet de notre malheur commun, et j'affectois moi-même de ne pas leur donner d'autre explication ; mais ayant d'autres lumières qui ne me permettoient pas de

m'y méprendre, j'admirois qu'une personne de son âge fût capable d'une impression si profonde, et je la plaignois de se rendre la victime d'une douleur inutile.

Pendant que je m'occupai à trouver par mes propres soins ce que la lenteur d'Anglesey ne me faisoit pas sitôt espérer des siens, la curiosité de savoir des nouvelles de Linch, et d'apprendre sous ce prétexte ce que ses gens avoient pensé de notre évasion, le conduisit un jour au château d'où il nous avoit délivrés. Il revint le soir avec une lettre à mon adresse, Elle est de mylord Linch, me dit-il, qui vous croit toujours prisonnier chez lui, et qui n'est pas moins persuadé que votre sœur y est avec vous. Ses gens l'entretiennent dans cette fausse idée, par la crainte d'augmenter son infortune en redoublant ses chagrins. Il nous raconta, en me la remettant, qu'étant entré au château, il y avoit trouvé toutes les marques d'une profonde consternation. Notre fuite y passoit pour un prodige, que nos gardes n'avoient encore pu comprendre. Leur chef croyant qu'il n'avoit plus de mesures à garder, n'avoit pas fait difficulté de s'ouvrir à lui sur la malheureuse fin d'une commission dont les commencements avoient si bien réussi. Dès le jour de notre arrivée il avoit dépêché à Dublin un de ses associés, pour rendre compte à leur maître du succès de leur entreprise, et le consoler dans sa disgrace, en lui apprenant que les intérêts de son cœur étoient du

moins à couvert. Cette nouvelle l'avoit comblé de joie. Il avoit employé deux jours à m'écrire une lettre qu'il avoit vingt fois recommencée ; et pressant le messager de me la porter, il lui avoit recommandé avec les dernières instances de ne lui pas faire attendre long-temps ma réponse. Cependant huit jours s'étoient déjà passés depuis notre évasion, et quatre depuis le retour du courrier, sans qu'ils fussent capables de s'arrêter à la moindre résolution. Que répondre à mylord ? Comment lui apprendre un malheur qui alloit le mettre hors de lui-même, sur-tout dans un temps où ses affaires prenoient un tour si peu favorable, qu'il avoit besoin de toute sa liberté d'esprit pour se défendre ? Enfin notre ravisseur, qui se trouvoit ainsi comme l'héritier de nos peines, avoit supplié Anglesey de l'aider dans son embarras ; et l'intéressant au bonheur de son maître à titre de parent et d'ami, il s'étoit remis de sa conduite à ses ordres ou à ses conseils.

Anglesey auroit pu terminer cette comédie en confessant tout d'un coup qu'il nous avoit accordé une retraite dans sa maison, et qu'étant informé de l'erreur qui leur avoit fait enlever une personne pour une autre, il n'avoit pas cru désobliger son ami et son parent en nous recevant avec la civilité qu'on doit à d'honnêtes gens. Mais la crainte de s'engager mal à propos sans ma participation, et l'envie d'ailleurs de tirer de leurs mains la lettre de mylord, lui fit prendre un autre parti. Sans

leur avouer qu'il sût déjà le fond de notre aventure, il feignit d'avoir eu quelques nouvelles qui lui faisoient espérer de découvrir notre retraite ; et proposant de se charger de la lettre, il engagea sa parole de la remettre entre leurs mains dans l'espace de trois jours, s'il ne réussissoit pas à la faire tomber dans les miennes. Pour l'inquiétude de leur maître, il leur avoit conseillé de la suspendre encore, en continuant de lui cacher ma fuite, et en se hâtant de lui faire dire que dans le chagrin de me voir enlevé avec ma sœur, je refusois absolument de lui répondre avant qu'il nous eût rendu la liberté. Cet artifice avoit si bien réussi, qu'on lui avoit confié la lettre ; et persuadé qu'elle devoit contenir des éclaircissements d'importance, il n'avoit pas perdu un moment pour me l'apporter.

Je l'ouvris avec impatience. Elle étoit d'une longueur qui répondoit fort bien au temps que Linch avoit mis à la composer, et je reconnus bientôt que le fond de la matière n'avoit pas dû l'embarrasser moins que l'étendue. C'étoit l'apologie de ses sentiments et de tout le cours de sa conduite. Reprenant l'histoire de sa passion depuis son origine, il concluoit à se déclarer innocent, ou à rejeter ses fautes sur l'amour et sur la fortune. Mais attestant le ciel que dans les emportements mêmes dont il se reconnoissoit coupable, il n'avoit jamais perdu le fond de vénération qu'il avoit pour moi, et bien moins le respect qu'il

devoit à la souveraine maîtresse de ses affections ; devoit-il céder, disoit-il, les droits qu'il avoit acquis par les promesses les plus saintes ? son honneur n'y étoit-il pas aussi intéressé que sa tendresse ? Par quel mépris pour sa personne et pour notre nation m'étois-je obstiné à lui préférer un Français ? Ce n'étoit donc pas assez de des Pesses ; il falloit, après la mort d'un rival, que mes soins en fissent aussitôt naître un autre, et que, pour le faire triompher plus sûrement du cœur de Rose, je me fisse une étude de le choisir avec toutes les qualités qui ne manquent point d'éblouir une femme ? Mais s'il avoit le malheur de me paroître moins aimable, quel reproche pouvois-je faire à sa naissance, à sa fortune, à sa condition et à son honneur ? Des fautes, qui me l'avoient peut-être rendu odieux, n'étoient pas d'une nature à déshonorer un gentilhomme, à qui l'usage de l'épée doit être familier ; et de savoir d'ailleurs à quelle source elles devoient être attribuées. Dans la résolution qu'il avoit prise de me faire enlever avec ma sœur, ne devois-je pas voir jusqu'où il étoit capable de porter la délicatesse, et reconnoître les mêmes scrupules d'honneur qui l'avoient empêché autrefois de l'enlever seule et sans ma participation ? Il vouloit que je fusse témoin de sa conduite et juge de ses sentiments. Toutes mes froideurs et mes répugnances cèderoient bientôt, il en étoit sûr, à l'ardeur de son amitié et de ses caresses. Le soin de toute sa vie seroit de me faire

un sort digne de moi. Il se flattoit de même que ma sœur reviendroit de ses malheureuses préventions, et que, dans la liberté qu'il alloit avoir de vivre auprès d'elle, il trouveroit infailliblement le moyen de l'attendrir. Son malheur ne venoit que d'avoir été privé trop tôt du plaisir de la voir familièrement. Quelles douceurs ne se promettoit-il pas dans un commerce si plein de charmes! Que d'attentions, que de soins il alloit apporter à la rendre heureuse. Il se jetoit d'avance à ses genoux, pour la conjurer d'oublier ses chagrins, et d'exiger toutes les réparations qu'elle croiroit propres à les dissiper. Son respect et la crainte de lui déplaire alloient jusqu'à lui ôter la hardiesse de lui écrire.

Enfin ne doutant pas, ajoutoit-il après quantité d'autres réflexions, que je ne me rendisse à ses instances, et me faisant même remarquer qu'après l'éclat d'un enlèvement je n'avois point à choisir d'autre parti, il me prioit de regarder désormais ses intérêts comme les miens. Il me donnoit une autorité absolue dans sa maison et dans ses terres, en me recommandant de veiller sans cesse au repos et à la satisfaction de Rose. Sa confiance alloit jusqu'à me communiquer l'embarras de sa situation. Ses ennemis avoient inspiré au gouvernement de fâcheux soupçons de sa fidélité. Quoique les accusations ne fussent pas capitales, elles pouvoient le devenir par le moindre incident qui feroit prendre à ses liaisons avec la cour de Saint-Germain une couleur de haute trahison.

Les hostilités, qui commençoient vivement entre la France et l'Angleterre, ne pouvoient aboutir qu'à une rupture éclatante; et si la guerre s'engageoit malheureusement avant qu'il fût déchargé, il étoit menacé de se ressentir de la condition du temps, qui feroit peut-être changer de nature aux dépositions. En finissant ce récit, il me demandoit si dans l'occasion que j'avois eue plusieurs fois de solliciter les tribunaux de la justice, il ne m'étoit pas resté quelque lumière qui pût servir à sa défense; et s'il n'eût jugé, ajoutoit-il, que ma compagnie étoit nécessaire à ma sœur, il m'auroit proposé de faire le voyage de Dublin, pour l'aider de mes conseils.

Cette lettre, dont j'ai resserré la substance dans cet extrait, ne m'inspira pas de réflexions malignes, ni rien qui ressemblât à la vaine satisfaction dont on a peine à se défendre, en voyant dans l'erreur et dans la disgrace ceux qui pourroient abuser de leurs lumières et de leur liberté pour nous nuire. Au contraire, condamnant Anglesey d'avoir cru que le conseil qu'il avoit donné aux gens de Linch pouvoit servir à la tranquillité de leur maître, je fis confesser à ceux qui m'écoutoient, qu'il seroit beaucoup plus avantageux pour lui de n'avoir qu'une affaire pour objet, et que l'inquiétude où mon seul silence étoit capable de le jeter pouvoit mettre beaucoup de trouble dans son esprit. Cette idée me fit penser aussitôt à le détromper. Il aura le chagrin, disois-je,

de voir ses espérances et ses mesures trompées; mais, se consolant d'un mal sans remède, il ne s'occupera que de celui qui le presse. Ce fut après m'être arrêté à cette résolution que j'en formai une plus étendue. En relisant sa lettre, je fus touché du tour qu'il donnoit à sa justification; et je conçus qu'en effet une passion ardente dans un homme violent peut le porter à bien des excès que sa raison condamne sans avoir la force de les arrêter. Si son honneur en conserve assez pour les combattre et pour en réprimer du moins certains effets, c'est une modération dans le mal, qui doit faire juger favorablement de son caractère, et qui lui fait peut-être mériter plus de pitié que de mépris et d'aversion. Linch aimoit ma sœur. L'amour doit-il être puni par la haine? N'étoit-il pas assez malheureux de n'avoir pu réussir à lui plaire, et de s'être engagé dans cette multitude de fausses démarches, dont il ne lui revenoit que de la douleur et de la confusion. Pourquoi insulter à ses peines? Dans le mal même qu'il nous avoit fait, ne pouvois-je pas démêler quelque chose de flatteur pour nous, qui nous invitoit à l'amitié plutôt qu'à la vengeance.

Ma générosité n'ayant point manqué de s'échauffer par ces réflexions, je m'imaginai qu'il ne s'étoit pas persuadé mal à propos que je pouvois lui être utile. J'étois connu du vice-roi, et je ne me flattois pas, en lui croyant pour moi quelque estime. Je n'étois pas mal non plus dans

l'esprit des principaux membres du conseil, et l'expérience que j'avois eue des procédures me rendoit capable de choisir les voies les plus abrégées. Il me vint même à l'esprit un expédient que je crus décisif pour sa justification et pour sa liberté. J'examinai mon idée avec beaucoup d'ardeur ; et ne la trouvant que plus plausible après bien des méditations, j'aurois cru devoir me reprocher la perte d'un malheureux, si je lui avois refusé un secours dont je jugeai l'effet infaillible. Dès le lendemain je déclarai à mademoiselle de L..... que j'étois résolu de la confier pendant quelques jours à l'amitié de mâdame Anglesey, pour me rendre à Dublin. Elle ne fut point alarmée de mon projet. L'honneur et la vertu sembloient s'être réunis dans cette maison pour sa sûreté ; je partis tranquille, et je la laissai de même.

Comment aurois-je prévu ce qui étoit encore caché dans l'avenir, lorsque je n'avois pas la moindre défiance de ce qui se passoit autour de moi ? Pouvois-je deviner qu'en voulant nous servir, Anglesey nous avoit déjà causé des maux que tout le pouvoir des hommes n'étoit plus capable de réparer ? Il avoit écrit à Patrice pour lui rappeler le souvenir de leur ancienne liaison ; et lui apprenant que j'étois chez lui avec mademoiselle de L..... il s'étoit servi de ce motif pour l'engager à venir nous surprendre dans sa terre. C'étoit tout ce que j'avois appréhendé dès le premier moment, et je n'étois pas guéri de mes craintes ; mais quel moyen de

pénétrer ce qu'Anglesey se faisoit un plaisir de nous dissimuler dans l'espérance de nous causer une surprise agréable ?

Je partis sans soupçon. Il me vint même à l'esprit sur la route de profiter de cette occasion pour faire un voyage de quelques jours dans le comté d'Antrim. Dublin m'en rapprochoit beaucoup ; et je ne voyois pas de difficulté à cacher l'aventure qui m'avoit amené en Irlande. Cependant ayant remis ce dessein après les services que je voulois rendre à mylord Linch, je m'occupai entièrement de ses affaires. Il me reçut dans sa prison avec des transports de joie. Un voyage, qu'il ne pouvoit attribuer qu'à l'envie de le servir, lui parut capable de le rassurer contre toutes ses craintes ; s'il commença par quelques excuses, il n'attendit pas que j'y eusse répondu pour m'exprimer tous les sentiments dont il avoit le cœur rempli ; et se hâtant de me parler de Rose, il me fit cent questions sur sa santé, et sur les dispositions où elle étoit pour lui, avant que je pusse trouver un moment pour ouvrir la bouche.

Enfin m'ayant laissé la liberté de lui répondre, je ne cherchai point de détour pour lui déclarer que sa joie étoit mal fondée si elle supposoit le succès de sa téméraire entreprise. Vous croyez ma sœur en Irlande, lui dis-je ; vos gens ont tort de vous avoir laissé dans cette erreur. Ils n'ont point manqué de fidélité pour vos ordres, mais leur zèle s'est trompé en prenant pour elle une fille que

vous ne connoissez point. Ils lui ont fait passer la mer avec moi, et, graces à la protection du ciel, nous sommes délivrés de nos alarmes. Un autre, ajoutai-je, vous reprocheroit des violences qui ne blessent pas moins les lois humaines que celles du ciel; mais je suis ici par des motifs tout différents. Je pense, comme vous, que mes soins peuvent vous être utiles; et le zèle avec lequel je vais m'employer à vous servir vous apprendra que je sais oublier les injures.

Quoique le ton que j'avois pris fût trop sérieux pour faire regarder mon discours comme un badinage, sa prévention ne lui permit point de le croire sincère. Il me dit, en souriant, qu'il me pardonnoit aussi volontiers mes reproches que le dessein où je paroissois être de l'embarrasser un peu par mes feintes, et qu'après tout il devoit s'estimer trop heureux de me voir sitôt disposé à lui pardonner une démarche qu'il ne s'étoit flatté de me faire oublier que par de longs services. En vain recommençai-je à lui protester qu'il s'aveugloit inutilement; que ma sœur étoit tranquille en France, et que je n'avois point d'autre vue que de satisfaire ma propre générosité dans l'offre que je venois lui faire de mes soins : la force de mes instances ne fit que le jeter dans une autre erreur. Il se persuada que c'étoit un artifice que j'avois médité pour délivrer Rose de ses mains; et, s'attachant à cette idée, il feignit de se rendre à mes protestations, avec un sourire néanmoins par

lequel il sembloit me faire entendre que toute mon adresse n'étoit pas capable de le tromper.

Il m'importoit si peu qu'il changeât d'opinion, que, sans insister davantage, je lui parlai de l'espérance que j'avois de le sauver par une voie que je remis à lui expliquer après l'évènement. Comme la plupart de ses gens étoient à Dublin, il leur fit donner ordre d'exécuter toutes mes volontés, et de s'attacher même à ma suite, pour me faire paroître à la cour du vice-roi avec quelque air de distinction.

Ce n'étoit ni la violence ni la ruse que je me proposois d'employer. J'avois conçu que les principales accusations dont Linch étoit chargé, regardant ses liaisons à la cour de Saint-Germain, et le projet de passer au service du roi Jacques, pour lequel on le soupçonnoit d'avoir de l'attachement; l'importance étoit de le justifier nettement sur ces deux articles, et l'un paroissoit dépendre de l'autre : car avec quelque apparence de faveur qu'il eût été reçu à Saint-Germain, les inductions qu'on en pouvoit tirer s'évanouissoient d'elles-mêmes, s'il paroissoit que son cœur fût attaché au gouvernement d'Angleterre, et que, loin de penser à quitter sa patrie, il avoit voulu s'y former de nouveaux liens. Or, non seulement les deux combats dont il s'étoit rendu coupable en France lui fermoient l'entrée de ce royaume, mais le dessein qu'il avoit eu d'enlever ma sœur étoit un témoignage qu'il vouloit se renfermer en Irlande. Sa

sûreté même lui auroit-elle permis de repasser la mer après un éclat qui l'exposoit plus que jamais à la sévérité de la justice ! C'étoit sur cette preuve que je fondois le succès de mon entreprise ; et quand elle auroit été sujette à quelques objections, il lui restoit toujours assez de force pour l'emporter sur de simples soupçons, qui faisoient plus d'honneur au zèle qu'à la justice du gouvernement.

Un mémoire que je dressai avec soin pour préparer le vice-roi à m'entendre le disposa si favorablement, que dès la première audience il se rendit à la vraisemblance de mes raisons. J'avois remarqué dans l'affaire de mon père et dans celle de Patrice qu'il aimoit la noblesse, et que si la crainte de faire soupçonner son zèle à la cour de Londres lui faisoit prêter facilement l'oreille aux accusations, il cherchoit ensuite à servir ceux qu'il avoit été comme forcé de chagriner. Cependant son autorité n'étant pas suffisante pour décharger un criminel d'état, il me renvoya au tribunal à qui j'avois adressé tant de sollicitations pour Patrice. J'y fus reçu avec une considération qui augmenta mes espérances ; et soit que j'en fusse redevable au souvenir de mes anciennes démarches ou à l'influence secrète du gouverneur, j'obtins dans l'espace de peu de jours la liberté de mon client.

Il reçut cette nouvelle avec transport. Ses gens, qui avoient ignoré mon voyage, ayant continué

de l'entretenir dans son erreur, il marqua une vive impatience de revoir Rose. Partons, me dit-il en m'embrassant; je mourrai de plaisir en me jetant à ses pieds. Je pris ce moment pour l'avertir encore que, loin de trouver ma sœur chez lui, il n'y trouveroit pas même celle qui avoit été enlevée à sa place. Mes protestations ne lui parurent pas plus sérieuses que la première fois. Cependant, lorsqu'étant prêt à partir il vit que je refusois de monter dans sa voiture, et que je me disposois à prendre la route d'Antrim, pour suivre le projet que j'avois formé de visiter ma paroisse et ma famille, je m'aperçus au changement de son visage qu'il commençoit à se défier de la vérité. Ensuite, paroissant changer d'opinion, il se figura que je cherchois à me faire un jeu de son embarras, et que j'allois prendre un autre chemin pour arriver plus tôt que lui dans ses terres. Cette idée lui rendit sa joie. Je pénètre votre dessein, me dit-il en me quittant. Nous verrons qui de nous deux préviendra l'autre. Il partit là-dessus comme un éclair. Je ris de son erreur, et je pris au même instant le chemin d'Antrim.

Jamais un voyage entrepris par l'amiité n'en fit recueillir des fruits plus amers. Pendant toute ma route je m'entretins des motifs qui me conduisoient. Si les diverses lumières que j'avois eues sur la situation de Patrice ne me faisoient pas espérer de le trouver tranquille, toujours rassuré du moins par l'opinion que j'avois de son caractère,

j'étois sans inquiétude sur le fond de sa conduite. La constance même avec laquelle il étoit demeuré jusqu'alors en Irlande, attaché à sa maison et fidèle à son devoir, me faisoit juger que s'il avoit eu quelques combats à soutenir, il en étoit sorti vainqueur; et dans ces sortes de dangers la première attaque me paroissant la plus dangereuse, je ne prévoyois pour moi d'autre peine qu'à confirmer par mes exhortations et mes conseils la victoire dont je le croyois redevable à ses propres forces. Ainsi je me faisois une joie sensible de le surprendre par mon arrivée; et plus je réfléchissois sur les effets que je pouvois attendre de mon voyage, plus je demeurois persuadé que je n'aurois pu m'en dispenser sans manquer à mon devoir.

Il étoit nuit lorsque j'arrivai à sa terre. La porte du château me fut ouverte au premier coup que je frappai pour me faire entendre; et je crus m'apercevoir qu'on venoit m'ouvrir avec un empressement qui m'auroit fait juger que j'étois attendu, si j'eusse pu croire qu'on se fût défié de mon approche. Cependant n'étant point connu des domestiques qui se présentèrent, j'appris d'eux, sur mes premières demandes, que leur maître étoit absent; et je conçus par leur réponse qu'en m'entendant frapper ils s'étoient flattés que c'étoit lui qu'ils alloient trouver à la porte. Mylady aura bien du chagrin de s'être trompée, disoit le portier à l'un de ses compagnons; et paroissant si occupés de

cette idée qu'ils m'introduisoient dans la cour sans marquer pour moi beaucoup d'attention, ils continuoient de s'entretenir ensemble de l'inquiétude de leur maîtresse. Enfin un autre domestique, que le hasard amena, m'ayant reconnu pour m'avoir vu à Dublin, l'ardeur avec laquelle il accourut à moi fit ouvrir les yeux à ceux qui paroissoient me négliger; et sachant de lui qui j'étois, leur indifférence se changea tout d'un coup dans des transports de joie. Le bruit de mon arrivée se répandit en un moment dans toutes les parties du château, et je me trouvai environné de gens qui me rendirent toutes sortes de respects. Quoiqu'il me restât quelque sujet de peine sur les premiers discours que j'avois entendus, je suspendis la curiosité qui me faisoit souhaiter quelque explication, et je demandai d'être conduit à ma sœur.

Elle venoit d'apprendre que c'étoit moi qui m'étois présenté si tard à sa porte. Je la trouvai au lit, et je sus d'elle-même que c'étoit une situation qu'elle n'avoit pas quittée depuis huit jours. Ses premières expressions furent des marques de joie; mais revenant bientôt à ce qui lui occupoit le cœur et l'esprit, elle me demanda, en s'interrompant elle-même, si j'avois vu mylord, et si je lui en apportois quelques nouvelles. Je ne fais qu'arriver dans la province, lui dis-je, et je suis venu descendre ici directement sans avoir passé chez moi. Ma réponse parut l'affliger vivement.

Elle demeura quelque temps sans ouvrir la bouche, et je remarquai qu'elle laissoit couler quelques larmes.

A peine osai-je la prier de me parler avec ouverture. J'avois trop peu de familiarité avec elle pour prétendre tout d'un coup à sa confiance ; et, ne pouvant encore m'imaginer de quelle nature étoient ses peines, j'appréhendois que ma curiosité n'eût l'air d'une indiscrétion. D'ailleurs, toutes les lumières que j'avois reçues en divers temps se présentant ensemble à mon imagination, je tremblois de mille craintes contre lesquelles je m'étois toujours efforcé de me rassurer. Cette confusion d'idées me fit prendre le parti de feindre que je ne m'apercevois pas de son trouble ; et, faisant tomber mes questions sur mon frère, je m'informai sans affectation si son absence devoit durer long-temps. Je l'ignore moi-même, répondit-elle en prenant un regard plus ferme ; je n'ai point eu de ses nouvelles depuis plus de huit jours. Il est parti pour Dublin, sous le prétexte de quelques affaires. Son silence m'inquiète, après la promesse qu'il m'avoit faite de m'écrire. Huit jours d'absence, lui dis-je en souriant, ne doivent point vous causer une inquiétude trop vive ; et continuant de lui parler d'un air libre, je fis tourner l'entretien sur Rose et sur l'état de nos affaires de France. L'intérêt qu'elle y prit l'ayant assez attachée pour faire

quelque diversion à ses peines, j'évitai des ouvertures qui m'auroient embarrassé dans une première entrevue.

Cependant je ne fus pas plutôt seul, que, ne pouvant me rendre maître de mes alarmes, je fis appeler le valet de chambre de Patrice, que je connoissois pour un homme sage, et qui lui étoit dévoué depuis long-temps. Sans entrer dans un autre détail que celui qui convenoit à son caractère, je lui parlai du voyage de son maître comme d'un contre-temps qui devoit me chagriner, lorsque l'espérance de le voir me faisoit dérober quelques jours à mes affaires les plus pressantes. Je continuai de lui parler d'un air naturel; mais il ne m'écouta pas long-temps sans prendre une contenance si triste, qu'elle me donna occasion de lui en demander la cause. Il parut balancer à me répondre. Ensuite, comme s'il se fût déterminé tout d'un coup, il ferma la porte avec la précaution d'un homme qui craint d'être entendu; et s'approchant de moi, il me tint ce discours.

Ce n'est pas à vous qu'il faut déguiser les malheurs qui menacent cette maison. Le ciel vous amène peut-être pour les prévenir; et si j'en avois cru mon zèle, j'aurois pris la plume il y a long-temps pour vous en avertir. Mais je n'ignore point les bornes que le devoir m'impose dans ma condition, surtout lorsque mon maître ne s'étant jamais ouvert à moi, je ne sais ce que j'ai à vous raconter que par mes propres observations. Vous avez cru la

fortune et le bonheur de mylord assurés par son mariage ; mais j'ai prévu dès le jour de son engagement qu'un si violent sacrifice n'auroit pas des suites heureuses. Son cœur étoit donné. J'avois connu sa passion dans son origine ; et la confiance qu'il m'accordoit ne lui faisant point encore chercher à me déguiser ses sentiments, j'avois mille preuves que rien ne seroit capable de le détacher de mademoiselle de L.... J'admirois même, en le voyant céder à vos instances, qu'il pût se flatter de remplir jamais son devoir ; car il ne faut pas douter qu'il n'ait fait bien des efforts pour se soumettre aux lois qu'il lui imposoit. A la vérité il m'a caché depuis ce temps-là tout ce qui s'est passé dans son cœur ; mais voici ce que le hasard et mon zèle m'ont fait découvrir malgré lui.

Après votre départ pour la France, sa maladie, qui devint beaucoup plus dangereuse, l'ayant retenu long-temps à Dublin, je m'aperçus un jour que tout le temps qu'il pouvoit dérober à la connoissance de mylady étoit employé à écrire. Je devinai aisément le sujet de ses lettres. Mais il m'offrit lui-même l'occasion de m'en assurer. La nécessité l'obligeant de me les remettre pour les faire partir, il me confessa en baissant les yeux que l'une étoit pour mademoiselle de L... et l'autre pour M. des Pesses, et il me laissa le soin de les cacheter. Ma compassion pour ses peines, plus forte peut-être que mon devoir, me porta aussitôt à les lire. Je fus touché jusqu'aux pleurs des

expressions d'un cœur inconsolable ; et ne voyant point de quelle utilité il pouvoit être pour son repos et pour celui de mademoiselle de L... de lier un commerce de douleur et de larmes, je résolus, après m'être consulté long-temps, de couper cette nouvelle liaison dans sa source. Je brûlai les lettres. Elles étoient adressées aux gens de M. des Pesses à Paris. Les connoissant, je leur écrivis moi-même pour leur demander des nouvelles de leur maître, dont je voulois être en état de suivre toutes les démarches.

Je ne sais sur quelle espérance mylord parut devenir plus tranquille. Les caresses et les attentions continuelles de mylady eurent peut-être la force d'amollir son cœur, à moins que l'attente d'une réponse de mademoiselle de L... et la consolation qu'il avoit trouvée à lui écrire, n'eussent un peu suspendu ses agitations, car je ne remarquois point que la tendresse conjugale eût pris le moindre ascendant, ni que ses soins pour mylady en fussent plus empressés. Il n'aimoit que la solitude. Il se plaignoit amèrement lorsqu'il étoit interrompu. Mylady même n'approchoit de sa chambre qu'en tremblant ; et quoiqu'elle fût si sensible à ses moindres politesses qu'il se répandoit toujours quelque chose de sa satisfaction sur son visage, il paroissoit bien à ses inégalités qu'elle n'étoit pas également satisfaite dans tous les moments du jour. Nous quittâmes Dublin environ trois semaines après votre départ. Le séjour de cette province

ne changea rien à la conduite ni aux dispositions de mylord.

Cependant, comme il n'étoit rien arrivé depuis l'aventure des lettres qui m'eût fait porter mes observations plus loin que les apparences, j'espérois que le temps dissiperoit à la fin ces premiers nuages. Un reste de maladie sembloit couvrir encore ses froideurs pour sa femme; et c'étoit une chose assez connue dans la maison, qu'il s'étoit dispensé sous ce prétexte de coucher jusqu'alors avec elle. Mais ses forces se rétablissant de jour en jour, il me paroissoit impossible qu'à son âge il demeurât long-temps fidèle à une si étrange résolution. Les médecins lui conseillèrent l'usage de la chasse; et je ne sais si le dessin de se délivrer de la présence de Mylady n'eut pas autant de part que sa santé à la soumission qu'il eut pour leurs ordres. Du matin au soir il étoit à cheval. Je fus d'abord surpris de lui voir une passion que je ne lui avois jamais connue. Mais je n'y fus pas trompé long-temps. Tandis que ses gens étoient à la suite du cerf, il s'enfonçoit seul dans les routes les plus épaisses de la forêt, et c'étoit toujours avec quelques marques de chagrin qu'il se voyoit découvert par ceux que l'inquiétude faisoit marcher sur ses traces. Mylady prit du goût pour le même exercice. Il parut clair à tout le monde que c'étoit pour le seul désir de le suivre et de passer le jour avec lui. Alors il devint plus ardent que ses piqueurs à courir sur les traces des bêtes les plus farouches, et à les

forcer dans des lieux inaccessibles où la délicatesse de sa femme ne lui permettoit pas de l'accompagner. J'admirois tous ces caprices.

Un jour néanmoins que la fatigue ou le goût de la solitude lui avoit fait quitter son cheval pour se reposer à l'ombre, mylady, qui le cherchoit peut-être avec bien plus d'empressement qu'il n'en avoit pour un exercice dont il vouloit nous persuader qu'il faisoit toutes ses délices, le joignit au moment qu'il sembloit le moins s'y attendre. J'étois avec lui; et, le respect m'ayant porté à m'éloigner de quelques pas, j'observai aisément que dans la première surprise il parut quelque temps embarrassé. Elle s'assit auprès de lui. Sa ressource fut de se plaindre de ses incommodités, dont il ne recevoit aucun soulagement par tous les remèdes, et de railler avec un souris forcé l'opinion de ses médecins, qui lui avoient prescrit un régime assez propre à le fatiguer, mais incapable de le guérir. Mylady en prit occasion de s'emporter contre la chasse et lui conseilla de l'abandonner. Elle joignit à ce conseil mille tendres marques d'inquiétude et d'affection. J'entendis ses réponses, qui furent douces et polies. Elle prit sa main. Il ne la retira pas; mais je remarquai qu'il rougissoit, comme si cette liberté eût alarmé sa modestie. Cependant leur entretien ayant continué sur le même ton, je n'ai jamais douté que son cœur ne se fût laissé surprendre par quelque mouvement de tendresse; car il porta la main de sa femme à sa bouche, et la baisa

plusieurs fois d'un air passionné. Pour elle, que des caresses si simples pénétrèrent aussitôt jusqu'au fond du cœur, son attendrissement s'expliquoit d'une manière moins équivoque. Elle reprit à son tour la main de mylord; et, la tenant sur l'herbe où elle avoit la tête penchée, elle tint long-temps ses lèvres appliquées dessus, avec un silence plus touchant que toutes les expressions. Mais quelques piqueurs qui arrivèrent à la file interrompirent des commencements si heureux.

Quoique tous mes soins ne me fissent pas remarquer, les jours suivants, que cette scène eût produit les effets que je m'en étois promis, je me persuadai plus que jamais qu'il ne manquoit au bonheur de mon maître que d'effacer des idées importunes qui ne pouvoient laisser de repos à son cœur, tant qu'elles subsisteroient dans sa mémoire. Je formai le dessein de lui faire oublier entièrement mademoiselle de L..... et le seul moyen qui me parut infaillible fut de lui persuader qu'elle étoit morte ou mariée. Je m'arrêtai au second de ces deux partis, parcequ'il étoit le plus vraisemblable. Mylord, qui étoit dans l'impatience de recevoir les réponses qu'il attendoit, m'envoyoit souvent à Londondery, où il avoit marqué qu'elles devoient être adressées. En ayant reçu une moi-même d'un des gens de M. des Pesses, qui m'assuroit que son maître étoit encore en Allemagne, je feignis d'avoir reçu avis de son retour et du mariage de mademoiselle de L..... Cette imprudence,

qui étoit pardonnable à mon intention, m'a coûté probablement ma fortune; mais son effet le plus terrible fut de jeter mylord dans un désespoir que chaque jour ne fit qu'augmenter. Il eut néanmoins la force de garder encore un reste de modération, jusqu'au jour marqué pour ma perte, et peut-être pour la sienne.

Nous étions à la chasse : mylady s'y trouvoit aussi, et le cerf nous ayant menés vers Londondery, nous approchions du grand chemin pour le traverser, lorsque mon maître crut reconnoître un cavalier qui s'avançoit avec un laquais de sa suite. Il s'arrêta pour l'observer. Je remarquai aussitôt que lui que c'étoit M. des Pesses. J'augurai mal de cette rencontre; mais de quoi étois-je déjà capable pour en prévenir les effets? Mylord étoit déjà suspendu au cou de son ami; et, sans écouter la bienséance qui l'obligeoit peut-être de ne pas laisser mylady seule au milieu du chemin, il fut pendant plus d'une heure à l'écart avec lui. Je n'appris que le soir, du laquais de M. des Pesses, le sujet de cette importante conversation. Ils revenoient d'Allemagne; et n'ayant pu deviner que mylord étoit marié, ils s'étoient fait une joie de prendre le chemin par l'Irlande, pour lui apprendre que M. de L... étoit mort, et que sa fille, toujours remplie de la même tendresse, étoit allée lui porter à Paris son héritage et sa main. Il eut la constance de laisser à son ami tout le temps de s'expliquer, et celle même de lire une lettre de sa maîtresse,

avant que de laisser échapper une plainte ni un soupir. Mais avec quelle violence se livra-t-il aussitôt à la plus mortelle douleur ? Il descendit de son cheval d'un air désespéré ; et, s'étant assis à terre, il y demeura long-temps, sans prêter même l'oreille à M. des Pesses. Je me hâtai d'aller à lui. Mon artifice, qu'il n'eut pas de peine à comprendre, et que ma présence lui fit rappeler, l'enflamma d'une si vive colère qu'il me défendit de paroître jamais devant ses yeux. Mylady qui s'approcha au même moment ne fut pas mieux écoutée ; et surprise, comme tous ses gens, de le voir dans un transport dont il ne revenoit point, le silence et l'étonnement de tous les spectateurs forma une scène aussi difficile à se représenter qu'à décrire.

Cependant M. des Pesses me reconnut ; et, m'ayant demandé secrètement quelque explication, il apprit de moi, en peu de mots, la cause de tant de trouble. Il gémit de son imprudence. Les remèdes étoient difficiles. Mais employant tout son esprit à réparer le mal qu'il avoit causé, il s'approcha de l'oreille de mon maître, pour le conjurer de lui pardonner une erreur où l'ardeur d'une aveugle amitié l'avoit précipité, et de ne pas redoubler le mortel chagrin qu'il en ressentoit, en le faisant éclater. Il le força ensuite de remonter à cheval ; et, se présentant de bonne grace à mylady, il s'efforça de donner une couleur au motif qui l'amenoit en Irlande, et au désordre que son arrivée venoit de causer à mylord.

J'ignore quelle idée elle s'en forma dans le premier moment ; mais, après quelques marques d'inquiétude, auxquelles mon maître parut peu sensible, elle prit une contenance plus tranquille. Peut-être étoit-il temps encore de prévenir ses soupçons avec un peu de prudence et de ménagement. Pendant trois jours que M. des Pesses passa avec mylord, il n'épargna rien pour le faire entrer dans des vues si raisonnables ; mais il ne put faire goûter ses conseils. Un silence obstiné, des soupirs continuels, un air de distraction et de fureur, qui a répandu la tristesse et la crainte dans toute la maison, telle a été, depuis ce jour fatal, la disposition habituelle de mon malheureux maître. Mylady, qui se présenta plusieurs fois le même jour à la porte de son appartement, ne put obtenir la liberté d'y entrer ; et s'il a consenti, dans la suite, à l'y recevoir, c'a toujours été avec des politesses si forcées, qu'elle n'en est jamais sortie sans verser un ruisseau de larmes. Pour moi, qui tremblois de paroître devant lui, après sa défense, je n'ai pas laissé de m'exposer à lui rendre mes services ordinaires ; il les a reçus sans faire semblant de se souvenir de ses ordres, mais j'ai eu mille raisons de juger que je suis tout-à-fait perdu dans son esprit.

Mylady, qui ne pouvoit attribuer un changement si terrible qu'à l'arrivée de M. des Pesses, laissa voir si ouvertement que la présence de cet inconnu la chagrinoit, qu'il prit le parti de se

retirer. Il vit mon maître avant son départ ; mais, soit qu'il en ait reçu quelque reproche qui lui ait fait perdre ses sentiments, soit qu'il ait appréhendé de redoubler ses peines en lui écrivant, nous n'avons reçu aucune marque de son souvenir depuis qu'il est retourné en France.

Nous pouvions nous flatter néanmoins que nos malheurs n'étoient pas à leur comble, aussi longtemps que mylady, qui paroissoit encore ignorer les siens, employa tous ses soins à remettre le calme et la tranquillité dans la maison. Si la situation de son mari étoit pour elle un cruel tourment, elle renfermoit encore toutes ses peines dans son cœur, et nous ne nous en apercevions qu'à ses larmes. Mais comme il s'observoit trop peu pour déguiser plus long-temps la maladie du sien, elle ne se procura que trop aisément des lumières qu'elle auroit mieux fait d'éviter pendant toute sa vie. Ses soupçons furent changés en certitude, par la malheureuse curiosité qu'elle eut de lire la lettre de mademoiselle de L..... Elle voyoit souvent cette pièce fatale entre les mains de son mari. Il la laissoit ouverte sur sa table, sans aucune précaution. Rien n'étant si facile que de l'enlever dans mille moments du jour, elle se la fit apporter ; et, s'étant enivrée du mortel poison qui étoit contenu dans chaque mot, le premier mouvement de sa vengeance fut de la déchirer. Heureuse, si du même coup elle eût arraché de son cœur le trait qu'elle venoit d'y

enfoncer ! Mais les apparences nous ont trop appris que cette lecture lui fut aussi funeste qu'à mylord. Dès le premier jour, elle se renferma dans son appartement, où elle n'admit plus personne. A peine ses femmes osoient-elles s'en approcher pour la servir. Elle passoit des jours entiers sans nourriture. Elle pleuroit sans cesse. Ainsi, le désespoir paroissoit avoir trouvé deux proies au lieu d'une. Ils étoient, chacun de leur côté, dans une espèce de tombeau, d'où ils ne prenoient plus de part à ce qui se faisoit au-dehors ; sans marquer aucun désir de se parler ni de se voir, s'informant à peine de leur situation mutuelle ou de ce qui les occupoit dans leur solitude. Mylord, qui cherchoit inutilement sa lettre, ne put ignorer dans les mains de qui elle étoit tombée; et, s'il n'osa témoigner trop de chagrin de l'avoir perdue, je remarquai qu'il n'étoit pas sans inquiétude sur les effets qu'elle pouvoit produire.

M. Dilnick vint un jour au château. Il avoit assez de familiarité pour entrer sans précaution. Étant d'abord allé chez mylady, son étonnement dut être extrême de la trouver dans un abattement dont personne ne put lui expliquer la cause. Il interrogea en vain tous les domestiques. Ceux qui lui apprirent l'aventure de la lettre n'y purent ajouter d'autre éclaircissement. Pour moi, qui étois seul capable de l'instruire, je feignis de ne l'être pas plus qu'un autre ; et, me réjouissant même que mylady eût assez de force d'esprit pour

ne mettre personne dans sa confidence, j'augurai bien de cette modération. Cependant, lorsqu'ayant vu mylord, il l'eut trouvé aussi dans un désordre qui n'étoit pas plus facile à pénétrer, il forma sans doute ses conjectures sur de si étranges apparences. Je n'ai pas su par quel degrés il est parvenu à des soupçons qui ont choqué mon maître. M. Dilnick est brusque. Quelques plaintes échappées peut-être à mylady, ou ses larmes seules, le portèrent à se figurer qu'elle avoit été maltraitée. Il s'en expliqua avec peu de mesures. J'étois présent. Mylord, piqué de se voir accusé d'un excès si indigne de lui, le prit sur un ton qui lui attira des reproches encore plus durs. Ils sautèrent sur leurs épées, et tout mon zèle ne put empêcher que M. Dilnick, qui reçut d'abord un coup au bras, n'en allongeât un au même moment qui blessa mon maître à la cuisse.

A peine les eus-je séparés, que M. Dilnick, confus sans doute de son emportement, se retira sans ouvrir la bouche, et sortit sur-le-champ du château. Mylord n'étoit pas blessé si dangereusement qu'il eût besoin d'un autre secours que le mien. Cette querelle n'ayant été entendue de personne, il m'ordonna de garder le silence, et dans peu de jours sa plaie fut rétablie.

C'est néanmoins à cette funeste blessure que j'attribue ses plus mortelles agitations, et peut-être son départ, qui nous met ici dans l'inquiétude depuis plusieurs jours. Il me convient mal

d'approfondir ses sentiments avec tant de liberté; mais, si vous pardonnez quelque chose à mon attachement, je ne vous cacherai point ce que j'ai cru lire plusieurs fois sur son visage et dans ses yeux. Je n'y avois remarqué jusqu'alors que de la douleur et du désespoir, et j'y ai vu depuis de l'indignation et de la fureur. Il s'est persuadé, j'en suis sûr, que mylady avoit porté ses plaintes à M. Dilnick, et que c'est à sa sollicitation qu'il est venu le quereller dans sa chambre. Le devoir avoit combattu jusqu'à ce moment dans son cœur; car à quoi voudriez-vous attribuer le désordre continuel de son esprit et de sa santé? Mais j'appréhende que la considération qu'il ne pouvoit refuser à une femme aimable dont il se voyoit adoré, ne se soit affoiblie par cette malheureuse persuasion. Il est vrai, du moins, que, loin de paroître abattu et languissant, comme il n'avoit pas cessé jusqu'alors, loin d'exhaler ses chagrins en larmes et en soupirs, il ne marqua plus le trouble de son cœur que par des agitations violentes. Il cessa tout-à-fait de s'informer de la santé de mylady. Il sortit de son appartement pour se promener au jardin. Il y marchoit à grands pas pendant des heures entières, et la nuit l'y surprenoit souvent sans qu'il parût s'en apercevoir. Ce fut dans ce temps-là qu'il reçut, par la voie de France, une lettre qui augmenta encore la violence de ses mouvements. Il se hâta de faire partir la réponse; mais je ne fus pas choisi pour la

porter à la poste. Je lu trouvois l'air d'un homme qui veut se mettre au-dessus de ses peines par la force d'une résolution furieuse, et, si je l'ose dire, par le mépris qu'il en fait. Mylady, qui avoit peut-être trouvé quelque consolation dans les restes de complaisance avec lesquels il lui faisoit demander quelquefois de ses nouvelles, ne se vit pas plutôt privée de cette douceur, que ses chagrins parurent augmenter. Il fallut se soumettre néanmoins à toute la rigueur de son sort, et faire céder la fierté et le dépit à la tendresse. Sans quitter d'abord son appartement, elle lui fit dire elle-même qu'elle commençoit à se trouver mieux, et qu'elle pouvoit le recevoir. Il choisit le temps où ses femmes étoient occupées à l'habiller, et sa visite fut courte. Dès le même jour, il reprit l'exercice de la chasse; et, n'en revenant que fort tard, il évita la nécessité de reparoître. Je remarquai la même affectation les jours suivants. Mylady, reprenant peut-être quelqu'espérance sur le changement de ses occupations, ou ne pouvant vivre sans le voir, trompa son attente, en veillant constamment jusqu'à son retour. Il se trouvoit ainsi comme forcé de l'entretenir quelques moments; mais les prétextes d'infirmité ou de fatigue ne lui manquoient jamais pour se délivrer bientôt de cette contrainte.

Enfin, une lettre qu'il reçut, il y a huit jours, lui fit prendre aussitôt la résolution de monter à

cheval. Je me flattois encore qu'il me nommeroit pour le suivre. Il m'a trop marqué, par le choix qu'il a fait d'un autre, que j'ai perdu pour jamais sa confiance. Son départ s'est fait avec tant de précipitation, qu'à peine s'est-il donné le temps de prendre congé de mylady. Je doute qu'il l'ait informée des motifs et de la durée de son voyage; car elle a fondu en pleurs au moment qu'il est parti, et son inquiétude a paru augmenter tous les jours. Elle s'est trouvée si mal depuis son absence, qu'elle n'a pas quitté un moment le lit; ce qui ne lui est pas arrivé dans le temps même que la lettre de mademoiselle de L... lui a causé tant d'affliction. Ce soir, au premier bruit que vous avez fait entendre à la porte, tout le monde s'est figuré que c'étoit mylord, et l'on s'est empressé de porter cette nouvelle à mylady. Mais si elle a reçu de la consolation de vous voir, vous avez pu remarquer qu'elle n'en porte pas moins au fond du cœur la source perpétuelle de ses maux.

Aussi frappé de ce récit que si je ne me fusse point attendu à une partie des malheurs que j'apprenois, je me fis expliquer de nouveau plusieurs circonstances qui m'avoient paru obscures, et sur-tout celle du combat de Patrice et de Dilnick. J'avois peine à concevoir que, sur de simples apparences, Dilnick, que je connoissois plein de feu, mais honnête et sensé, se fût oublié jusqu'à se couper la gorge avec un ami;

et, penchant à croire que ma belle-sœur lui avoit fait quelqu'ouverture indiscrète, j'étois fâché qu'elle eût donné cette espèce d'avantage sur elle à Patrice. La réflexion du valet de chambre étoit juste : un cœur qui combat pour son devoir et qui souffre mortellement de cette violence, ne saisit quelquefois que trop avidement tout ce qui lui paroît propre à justifier ses foiblesses. J'étois bien éloigné néanmoins d'attribuer l'absence de mon frère à cette cause; et m'étant informé s'il avoit fait des préparatifs pour un voyage de longue durée, je m'imaginai, en apprenant qu'il étoit parti sans aucune précaution, que sa vue étoit d'adoucir ses chagrins par une dissipation de quelques jours. Mais je croyois prévoir que, s'il étoit irrité contre sa femme, j'aurois moins de facilité à lui faire goûter ce que je voulois entreprendre pour sa consolation. Êtes-vous bien sûr, dis-je encore à son valet, qu'il n'ait jamais passé la nuit avec mylady? Il répondit à cette demande par des détails qui ne pouvoient me laisser aucun doute; et, pour ce qui touchoit Dilnick, il me répéta les raisons qu'il avoit de croire que son emportement n'étoit venu que de ses propres soupçons.

Je louai le zèle qui l'attachoit aux intérêts de son maître, et je m'engageai à le rétablir dans son esprit. Une nuit où la fatigue du voyage m'avoit rendu le repos nécessaire fut pour

moi le plus cruel de tous les supplices. J'essuyai, dans une continuelle insomnie, tout ce que la crainte et la douleur ont de plus accablant. C'étoit sur ma belle-sœur que tomboient toutes mes réflexions. Je ne voyois que trop qu'avec quelque douceur et quelque prudence que je pusse lui parler de ses peines, ou recevoir l'ouverture qu'elle m'en feroit volontairement, j'allois m'engager dans un abîme de soins et d'inquiétudes. Il falloit m'attendre qu'elle me remettroit tous les intérêts de son repos ; qu'elle m'interrogeroit sur les amours de mon frère ; qu'elle me reprocheroit de les lui avoir laissé ignorer ; qu'elle m'accableroit de ses plaintes et de ses larmes ; enfin, qu'elle me communiqueroit toute l'amertume et tout le trouble de ses sentiments. Je balançai si, sous prétexte de me procurer des nouvelles de son mari, je ne ferois pas mieux de partir dès le jour suivant. Mais je rejetai aussitôt cette pensée. Il n'y avoit qu'une insensibilité cruelle qui pût me rendre capable de l'abandonner dans une si triste situation. Je devois regarder plutôt mon arrivée comme une disposition du ciel, qui vouloit me rendre utile à sa consolation, et me dévouer à un office de charité, dont la religion et la tendresse naturelle me faisoient une loi presqu'égale. Rose pouvoit se passer de mes soins. Elle étoit du moins dans une tranquillité qui ne les rendoit pas pressants. Enfin, je me déterminai à descendre dans

l'appartement de ma belle-sœur, aussitôt qu'elle voudroit m'y recevoir, et à prévenir ses ouvertures de cœur par les miennes.

Je me levois dans ce dessein, et je méditois, en m'habillant, quel tour je devois donner à mes premières expressions, lorsqu'on m'avertit que Dilnick demandoit à me voir. Sa demeure étant dans le voisinage, il avoit su mon arrivée dès le premier moment. Je ne pouvois refuser sa visite. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse; et, sans me demander si j'étois instruit de ce qui s'étoit passé au château, il me pria de l'écouter. Le récit des froideurs de mon frère pour sa nièce, et l'histoire de son premier démêlé, l'arrêta long-temps. Il me parla de son combat avec beaucoup de douleur et de confusion. J'avoue, me dit-il, que cet emportement n'étoit pas pardonnable à mon âge; mais un mouvement de colère obscurcit quelquefois la raison. D'ailleurs, vous allez voir si c'est sans fondement que je soupçonne votre frère de manquer de bonne foi.

Il me raconta là-dessus que, s'étant hâté d'écrire en Danemarck après le mariage de sa nièce, pour en donner la première nouvelle à Fincer, il n'avoit pas été long-temps sans en recevoir une réponse qui lui avoit causé autant d'étonnement que de douleur. Dans plusieurs voyages que Fincer avoit faits à Hambourg, il avoit lié connoissance avec M. de L....., qui

s'y étoit retiré avec sa fille. Madame Gerald, gouvernante de cette jeune personne, étant Irlandaise, il avoit suivi le penchant qu'on a pour les gens de sa nation; et, se trouvant assez familier avec elle pour lui demander ce qui pouvoit inspirer tant d'aversion à mademoiselle de L.... pour les mariages que son père lui proposoit, il avoit appris toute l'histoire des premières amours de Patrice. Madame Gerald, qui prétendoit se faire honneur de son zèle pour un gentilhomme de son pays, n'avoit oublié aucune circonstance de cette intrigue. Elle avoit parlé de son mariage comme d'un engagement certain, dont l'exécution n'étoit différée que par les caprices du père; et M. de L..... étant mort, en effet, peu de jours après, elle ne lui avoit caché, ni l'arrivée de des Pesses, ni le départ de son élève qui se rendoit à Paris pour rejoindre mon frère. Fincer, sans s'ouvrir sur tout ce qu'il entendoit, avoit observé seulement qu'il savoit que Patrice étoit en Irlande, et qu'il le croyoit même disposé à s'y fixer. Mais, dans les idées où étoit madame Gerald, elle n'avoit pas manqué de répondre que son élève et elle n'ignoroient pas qu'il avoit passé la mer, et que ses affaires l'avoient retenu quelque temps dans sa famille; qu'il se rendroit à Paris aussitôt qu'elles; qu'il leur avoit dépêché le meilleur de ses amis pour les assurer de la constance de ses sentiments, et de l'impatience qu'il avoit de les revoir; enfin, confondant ainsi les circons-

tances, et n'expliquant pas de quel lieu des Pesses étoit parti, elle avoit fait naître imprudemment dans l'esprit de Fincer la plus injurieuse de toutes les défiances : il s'étoit figuré que Patrice, dont on lui faisoit entendre que le mariage étoit si certain à Paris, n'avoit pu épouser sa fille que pour lui ravir l'honneur par une infâme trahison, et peut-être pour s'emparer de son bien. Ces exemples n'étoient pas rares d'un royaume à l'autre ; et quoiqu'un homme de la naissance de mon frère méritât bien de n'être pas soupçonné légèrement d'une si horrible bassesse, la prévention d'un père tremblant pour sa fille le dispensoit d'approfondir la cause de ses craintes avant que de s'y livrer.

Il avoit donc fait à Dilnick une réponse conforme à ses idées. Cette lettre odieuse, que Dilnick me pressa de lire après son récit, finissoit par des conseils qui n'étoient pas moins injurieux pour Patrice. Observez sa conduite, disoit Fincer ; étudiez ses liaisons, et voyez quelles manières il prendra avec sa femme. Opposez-vous à tout ce qu'il pourroit entreprendre pour changer la nature de son bien. Enfin ses exhortations supposoient un malheur certain qu'il parloit moins de prévenir que de réparer par beaucoup de vigilance et de soins.

Je vous laisse le juge, reprit Dilnick, des inquiétudes et des agitations que cette lettre m'a dû causer. Je ne l'ai pas communiquée à ma nièce ;

mais ouvrant les yeux sur quantité de circonstances que j'avois laissé passer sans réflexion, je ne m'aperçus que trop aisément qu'il avoit toujours manqué quelque chose à sa tranquillité. J'appris dans le même temps qu'il étoit arrivé un étranger, avec lequel votre frère avoit eu des communications fort mystérieuses; il me parut clair que c'étoit le messager qu'il avoit chargé de ses affaires à Hambourg. On m'informa bientôt de son départ, et du désordre que son absence avoit produit dans cette maison. Je vis aussitôt ma nièce. Je la trouvai noyée dans ses pleurs; et, n'ayant pu l'engager à m'en découvrir la cause, j'avoue que, dans les fâcheuses imaginations dont j'étois rempli, il m'échappa avec votre frère quelques expressions assez dures pour justifier la chaleur avec laquelle il me répondit. Nous ne nous sommes pas vus depuis ce funeste jour; mais étant parti pour Dublin où je ne sais quelles affaires peuvent l'avoir appelé, son absence m'a laissé la liberté de voir ma nièce. J'ai été surpris de lui trouver toutes les marques d'un profond désespoir, et je le suis encore plus de ne pouvoir pénétrer ce qui l'afflige à cet excès.

Il me témoigna là-dessus qu'il regardoit mon retour comme une heureuse disposition du ciel, qui vouloit me faire servir sans doute à rétablir le bonheur et la paix dans nos deux familles; et, m'assurant d'une confiance sans réserve, il me

remit le ménagement de tant de difficultés qui surpassoient, me dit-il, sa prudence et ses lumières.

J'étois déjà disposé à prendre ce soin volontairement, et tout ce que je venois d'entendre ne le rendoit pas plus difficile. La lettre de Hambourg portant sur de fausses suppositions, il me fut aisé de guérir Dilnick de cette partie de ses défiances; mais la sincérité m'obligeoit de lui confesser ce qu'il y avoit de réel entre les idées chimériques de Fincer. Je lui appris en peu de mots l'attachement que mon frère avoit eu pour mademoiselle de L..... et les obstacles qui avoient dû lui faire perdre l'espérance de l'épouser. Un jeune homme se flattant toujours dans ses désirs, il n'avoit pas laissé de suivre cette intrigue jusqu'à son départ de France; mais je ne crus pas trop prendre sur moi après cet aveu, en répondant pour lui qu'il s'étoit attaché sincèrement à son épouse, et que, malgré quelques restes d'ancienne foiblesse, il étoit incapable d'oublier son devoir. Les accusations de Fincer, ajoutai-je, sont autant d'outrages; et quand vous rendrez justice au caractère de Patrice, vous ne le soupçonnerez pas d'une lâcheté qui ne peut tomber que dans l'esprit d'un scélérat.

Dilnick convint qu'il avoit eu peine à le croire aussi coupable que Fincer le supposoit; et, tirant de mon discours même une conclusion fort juste, il me dit naturellement qu'il s'imaginoit la vérité. Votre frère, continua-t-il, avoit le cœur rempli

d'une grande passion ; l'intérêt a eu plus de part à son mariage que son goût pour ma nièce ; et je me figure en sa faveur qu'il combat peut-être une ancienne inclination dont il n'a pas encore eu le temps de se délivrer. Cette supposition, ajouta-t-il, expliqueroit fort bien sa tristesse continuelle. Loin de m'inspirer pour lui du mépris ou de la haine, elle me feroit prendre une haute idée d'un caractère si honnête et si sensible ; et je ne douterois pas qu'un peu d'espace accordé aux agitations de son cœur ne nous le rendît bientôt tel que ma nièce a droit de le souhaiter.

J'embrassai Dilnick, dans la joie que j'eus de le voir revenir à des sentiments si raisonnables. Oui, lui dis-je, ne doutez pas que cette peinture de mon frère ne le représente fidèlement. C'est ce que je cherchois à vous faire entendre. J'ai reconnu moi-même l'embarras de sa situation avant mon départ ; et je ne l'aurois pas abandonné à ses peines, si des raisons invincibles ne m'eussent forcé de faire le voyage de France. Mais je ne quitterai point l'Irlande sans avoir guéri parfaitement son cœur et son esprit. Unissons-nous, ajoutai-je, dans une entreprise dont le succès est infaillible. En effet j'étois si persuadé que Patrice n'avoit besoin que d'être fortifié par quelques vives exhortations, que j'aurois donné ma vie pour caution de sa vertu et de son honneur. Je changeai sur-le-champ la résolution où j'étois d'entretenir ma belle-sœur du sujet de ses larmes, et je priai

Dilnick de ne laisser rien échapper qui pût lui faire soupçonner que nous en eussions pénétré la cause. Des plaies couvertes, lui dis-je, sont toujours plus faciles à fermer. Attendons le retour de mon frère; employons tous nos soins pour préparer votre nièce au changement que je vous promets, et comptez que la paix succèdera bientôt à toutes vos alarmes.

Quels mortels chagrins ne me préparois-je point par cette confiance! Il se passa quelques jours, que nous employâmes effectivement à consoler ma belle-sœur. L'absence de Patrice ne m'ayant pas fait naître d'autre idée que celle d'un voyage entrepris pour dissiper ses peines, j'étois de ce côté-là sans inquiétudes. On m'apporta une lettre qui m'avoit été adressée à Killerine. Je reconnois la main de mylord Linch, dont j'avois vu quantité d'écrits dans le cours de ses affaires. Il me marquoit en deux mots, qu'après des obligations si récentes, il n'étoit pas capable d'oublier quels droits j'avois acquis sur sa reconnoissance; mais qu'il venoit de m'en donner une preuve dont je devois lui tenir compte; que, sans un nœud si puissant, il se seroit ressenti de l'insulte qu'il avoit reçue de Patrice; et qu'il m'exhortoit à lui inspirer plus de justice et de modération, si je voulois prévenir des extrémités qui seroient bientôt inévitables.

J'étois avec Dilnick lorsque je reçus ce funeste avis. Mes alarmes furent trop vives pour les cacher

entièrement. La crainte de quelque nouvelle violence, que Linch paroissoit m'annoncer par ses menaces, fit bien moins d'impression sur moi, que la connoissance du lieu où je ne voyois que trop qu'il falloit chercher Patrice. O Dieu ! m'écriai-je, vous ouvrez donc l'abîme sous les pas de ceux qui s'efforcent de l'éviter ! Cependant ayant conçu au même moment que je ne devois ni cacher tout-à-fait la cause de mon trouble à Dilnick, ni lui découvrir toutes mes craintes, je résolus de lui en révéler une partie qui pouvoit même servir à lui déguiser l'autre. J'apprends, lui dis-je, où est mon frère, et les circonstances qui accompagnent cette nouvelle me causent une juste frayeur. Je continuai de lui raconter nos anciens démêlés avec mylord Linch ; et, ne doutant pas moi-même que ce qu'il m'écrivoit n'en fût une suite, j'expliquai sa lettre dans le sens qui s'accordoit avec cette idée. Un mal si pressant, ajoutai-je, demande un prompt remède. Je pars pour Dublin. Ce discours ambigu eut l'effet que je m'étois promis. Dilnick, s'arrêtant aux apparences, se figura que c'étoit à Dublin que Patrice avoit pris querelle avec Linch ; et, n'ayant pas porté ses questions plus loin, il me proposa avec ardeur de partir sur-le-champ lui-même pour l'aller secourir. Non, répondis-je, ma profession me rend plus propre que vous à réprimer la colère et la haine. Je partirai seul ; mais chargez-vous du soin de prévenir votre nièce, et de donner une couleur

à mon absence. Je compte sur le succès de mon voyage, ajoutai-je. Linch est arrêté par des raisons qui lui feront suspendre son ressentiment. Vous me verrez dans peu de jours avec mon frère. Il m'assura que je devois être tranquille pour ma belle-sœur; parceque, tendre et passionnée comme elle étoit toujours, il suffiroit, pour lui rendre la vie, de lui apprendre que j'avois reçu des nouvelles de son mari, et que j'allois le joindre à Dublin pour le ramener incessamment auprès d'elle.

Je retournai ainsi sur mes pas. Ma diligence égalant ma frayeur, je ne pris pas plus de repos la nuit que le jour, et mes chevaux furent si peu ménagés qu'ils me manquèrent sur la route. Cet incident fut une disgrace irréparable. L'embarras où je fus pendant deux jours pour m'en procurer d'autres donna le temps à deux passions aveugles de se porter aux derniers excès, et la perte de vingt-quatre heures devint un coup décisif pour mille précieux intérêts. Mais est-ce à de foibles hommes qu'il appartient de raisonner sur les dispositions impénétrables de la Providence? J'arrivai au château d'Anglesey. L'air de tristesse avec lequel j'y fus reçu me fit pressentir une partie de ce qu'on alloit me raconter. Mademoiselle de L.... en étoit partie la veille avec Patrice. Le départ de mon frère étoit devenu nécessaire par le malheur qu'il avoit eu de blesser mortellement mylord Linch qui l'avoit forcé de mettre l'épée à la main.

Il étoit allé chercher un asile en France ; et mademoiselle de L..... avoit pris cette occasion pour retourner dans sa patrie. Anglesey, qui se proposoit depuis long-temps le même voyage, s'étoit déterminé sur leurs instances à les accompagner avec ses deux sœurs.

C'étoit la mère d'Anglesey qui me faisoit ce récit, et qui, n'ayant consenti qu'à regret au départ de ses enfants, conservoit encore l'impression de tristesse que lui avoit causée cette séparation. Elle ajouta qu'on l'avoit chargée de m'informer de toutes ces circonstances, mais que, dans l'abattement où elle étoit, elle auroit peut-être différé bien long-temps à remplir sa promesse. L'ayant interrogée sur la cause et les circonstances du malheur de Linch, elle me protesta que tout en étoit obscur pour elle, et que si l'on pouvoit faire quelque fonds sur de simples conjectures, elle s'imaginoit que mademoiselle de L..... avoit été la cause innocente de cette querelle. Quoi ! lui dis-je, ils vous ont caché ce qui s'est passé sans doute dans votre maison, ou à deux pas de vos murs ? Oui, me répondit-elle, et je n'ai su le combat de votre frère que depuis leur départ.

Je me rendis maître ainsi des premiers mouvements de ma surprise et de ma douleur, pour recueillir toutes les lumières qui pouvoient servir à régler ma conduite. Mais je conçus que j'en devois espérer peu de cette vieille dame, à qui une troupe vive et ardente de jeunes gens ne s'étoient point

avisés de faire confidence de leur conduite et de leurs desseins. J'appris seulement d'elle et de quelques domestiques que ses enfants lui avoient laissés, que Patrice étoit arrivé au château peu de jours après que j'en étois parti; qu'on y avoit vécu avec beaucoup de tranquillité et d'agrément jusqu'au retour de mylord Linch : mais qu'à peine y avoit-il paru deux fois, que la contrainte et le trouble avoient suivi toutes ses visites ; qu'on s'étoit agité avec beaucoup de chaleur et de secret jusqu'au moment où le bruit du combat s'étoit répandu, et que la résolution de partir avoit été formée aussitôt ; qu'Anglesey avoit pressé inutilement sa mère de l'accompagner, et qu'elle avoit fait elle-même des efforts aussi inutiles pour empêcher ses filles de le suivre ; qu'après de longs débats ils s'étoient enfin promis mutuellement, eux de revenir en Irlande dans l'espace d'un an, s'ils ne voyoient point d'apparence à s'établir agréablement à Paris ; elle, à les aller joindre en France, s'ils s'y établissoient assez heureusement pour leur faire oublier leur patrie.

Ce détail ne m'apportant point les éclaircissements que je désirois, je me vis réduit à implorer la pitié du ciel, et à reconnoître devant lui, avec un ruisseau de larmes, que sa protection et son secours étoient mon unique espoir dans un abîme où je ne voyois aucun jour. Avec quelle amertume lui ouvris-je le fond de mon cœur ! Avec quelles instances ne sollicitai-je point sa compassion ! Et

vous voyez bien, lui disois-je à chaque instant, que ce n'est pas pour moi-même ! Mais vous abandonnez donc une malheureuse famille, pour qui je vous adresse depuis long-temps mes vœux ? Qu'allez-vous faire de Patrice ? Il est perdu. Sa conscience, son honneur, sa fortune, je vois tout ruiné par le même naufrage. Que ferez-vous de sa femme ? Je ne vois pour elle qu'un affreux désespoir, auquel toutes les qualités mêmes qu'elle a reçues de vous ne sont que de plus fortes raisons de se livrer. O ciel ! m'écriai-je encore, si c'est dans l'extrémité du péril que tu te plais à signaler ta puissance, qu'attends-tu ? Le malheur de ma triste famille n'est-il pas au comble ?

J'arrêtai néanmoins des mouvements dans lesquels je commençai à craindre qu'il n'entrât de l'impatience et de la révolte. Le souvenir de Linch, qui se présenta à mon esprit, me porta à m'informer s'il étoit dans un état qui ne lui permît de souffrir la vue de personne ; et je me flattai que si je pouvois l'entretenir un moment, je recevrois de lui quelque explication. J'appris qu'il étoit à l'extrémité : ce qui ne m'empêcha point de me présenter chez lui, et de le faire avertir que je demandois à le voir. Il me fit introduire. Je le trouvai occupé à dicter une lettre, et je fus surpris d'apprendre qu'elle étoit pour moi. Vous voyez, me dit-il, avec quelle rigueur la fortune me traite. Je n'ai jamais formé d'entreprise qui m'ait réussi ; et dans le temps où le sentiment de

ce que je vous dois me porte, autant qu'une nouvelle inclination, à vous sacrifier les anciens désirs de mon cœur, je péris par la main de votre frère. Il ne put achever sans pousser quelques soupirs. Je marquai une vive compassion pour le triste état où je le voyois, et je lui confessai que, ne faisant que d'arriver d'Antrim, j'ignorois tout ce qui s'étoit passé dans mon absence. Il recueillit ses forces pour me tenir ce discours.

Vous ne douterez pas, me dit-il, de l'étonnement où je fus, à mon arrivée, en apprenant de mes gens que vous aviez trouvé le moyen de tromper ici leur vigilance, et que, par le conseil d'Anglesey, ils m'avoient entretenu dans l'erreur où leur première relation m'avoit jeté. J'eus honte de l'obstination avec laquelle j'avois refusé de vous croire. Cependant je ne pouvois me persuader encore que ce ne fût pas votre sœur qu'on avoit enlevée avec vous, d'autant plus que mes gens n'avoient pas changé là-dessus d'opinion, et se flattoient toujours d'avoir exécuté fidèlement mes ordres. Comme ils avoient su par diverses informations que c'étoit dans la maison d'Anglesey que vous vous étiez retiré avec votre compagne, je ne perdis pas un moment pour m'y rendre; et je vous confesse que, n'étant point encore sans espérance, je me hâtai d'autant plus, que je voulois mettre tous les moments de votre absence à profit. Je fus détrompé tout-à-fait par les gens d'Anglesey : mais apprenant d'eux que votre frère

étoit depuis quelques jours dans cette maison, je me fis une joie sensible de le voir, et de lui marquer par mes caresses une partie de la reconnoissance que je vous devois. Il les reçut avec plus d'ouverture que je n'avois droit de m'y attendre, après une violence dont je ne pouvois douter qu'il ne fût informé. Le malheureux succès de mon entreprise fut tourné en badinage ; et, croyant remarquer qu'on me voyoit sans défiance, je passai le reste du jour dans une compagnie que je trouvai pleine d'agrément. Je vous dis la source de mon malheur. Les charmes de mademoiselle de L..... firent de profondes impressions sur moi, et je retournai chez moi tout pénétré de son image.

Ces nouveaux sentiments n'entrèrent point dans mon cœur sans me causer une extrême surprise. Mais si vous considérez combien mon ancienne passion m'avoit causé de tourments inutiles, et quelle diminution la ruine de mes derniers desseins avoit dû mettre dans mes espérances, vous regarderez moins ce changement comme une inconstance, que comme une marque de désespoir et de lassitude. Loin de m'en faire un reproche, je fortifiai cette inclination naissante par mes propres réflexions. Je vous devois de la reconnoissance. C'étoit répondre mal à votre générosité que de m'obstiner à mettre le trouble dans votre famille par des prétentions que je ne pouvois plus justifier. Il ne me restoit même aucune

voie pour les faire valoir. Je me crus trop heureux d'être parvenu sans effort à pouvoir accorder l'intérêt de mon devoir et celui de mon repos. Quoique je n'eusse jamais connu mademoiselle de L..... je me souvenois de quelques circonstances où j'avois été informé de sa naissance et de son bien. Elle étoit libre; le ciel sembloit me l'avoir amenée pour guérir toutes les plaies de mon cœur. Je pensai sérieusement à lui rendre des soins; et si elle continuoit de me plaire, je résolus de lui offrir avec ma main une fortune qu'elle ne pouvoit dédaigner.

Auriez-vous condamné ce projet? Je ne fis que m'y confirmer les jours suivants; et je m'applaudissois d'avoir trouvé l'occasion de rentrer naturellement dans certaines bornes, dont j'étois obligé de reconnoître que la force de mes passions m'a trop long-temps écarté. Je retournai assidûment chez d'Anglesey. Mes premières visites furent souffertes avec complaisance, et ma tendresse pour mademoiselle de L..... augmentoit tous les jours. Mais le refroidissement de votre frère me fit bientôt comprendre qu'il avoit pénétré mes vues, et qu'elles ne s'accordoient point avec les siennes. Ce ne fut pas tout d'un coup néanmoins que je pénétrai ses sentiments. Étant marié en Irlande, je ne l'aurois pas soupçonné d'être mon rival; et, lorsque je le pris en particulier pour lui expliquer le fond de mes desseins, je m'imaginois que ma conduite passée pouvant me rendre

suspect, un reste d'attachement pour une jeune personne qu'il avoit aimée lui faisoit craindre qu'il n'y eût quelque danger pour elle à m'écouter, et lui inspiroit en un mot des défiances que je voulois dissiper par mes explications. Il les reçut avec une hauteur dont ma fierté fut piquée. Je passe sur un détail qui renouvelleroit peut-être mon ressentiment ; mais dès cette première ouverture nous ne nous serions pas séparés sans quelque violence, si le souvenir de vos bienfaits ne m'eût fait mettre de la modération dans mes réponses. Je vous écrivis le lendemain, et vous avez dû juger par mon style que je n'avois pas eu peu de peine à me vaincre. Cependant j'étois résolu de faire cet effort sur moi jusqu'à votre retour, et je me promettois que votre sagesse vous feroit approuver ma conduite et mes sentiments.

J'affectai donc de paroître insensible au procédé de votre frère ; et ne pouvant douter qu'Anglesey, qui est mon parent, ne me vît volontiers chez lui, j'y retournai à l'heure que j'avois choisie pour mes visites. Mais j'eus le chagrin, pour la première fois, de voir disparoître mademoiselle de L..... à mon arrivée. Votre frère ne s'étant point présenté aussi long-temps qu'elle fut absente, je confesse que la jalousie s'empara si furieusement de mon cœur, que j'eus mille tourments à souffrir pour me rendre maître de mes transports. Je revins chez moi en formant divers projets de vengeance. Que fut-ce le lendemain,

lorsqu'arrivant chez d'Anglesey, je les aperçus tous deux qui paroissoient fuir dans le parc pour éviter ma présence; et qui tournoient la tête par intervalles, comme pour s'assurer que je ne pourrois les découvrir? Ils n'avoient avec eux qu'une des sœurs d'Anglesey. Ma honte étoit trop claire. J'aurois fait éclater sur-le-champ les mouvements qui m'agitoient, si je n'eusse appréhendé que d'Anglesey, avec qui j'étois, n'en eût pris occasion de m'observer. Je composai mon visage, tandis que j'avois le cœur cruellement déchiré; et, feignant de me vouloir faire un jeu de les surprendre, je me glissai derrière les arbres jusque dans un lieu d'où je pouvois les voir et les entendre. Ce que j'aperçus justifia tous mes soupçons. Votre frère badinoit familièrement avec ses compagnes; et s'il leur distribuoit également ses caresses, je sus trop démêler que c'étoit pour faire passer les unes à la faveur des autres, et que celles qui s'adressoient à mademoiselle de L..... étoient bien animées par un autre air de tendresse. Elle ne les recevoit pas non plus comme des libertés incommodes ou désagréables. Mes yeux pénétroient jusqu'au fond de leur cœur. Malheureuse disposition du mien, qui me faisoit trouver mon supplice dans le bonheur d'autrui! Mais que devins-je lorsque j'entendis faire quelques railleries à votre frère, sur la patience que j'avois de m'ennuyer avec Anglesey et sa mère? Je n'y pus résister. J'avançai la tête; et, prenant le moment

qu'il avoit les yeux tournés vers moi, je lui fis un signe qui ne lui fut pas difficile à comprendre. Je lui rends justice ; il y répondit en galant homme. S'étant écarté sans affectation, il eut bientôt trouvé la route que je pris à quelque distance devant lui ; et, toujours cachés par les arbres, nous nous joignîmes dans un lieu propre à mon dessein. Furieux comme j'étois, je commençai par des reproches capables de le piquer. Il n'y répondit qu'en portant la main sur son épée. Notre combat dura peu. La fureur m'ayant fait perdre toutes mesures, je fus percé d'un coup qui m'a mis dans l'état où vous me voyez.

J'avouerai avec confusion que, dans la rage de me voir abattu aux pieds de mon rival, je pensai à recueillir tout ce qui me restoit de force pour achever son ouvrage. J'étendis le bras vers mon épée qui étoit à quelques pas de moi, et je m'en serois donné mille coups si j'eusse pu la saisir. Mais, quelque idée qu'il pût se former de mes vues, il l'écarta promptement avec le pied ; et, m'ayant promis de m'envoyer du secours, il me délivra aussitôt du tourment de le voir. C'en fut un plus mortel encore de penser qu'il alloit jouir de son triomphe, et se faire un nouveau mérite du péril qu'il venoit de partager. Cependant m'étant fort affoibli par la perte de mon sang, les mouvements de fureur et de haine firent place à quelques sentiments de religion. Il me vint du secours. Je voulus être porté chez moi ; et concevant, par

l'épuisement de mes forces, que je touchois peut-être à mon dernier moment, je chargeai un de mes gens d'aller dire à votre frère que je lui pardonnois ma mort.

Il y a vingt-quatre heures que la vigueur de mon tempérament me soutient contre toute espérance. Dans une situation où tous les désirs et les ressentiments s'éteignent, il m'est venu à l'esprit de vous écrire, non seulement pour vous demander pardon de tous les chagrins que j'ai causés à votre famille, mais pour vous donner quelques marques d'amitié et de confiance qui vous persuaderont de la sincérité de mon repentir. N'ayant point de parents catholiques avec qui j'aie eu beaucoup de liaison, je vous remets la disposition du trésor que je me souviens d'avoir visité avec vous. Vous en ferez l'usage qui conviendra à votre piété et à vos lumières, soit que vous jugiez à propos de l'abandonner au roi Jacques, à qui je l'ai déjà offert, soit qu'il vous paroisse plus nécessaire de l'employer ici aux besoins des fidèles. Je crois devoir aussi quelque réparation à votre sœur pour tant d'inquiétudes et de peines que ma folle passion lui a fait essuyer, et sur-tout pour l'obstacle que j'ai mis peut-être à son établissement. Les pierreries de ma mère lui étoient destinées dans mes premières vues. Acceptez-les pour elle, et qu'elles servent à lui faire oublier les raisons qu'elle a eues de me haïr. Hélas! ajouta-t-il avec un profond soupir, mon sort a toujours été

de me rendre odieux par les raisons qui servent aux autres à se faire aimer, et malheureux par les voies qui sembloient me devoir conduire au bonheur !

En finissant un discours, que l'excès de son affoiblissement lui avoit fait interrompre vingt fois, il se fit apporter une cassette qu'il me pria d'ouvrir. J'y trouvai, avec les diamants et les bijoux de sa mère, tous les mémoires qui appartenoient au trésor. M'ayant forcé de les accepter, il y joignit un billet signé de sa main, qu'il avoit déjà préparé, et qui faisoit foi de la cession volontaire qu'il me faisoit de tous ses droits sur ce qu'il m'abandonnoit. Les médecins l'avoient déjà pressé de finir un entretien qui altéroit considérablement ses forces ; et, son naturel ardent ne l'abandonnant point jusqu'à l'extrémité, il les avoit rejetés avec impatience. Mais les faisant rappeler, il se remit entre leurs mains avec plus de douceur, et il me demanda, pour unique témoignage d'amitié et de compassion, de demeurer auprès de lui pour recevoir ses derniers soupirs.

Un devoir si juste me retint deux jours, qui furent le terme de sa vie. Avec quelque zèle et quelques sentiments de reconnoissance que je fusse porté à lui rendre ce dernier office de la charité chrétienne, il étoit triste à mon cœur d'être appelé par d'autres obligations qui ne pouvoient se concilier avec un si long délai. Je souffris d'autant plus de cette pensée, qu'étant occupé continuellement

TAYLOR INST. OXFORD

à réciter les prières de l'église, je me trouvois même obligé de la rejeter comme une distraction. Cependant il étoit certain que Patrice étant parti au hasard, et sans être sûr de trouver à Waterford un vaisseau prêt à mettre à la voile, je pouvois espérer, avec un peu de diligence, de le joindre encore et peut-être de l'arrêter. Les combats d'honneur qui se font sans fraude et sans inégalité ne sont pas punis en Irlande avec autant de rigueur qu'en France. Il y avoit d'ailleurs mille moyens de le mettre à couvert des poursuites; et le danger, quel qu'il fût, auroit toujours été un moindre mal qu'un voyage entrepris contre toutes sortes de droits, et dont il ne falloit pas être fort éclairé pour prévoir les suites funestes. J'écartai néanmoins toutes ces réflexions; et remettant de si chers intérêts à la conduite du ciel, j'en fis le sacrifice à la charité.

A peine la mort eut-elle fermé les yeux de mylord Linch, que je me flattai de réparer encore le temps que j'avois perdu. J'avois eu la précaution de faire partir plusieurs chevaux de relais, qui devoient servir à me faire avancer avec toute la diligence possible dans un pays où l'usage de la poste n'est pas encore établi. Sans perdre un moment je pris le chemin de Waterford, et je n'y serois pas arrivé plus vite avec des ailes. O nouvelle source de douleur! Mon frère étoit parti le même jour. Après avoir cherché inutilement une occasion pour le passage, l'impatience et la

crainte leur avoient fait louer à grand prix le premier vaisseau qui s'étoit présenté. Je trouvai dans le lieu où ils avoient logé, non seulement le cocher d'Anglesey qui y étoit encore avec ses chevaux et son carrosse, mais le laquais de Patrice qui cherchoit une voiture pour regagner le comté d'Antrim. Il ne sut pas plutôt qui j'étois, que, demandant à me voir, il m'apprit volontairement des circonstances que je brûlois d'entendre. Son maître, forcé dè s'éloigner par le malheur qu'il avoit eu de blesser mortellement mylord Linch, lui avoit laissé ordre de porter cette nouvelle à Antrim, et de le rejoindre ensuite à Paris. Le trouble d'un départ si précipité ne lui avoit pas permis de m'écrire, ni à sa femme ; mais il nous promettoit de satisfaire à ce devoir en arrivant en France. Il recommandoit Mylady à mes soins, et la prioit elle-même de ne pas se livrer à des excès d'affliction.

Ces attentions et ce langage me parurent autant d'artifices, qui couvroient des inclinations et des vues toutes différentes. Je soupirai avec amertume ; et, n'ayant plus d'autre ressource que la pitié du ciel, je lui demandai, pour prix du sacrifice que je lui avois fait auprès de mylord Linch, d'arrêter les téméraires desseins d'un frère qui couroit aveuglément à sa perte. Il n'étoit pas question de passer la mer pour le suivre. Outre l'incertitude de sa route et la difficulté de trouver un vaisseau, j'étois appelé par un autre soin qui

partageoit cruellement mon cœur. Je me représentois quel alloit être le désespoir de ma belle-sœur en recevant le premier avis de cette nouvelle disgrace ; ou plutôt pressentant déjà qu'elle auroit bientôt d'autres lumières, la compassion que j'avois pour son sort me faisoit éprouver d'avance une partie de ses peines. C'étoit à elle que je devois les premiers efforts de mon zèle, pour réparer du moins dans quelque mesure les effets d'un mal que je ne pouvois plus empêcher.

Ainsi condamné désormais à des courses continuelles, et fatigué presqu'également de corps et d'esprit, je repris la route d'Antrim, avec l'unique dessein de me rendre utile au repos de ma belle-sœur. J'avois exigé du laquais de Patrice qu'il se reposât sur moi de sa commission. Mais cette précaution étoit inutile. Dilnick, qui se présenta le premier à mon arrivée, m'apprit que sa nièce étoit déjà informée de ce que je pensois à lui déguiser, et que sa santé et son esprit étoient dans un égal désordre. Au moment qu'elle avoit appris mon départ pour Dublin, elle s'étoit défiée qu'une résolution si peu méditée supposoit quelqu'évènement extraordinaire ; et, son inquiétude étant redoublée par le mystère qu'on affectoit, elle avoit chargé un de ses gens de me suivre à quelque distance, avec ordre de veiller sur toutes mes démarches, et de l'informer promptement de tout ce qui auroit rapport à son mari. Cet argus étoit entré si fidèlement dans ses intentions,

que, ne m'ayant point perdu de vue jusqu'au château d'Anglesey, il avoit appris presqu'aussitôt que moi le combat de mon frère et sa fuite. Il étoit retourné avec la dernière diligence pour communiquer cette nouvelle à sa maîtresse ; et n'ayant point ménagé ses expressions, il l'avoit jetée dans des alarmes qui mettoient sa vie même en danger.

Ma crainte fut d'abord que mademoiselle de L... n'eût été mêlée dans ce récit ; mais n'entendant rien ajouter à Dilnick, je conçus que la précipitation du messager l'avoit empêché de pénétrer plus loin que les apparences, et que la plus dangereuse partie du mal étoit ignorée. J'entrai chez ma belle-sœur avec cette confiance. Elle parut recevoir quelque consolation de mon arrivée ; et le tour que je donnai à l'infortune de son mari contribuant encore à calmer ses agitations, je me persuadai de plus en plus qu'elle étoit sans défiance du côté de sa rivale. Cependant la proposition qu'elle me fit aussitôt de la conduire en France auroit pu me faire naître quelque soupçon, si je ne l'eusse attribuée au mouvement d'une tendresse dont je connoissois l'excès, ou si je n'eusse cru du moins qu'elle ne pouvoit avoir d'autre motif que le fondement que je connoissois à sa jalousie. J'opposai d'abord à ses instances le fâcheux état de sa santé, et l'espérance que j'avois de faciliter le retour de son mari ; mais venant tout d'un coup à penser que, dans l'oubli de soi-même

où je supposois Patrice, rien n'auroit tant de force pour le rappeler à son devoir que la présence d'une épouse vertueuse, dont le moindre regard seroit capable de le couvrir de confusion, j'entrai volontiers dans cette idée; et, sans expliquer ce qui mettoit un si prompt changement dans les miennes, je ne demandai à ma belle-sœur que de se rétablir assez pour entreprendre le voyage sans danger.

Un motif si puissant eut plus d'effet que tous les remèdes. Je remarquai sensiblement que chaque jour ajoutoit quelque chose à ses forces Elle ne parloit pas de notre projet sans une espèce de complaisance qu'elle paroissoit prendre dans ses idées. Nous nous trompions ainsi mutuellement; car si je ne lui avois pas découvert mes vues, elle étoit bien éloignée de m'avoir confessé les siennes. Aussitôt que je lui crus assez de santé pour faire espérer que le temps achèveroit de la rétablir, je profitai de l'intervalle que cette espérance me laissoit pour visiter mon troupeau. J'y fus reçu avec des larmes de joie; et si quelque chose balança jamais dans mon cœur les obligations de la nature, ce fut le zèle que je sentis renaître à cette vue.

Mais j'étois trop occupé des peines de ma belle-sœur pour oublier ce que je devois à sa consolation. Je la trouvai, à mon retour, non seulement constante dans la résolution de partir, mais si bien rétablie de ses infirmités, que je ne pus attribuer

ce miracle qu'à l'amour. Ses préparatifs étoient déjà faits pour le voyage; et j'admirai, comme une autre marque de sa vive tendresse, qu'elle eût moins pensé à ses propres besoins qu'à ceux de son mari; la plus grande partie de son équipage se trouvoit composé de ce qui étoit à l'usage de mon frère. Ingrat! ne pus-je m'empêcher de dire en moi-même, comment refuses-tu ton cœur à tant d'amour et de vertu? Qui sait dans quel égarement nous allons te trouver, et si le plaisir de te voir, qu'on se propose avec tant d'ardeur et de joie, ne se changera pas bientôt dans un abîme de nouvelles douleurs?

Le soin de tout ce que ma belle-sœur laissoit derrière elle fut confié à Dilnick. Il avoit approuvé lui-même notre voyage; et l'opinion qu'il avoit de ma bonne foi le rassurant contre toutes les craintes que Fincer lui avoit inspirées, il nous vit partir sans inquiétude. Un vaisseau qui faisoit voile à Dunkerque nous transporta heureusement dans cette ville, où nous trouvâmes toutes sortes de commodités pour nous rendre à Paris.

Ce voyage, que j'avois entrepris avec moins de répugnance que de joie, me fit des impressions toutes différentes, à mesure que nous avancions vers le terme. J'ignorois dans quelle situation nous allions trouver Patrice; et, forcé de me livrer à mille soupçons funestes qu'il m'avoit été plus facile de suspendre dans l'éloignement, je tremblois que tous les maux que j'avois à craindre

ne fussent déjà sans remède. Il me sembloit même que la présence de ma belle-sœur n'étoit propre qu'à les irriter. De quel œil un mari coupable peut-il voir une femme dont il n'attend que des reproches ? Souvent la honte se change en dureté et en obstination pour se déguiser ; et tel, qui n'avoit livré au désordre que la moitié de son cœur, trouve des raisons pour s'y abandonner sans réserve lorsqu'il est pressé de se justifier. D'ailleurs ayant écrit deux fois à Rose, je n'avois pas reçu de réponse. C'étoit le sujet d'une autre inquiétude, que je n'avois pas sentie si vivement en Irlande qu'en approchant de Paris. Ainsi l'obscurité et l'épouvante sembloient précéder mes pas ; et, loin de me promettre de la satisfaction en revoyant ce que j'avois de plus cher, je m'occupois tristement à m'armer de force pour essuyer peut-être une infinité de nouvelles douleurs.

Mes incertitudes me causèrent tant de trouble le dernier jour du voyage, que, n'osant m'enfoncer sans précaution dans de si affreuses ténèbres, je pris le parti de m'arrêter à Saint-Denis, d'où je fis partir aussitôt mon valet avec divers ordres. Il me fut aisé de faire approuver à ma belle-sœur les prétextes que je lui apportai pour ce retardement. La première commission dont je chargeai Jacin fut de porter au comte de S.... la nouvelle de mon arrivée ; mais en le faisant avertir que j'avois avec moi ma belle-sœur, je ne jugeai point à propos qu'il fût informé de mes alarmes sur la

conduite de Patrice. Jacin avoit assez d'esprit pour ne rien confondre; et, comme il n'ignoroit pas ce que je lui ordonnois de cacher, je le crus même capable de tirer adroitement du comte ce qu'il jugeroit propre à m'éclaircir. De là il devoit aller à notre terre des Saisons, si mylord Tenermill et Rose s'y étoient retirés, comme je me l'imaginois, ou à celle du comte s'ils y demeuroient encore. Je lui recommandai d'éviter avec soin la vue de Patrice dans quelque lieu qu'il pût le rencontrer, et d'employer toute son adresse pour voir mylord Tenermill sans témoins. Ce que je l'avois chargé de lui dire se réduisoit à quatre mots. Sans parler de ma belle-sœur, il devoit le prier de me venir joindre à Saint-Denis, où je l'attendois pour des affaires qui demandoient autant de diligence que de secret.

Il n'y aura personne qui n'entre ici dans mes vues. Quelque opinion que les discours de Tenermill m'eussent fait prendre de ses principes, je ne pouvois me persuader que l'honneur ne lui inspirât point d'autres sentiments, lorsqu'ayant vu ma belle-sœur, et se trouvant pressé par ses larmes autant que par mes instances, de contribuer à lui rendre son mari, il seroit forcé de reconnoître que son propre intérêt lui en feroit une nécessité. Car il ne falloit pas s'attendre que la moindre infidélité de Patrice pût être long-temps cachée à son épouse, ni qu'elle fût d'humeur à supporter les outrages d'un ingrat qui devoit tout

à ses bienfaits. Des plaintes aussi justes que les siennes ne pouvoient manquer de se faire entendre : et sur qui la honte d'un tel éclat devoit-elle tomber plus directement que sur lui-même, qui avoit mille raisons de ménager son honneur et celui de sa famille, dans un pays où ses espérances n'avoient jamais eu d'autre fondement.

J'étois occupé de ces réflexions, lorsque le bruit d'un équipage qui s'arrêtoit vis-à-vis de la porte m'ayant fait mettre la tête à ma fenêtre, je le reconnus pour le carrosse du comte de S..... que j'en vis sortir aussitôt. Ma surprise ne tomba d'abord que sur la diligence de Jacin, qui ne devoit pas avoir perdu un moment, et sur le zèle du comte à qui l'amitié sembloit avoir prêté des ailes. Mais je fus vivement ému en voyant sortir du carrosse après lui mes deux frères ; et par quels termes représenterai-je l'excès de mon trouble, lorsqu'ayant tourné tous trois le visage vers la portière, je leur vis donner la main à deux dames, qui étoient mademoiselle de L..... et ma sœur ?

Il me seroit échappé un cri de douleur et d'étonnement, si la bonté du ciel ne m'eût remis tout d'un coup devant les yeux les intérêts que j'avois à ménager. Ce fut encore un miracle de la Providence, que celle pour qui je m'alarmois avec tant de raison, n'eût pas même la curiosité de me demander ce que j'avois vu, et que, livrée à ses méditations ordinaires, elle fût demeurée

tranquillement assise à quelque distance de la fenêtre. Cette pensée me fit rappeler heureusement toute ma présence d'esprit. Je tirai de ma poche un livre dont je m'étois muni pour éviter l'ennui du voyage : et demandant à ma belle-sœur la permission de la quitter un moment, je la pressai d'en lire quelques pages, dont je lui témoignai que je serois bien aise de savoir son sentiment. Je sortis aussitôt sans affectation. Mais à peine eus-je tiré sur moi la porte de la chambre, que je descendis l'escalier avec une promptitude égale à ma crainte, en maudissant Jacin que j'accusois de m'avoir jeté dans un si cruel embarras.

Le premier objet que je rencontrai fut un des gens de ma belle-sœur, qui, ayant aperçu son maître, se hâtoit de monter pour nous avertir de son arrivée. Je l'arrêtai avec feu; et lui ayant défendu d'entrer dans la chambre de sa maîtresse, sous peine d'être renvoyé sur-le-champ en Irlande, je lui donnai ordre de se tenir au bas de l'escalier, pour faire de ma part la même déclaration à nos autres domestiques. Il ne me vint pas le moindre doute que Patrice et toute sa compagnie n'eussent appris de Jacin que ma belle-sœur étoit avec moi; et, quand je ne les aurois pas crus bien instruits par cet indiscret, je n'aurois pu m'imaginer que, de quatre domestiques qu'elle avoit à sa suite, il n'y en eût pas un qui se fût trouvé à la porte, et qu'il n'eût été reconnu par son maître. Cependant, n'ayant point vu paroître Jacin, et remarquant

que le comte et mes frères étoient encore à demander aux domestiques de la maison de quel côté ils devoient prendre pour monter à ma chambre, je me flattai de pouvoir me tirer de ce labyrinthe, et je résolus, en les abordant, d'attendre leurs explications.

Après quelques vives effusions de tendresse, qui ne furent mêlées d'aucun éclaircissement, je leur fis ouvrir une chambre éloignée de celle où j'avois laissé ma belle-sœur, et j'y entrai avec eux. Dans la confusion de ces premiers mouvements, je ne laissai pas d'avoir les yeux particulièrement attachés sur Patrice, et je crus démêler sur son visage un air d'embarras qui déceloit un cœur coupable. La tranquillité qui paroissoit au contraire sur celui de Mademoiselle de L.... étoit une marque qu'elle ne se croyoit plus si malheureuse, et je regardai deux dispositions si différentes comme des effets de la même cause. On s'assit. Mylord Tenermill prit la parole. Il sembloit, à sa contenance, qu'il eût mille choses à m'apprendre, et qu'il ne sût laquelle il devoit expliquer la première. Il ne manquoit à notre joie, me dit-il enfin, que de vous voir arriver pour y prendre part. Vous ne voyez pas un seul de nous qui n'ait le cœur satisfait, et qui ne seroit charmé de vous avoir pour témoin de son bonheur. Patrice même, ajouta-t-il en le regardant avec un air d'intelligence qui le fit rougir, ne me désavouera point, si j'assure qu'il est content de ses espérances, et que depuis quatre

jours il a lieu de se louer de la fortune. Mais ce que nous avons à vous apprendre demande d'être expliqué avec moins d'obscurité.

Après bien des ennuis et des langueurs, reprit-il en souriant, ma sœur est à la veille d'obtenir ce qu'elle avoit désiré. M. le comte a détruit tous les obstacles qui nous ont fait craindre long-temps pour la succession de des Pesses. Il a gagné lui-même son procès. Il n'attend pour la conclusion de son mariage que l'expiration d'un temps fort court, qu'il doit encore à la bienséance. Il meurt d'impatience, et je crois que celle de Rose est égale. Mon bonheur a voulu, continua-t-il, que le roi Jacques ait pris pour moi des sentiments favorables. Sa recommandation m'a fait obtenir un régiment irlandais qui est commandé pour passer la mer au premier jour. Il y a joint une pension de douze mille francs sur sa cassette, et sa bonté me fait espérer que ce ne sera pas le dernier de ses bienfaits. Mais ce qui me rend sa faveur encore plus précieuse, c'est qu'elle m'a fait employer heureusement mes soins pour la satisfaction de Patrice. Il est revenu en France avec tous les sujets de tristesse que vous n'ignorez pas. Un mariage forcé, une épouse odieuse, un démêlé avec la justice pour la mort de Linch, une répugnance invincible à retourner en Irlande quand il y trouveroit toutes les facilités qu'il ne peut espérer, et, pour ne pas déguiser ce qui lui est le plus honorable, une tendresse pour mademoiselle de L... qui est à

l'épreuve de toutes sortes d'obstacles, et qui est bien justifiée par le mérite et les sentiments de celle qui l'a fait naître ; tant de raisons m'ont fait entrer dans ses peines, et m'ont porté à ne rien épargner pour les soulager. J'ai communiqué toutes ses infortunes au roi. Ce prince, qui avoit appris avec chagrin qu'il s'étoit marié en Irlande, sur-tout avec la fille de Fincer, dont vous n'avez pu douter que le nom ne fût odieux à Saint-Germain, a marqué beaucoup d'envie de le secourir : et lorsqu'il a su qu'après plusieurs mois de mariage il n'avoit point encore eu de commerce avec sa femme, il a été le premier à croire qu'un nœud si mal assorti pouvoit se rompre facilement. J'ai saisi avidement cette ouverture. L'affaire fut consultée, il y a quatre jours, par les meilleurs avocats de Paris ; et leur réponse est si favorable, que nous ne pensons qu'à faire venir d'Irlande les informations et les témoins nécessaires pour faire notre demande en justice. Mais votre arrivée, ajouta Tenermill, abrègera une partie de nos peines ; car nous ne saurions croire que vous fassiez difficulté d'entrer dans un projet si juste ; et quoique le mariage de Patrice ait été votre ouvrage, vous n'êtes plus sans doute à reconnoître qu'un engagement si malheureux n'est point approuvé du ciel, et ne peut être rompu trop tôt.

Il se tut pour attendre ma réponse. C'est au ciel sans doute que je fus redevable de la force qui me rendit maître des mouvements de mon cœur,

et qui me fit modérer mes expressions. Je les félicitai en peu de mots sur cette partie de leurs prospérités qui ne blessoit ni les droits de la religion, ni l'équité naturelle; et regardant fixement Patrice, dont la rougeur marquoit assez l'embarras, je lui demandai, d'un air et d'un ton douloureux, si c'étoit du fond du cœur qu'il donnoit la qualité d'odieuse à une femme aimable et passionnée pour lui. Il se hâta de me répondre qu'il ne s'étoit jamais servi de ce terme, et que son frère avoit mal interprété ses sentiments; mais que je n'ignorois pas aussi que tout ce qu'il avoit jamais senti pour elle étant de la reconnoissance et de l'estime, il avoit regardé, dès le premier moment, son mariage comme un supplice, et qu'il étoit certain d'ailleurs que, pendant le long séjour qu'il avoit fait avec sa femme, à peine s'étoit-il échappé à lui toucher la main. Je sais, lui dis-je en l'interrompant, que vous l'avez traitée avec beaucoup de froideur; mais vos fautes ne changent rien à son mérite et ne diminuent rien de ses droits. C'est vous faire assez mal ma cour, ajoutai-je en tournant les yeux vers mademoiselle de L... ; mais je vous connois, mademoiselle, autant de vertu que d'esprit et de beauté; et quand j'ai pris part à vos chagrins, j'ai supposé que vous ne m'exposeriez jamais à la nécessité de changer de sentiments.

Ma vue dans cette espèce de diversion étoit de la piquer d'honneur; et craignant de m'engager trop loin avec mes frères, j'étois bien aise de prendre une voie indirecte pour leur déclarer nettement

mes dispositions. Mais Tenermill, affectant sa supériorité ordinaire sur ce qu'il nommoit ma délicatesse et mes scrupules, se leva avec un air de suffisance; et prévenant mademoiselle de L... qui paroissoit embarrassée à me répondre : Fiez-vous à moi, mademoiselle, me dit-il, et soyez sans crainte. Je vous promets qu'avant deux jours il nous fera la grace de penser comme le roi, comme tous les honnêtes gens de Paris, et comme nous. Vous verrez, ajouta-t-il avec un souris ironique, qu'il nous pressera à la fin de ne pas choisir une autre main que la sienne pour vous donner la bénédiction du mariage; ou s'il continue de nous chagriner par ses petites objections, nous le prierons de se mêler uniquement de ses livres. Ensuite, se tournant vers moi d'un visage riant, il me répéta qu'il étoit charmé de mon retour, et que si je l'en voulois croire, nous prendrions tous ensemble le chemin de Paris, où je serois témoin de mille choses qui flatteroient la tendresse dont j'étois rempli pour ma famille.

Arrêtez, lui dis-je d'un ton ferme, au moment qu'il invitoit les dames à sortir. Je suis peu sensible à tout ce qui ne blesse que la considération que vous devez à mon caractère et à mon âge. Mais soyez-le vous-même à des motifs beaucoup plus pressants. Et ne balançant point à leur déclarer que ma belle-sœur étoit dans une chambre de la même auberge, je suis curieux d'apprendre, dis-je à Tenermill, quels prétextes de divorce

votre imagination sera capable de vous fournir contre une femme qui joint à mille charmes naturels une vertu sans reproche, et tant d'amour pour son mari, que, sans se rebuter de son ingratitude et de sa dureté, elle abandonne sa patrie pour le chercher au travers de mille dangers. Il sera nouveau pour les juges de France, d'entendre donner le nom de crime à des excès de bonté et de tendresse, et d'en voir prendre une occasion de mépris et de dégoût. J'avois compté, ajoutai-je, qu'en ménageant les choses avec un peu de prudence, je pourrois vous ramener tous à des résolutions honnêtes et vertueuses ; et je m'applaudissois d'avoir pu dérober ici votre arrivée à ma belle-sœur, dans l'espérance du moins de vous disposer à la recevoir civilement. Mais puisque vous rejetez toutes sortes de compositions, c'est à vous de vous précautionner d'avance contre ses justes plaintes. Elle ne sera point condamnée sans être entendue. Elle ne manque ni de courage ni d'esprit pour repousser une injure. Son bien lui fera trouver des défenseurs, si elle n'en peut espérer de la justice ; et je ne vous dissimulerai point que, loin d'entrer dans vos projets, je prendrai parti jusqu'au dernier soupir pour son infortune et sa vertu.

L'embarras où je les vis me forma pendant quelques moments un spectacle qui eut de la douceur pour mes yeux. C'étoit une vengeance bien innocente, puisque le fruit que j'en espérois

étoit encore de leur inspirer des sentiments raisonnables. Je les vis long-temps comme incertains. A quoi nous exposez vous? me dit brusquement Tenermill? Et prenant le comte et Patrice à l'écart, ils tinrent conseil ensemble avec des précautions extrêmes pour n'être pas entendus. Je ne les gênai point; mais profitant de cet intervalle, je fis quelques reproches à mademoiselle de L... du trouble qu'elle alloit répandre dans ma famille. Est-ce vous, lui dis je, dont la douceur et la vertu m'avoient inspiré tant d'estime? Comment s'oublie-t-on jusqu'à cet excès? Qu'espérez-vous? Avez-vous songé qu'en ruinant notre repos vous vous exposez presque infailliblement à vous perdre de réputation? Car le succès dont mes frères se flattent est bien éloigné. Je soutiendrai l'intérêt de ma belle-sœur jusqu'au tombeau. C'est un faux exposé qui vous a rendu les consultations favorables. J'instruirai les juges. Je ferai ouvrir les yeux sur vous à toute la France. Elle me répondit avec beaucoup de larmes, qu'elle ne souhaitoit ni la ruine de notre repos, ni le malheur de personne, et que si elle s'étoit flattée de quelque espérance, c'étoit depuis que mylord Tenermill l'avoit assurée de la protection du roi et de la faveur des juges. Rose, qui paroissoit s'intéresser beaucoup pour elle, confirma cette réponse par son témoignage. Elle ajouta même adroitement tout ce qu'elle put s'imaginer de plus propre à la justifier. Mais dès qu'elle sembloit se déclarer contre ma

belle-sœur, elle m'étoit suspecte, et je soupirois amèrement en faisant réflexion que je ne pouvois plus prendre de confiance à personne.

Cependant mes frères revinrent à moi ; et Patrice, à qui il convenoit de m'expliquer leur résolution, me pria de continuer, comme j'avois heureusement commencé, à cacher à sa femme qu'il fût venu si près d'elle. Nous allons vous quitter, ajouta-t-il en baissant les yeux, et nous nous promettons de vous revoir à Paris ; mais vous avez dû comprendre que, dans les circonstances où nous sommes, la bienséance ne nous permet pas de voir mon épouse. Chargez-vous, me dit-il encore, de la loger comme il convient à sa condition, sans lui faire connoître que vous m'ayez vu, et que vous sachiez où je suis. Je m'expliquerai davantage avec vous chez M. le comte de S... où vous me trouverez presqu'à toutes les heures du jour.

Quoique chaque mot de ce discours, et cette crainte sur-tout de blesser la bienséance en revoyant sa femme, fût capable d'allumer ma colère et mon indignation, je fis violence à tous mes sentiments ; et concevant en effet qu'après avoir si peu gagné à leur apprendre qu'elle étoit avec moi, j'avois plus à espérer qu'à craindre d'une entrevue qui ne se feroit point sans quelque explication dangereuse, j'étois porté à favoriser sur-le-champ leur départ. D'ailleurs, s'il me restoit quelqu'espérance de ramener Patrice à son

devoir, ce n'étoit pas dans la confusion d'une compagnie si nombreuse que je voulois m'attacher à cette grande entreprise, et ma crainte n'étoit pas de manquer l'occasion de le revoir à Paris. Mais il me vint à l'esprit deux objections que je lui proposai avec douceur : l'une, qui regardoit la difficulté de cacher à ma belle-sœur ce qui avoit été aperçu de ses domestiques ; et je lui racontai là-dessus les précautions que j'avois été forcé de prendre pour empêcher qu'elle ne fût déjà informée de son arrivée. En second lieu, lui dis-je, quelle apparence de la loger dans une maison étrangère, lorsque nous sommes tous à Paris, et qu'elle n'ignore pas que mylord Tenermill et Rose y ont un établissement? J'avois la larme à l'œil et l'amertume dans le cœur en leur faisant faire cette dernière réflexion. Mais ils ne parurent embarrassés que dans la première. Ce n'est point l'usage de Paris, me dit sèchement mylord Tenermill, qu'un étranger se loge chez ses parents ni chez ses amis. Pour l'autre difficulté, ajouta-t-il en s'adressant à Patrice, c'est à vous d'examiner si vous êtes disposé à risquer une visite, dont il est difficile en effet que vous puissiez vous dispenser, s'il est vrai que vous ayez été aperçu. Ils recommencèrent à délibérer sur un embarras si pressant ; et la conclusion fut que, dans les termes où l'on étoit encore, cette civilité étoit indispensable. Mais Patrice ne put se résoudre à paroître seul. Il proposa au comte et à Rose de

l'accompagner, tandis que Tenermill, qui n'étoit connu d'aucun de nos domestiques, demeureroit avec mademoiselle de L... dans la chambre où nous étions. Cette résolution, à laquelle j'étois fort éloigné de m'opposer, leur fit venir aussi la pensée de se prémunir contre les embarras du logement. On convint que, pour sauver l'indécence qu'il y avoit à ne pas se mêler de ce soin, Patrice se chargeroit réellement d'en chercher un commode à Paris, et qu'il apporteroit en même temps ce prétexte pour abréger sa visite. Il devoit feindre aussi qu'un reste de crainte, qui venoit encore de son premier duel, et qui l'obligeoit à garder quelques mesures, ne lui permettoit pas de paroître assez ouvertement pour se loger avec sa femme.

J'écoutai avec pitié cet odieux arrangement, et j'admirois même qu'après la manière dont je m'étois expliqué, ils craignissent si peu de me rendre témoin de leurs résolutions. Mais cette pensée me consola, parcequ'elle sembloit me laisser encore quelque ressource dans la bonté de leur caractère. C'étoit beaucoup obtenir que de les empêcher de rompre ouvertement dans des circonstances qui seroient peut-être devenues irréparables. Je les pressai d'exécuter ce qu'ils m'avoient promis. Nous laissâmes Tenermill avec mademoiselle de L... qui paroissoit soutenir à regret un personnage si violent.

L'arrivée imprévue de Patrice, et la douceur

que ma belle-sœur trouva sans doute à se flatter que c'étoit l'impatience de la revoir qui amenoit son mari au-devant d'elle, la mirent pendant quelques moments dans une des plus agréables situations qu'elle eût éprouvée depuis son mariage. Elle se précipita vers lui avec une espèce de transport; et dans l'excès de sa joie elle avoit peine à trouver des expressions qui répondissent à ses sentiments. Il parut embarrassé à recevoir ses caresses. Ce fut pour s'en délivrer qu'il la pria de s'asseoir; et n'ayant pu refuser de se placer près d'elle, il eut la dureté de retirer sa main dont elle se saisit plusieurs fois. S'il ne lui fit pas des reproches de son voyage, il fut si éloigné de lui en marquer de la reconnoissance, que, l'attribuant au désir de voir Paris, il en prit occasion tout d'un coup de lui parler des agréments de cette ville, et du soin qu'il alloit prendre de lui choisir un logement dans le plus beau quartier. Mais c'étoit s'exposer à des objections que j'avois prévues. Elle lui répondit que le lieu qu'il habitoit seroit toujours le seul qui pût lui plaire, et que n'ayant quitté l'Irlande que pour le rejoindre, elle n'avoit point d'autre demeure à choisir que la sienne. Ce fut là qu'il voulut alléguer les excuses qu'il avoit préparées. Mais elle y satisfit par des réponses si simples et si naturelles, qu'il seroit tombé dans le dernier embarras, si Rose n'eût pris la parole pour le soulager. Soit qu'elle craignit de lui voir rompre toutes sortes de mesures, soit qu'elle

ne pût se défendre d'un juste sentiment de tendresse et de compassion pour une femme aimable et malheureuse, elle lui proposa d'aller descendre aux Saisons, où elle s'offrit à l'accompagner, pendant qu'on prendroit d'autres soins pour se loger plus commodément à Paris. Ce discours eut plus d'effet peut-être que Rose ne s'en étoit promis. En faisant entendre que c'étoit faute de commodité que Patrice s'étoit défendu de demeurer avec sa femme, elle écarta les soupçons qui ne s'élevoient déjà que trop dans l'esprit de ma belle-sœur ; et réparant par cette marque d'amitié l'air de froideur et de contrainte avec lequel elle avoit comme affecté jusqu'alors de garder le silence, elle lui fit prendre une meilleure opinion de l'accueil qu'elle devoit espérer dans notre famille.

En effet, le changement que j'aperçus sur son visage me fit juger qu'elle s'étoit rassurée par ces deux réflexions. Dans les mouvements qu'elle avoit ressentis à la vue de Patrice, elle avoit fait peu d'attention aux premières civilités de ma sœur ; et, n'ayant jamais eu de liaison familière avec elle, peut-être ne l'avoit-elle pas reconnue. Mais, ne pouvant douter à qui elle parloit, après l'avoir entendue, elle se leva pour l'accabler de caresses et pour la remercier de ses offres. J'étois attentif à toutes les circonstances de ce spectacle. Enfin, vivement pénétré du service que Rose venoit de nous rendre, j'ajoutai mille choses qui firent une nécessité à Patrice de l'approuver ; et,

pour serrer de plus en plus ce nouveau nœud, je présentai le comte de S..... à ma belle-sœur, comme un homme qui nous appartenoit déjà par ses engagements, et qui avoit trop de mérite pour ne pas sentir tout ce qu'elle valoit elle-même. Il ne put se dispenser de soutenir ce compliment par toutes les galanteries qui sont familières aux Français. Ainsi, la conversation s'étant animée par degrés, et prenant un tour fort civil et fort tendre, je commençois à me flatter qu'il n'arriveroit rien du moins qui pût troubler des apparences si tranquilles.

Je m'efforçois de les confirmer par tout ce que je pouvois m'imaginer de plus doux et de plus amusant, lorsqu'un des gens de ma belle-sœur, celui qu'elle avoit envoyé secrètement chez Anglesey, entra dans la chambre; et, s'approchant de l'oreille de sa maîtresse, lui tint un discours qu'elle parut entendre avec beaucoup d'émotion. Le silence, auquel cet incident nous força tout d'un coup, donna le temps à Patrice, qui étoit assis près d'elle, et que son inquiétude pour mademoiselle de L..... portoit à la défiance, de recueillir la plus grande partie d'un récit qui l'intéressoit. Je le vis fort ému à son tour, jusqu'au point de se lever avec un mouvement fort animé, et de nous quitter sans prononcer un seul mot. Ma belle-sœur, alarmée d'un départ si brusque, le pria instamment de ne pas sortir sans l'écouter. Il descendit, sans faire attention

à sa prière. Quoiqu'à la distance où j'étois je n'eusse rien entendu qui fût capable de me donner le moindre soupçon, je ne pus douter qu'il n'eût été choqué de quelque chose que j'ignorois ; et, remarquant, d'un autre côté, la consternation de ma belle-sœur, qui alloit jusqu'à me faire craindre qu'elle ne tombât sans connoissance, je conjurai Rose et le comte de suivre le foible Patrice, et d'empêcher qu'il ne lui échappât rien d'indécent. Ils parurent entrer volontiers dans mes vues. Je demeurai seul avec la triste compagne de mon voyage, qui justifia aussitôt mes craintes, en tombant dans un profond évanouissement. Elle fut assez long-temps dans cet état, et je m'empressai de la secourir par toutes sortes de soins. Tandis que j'étois occupé autour d'elle, et que, pour éviter l'éclat, j'avois pris le parti de ne point employer d'autre assistance que celle du laquais qui étoit la cause de ce désordre, j'entendis le carrosse du comte qui paroissoit s'éloigner de l'auberge. Le soupçon d'un nouveau malheur me fit mettre la tête à la fenêtre. Je le vis, en effet, qui reprenoit le chemin de Paris, et qui marchoit à grand train.

Dans quel excès de trouble ne retombai-je pas tout d'un coup ? Rien ne m'aidoit à pénétrer le fond d'une si cruelle aventure ; mais son obscurité même fut un tourment si douloureux pour moi, que je me crus prêt à tomber dans le triste état où je voyois encore ma belle-sœur. Je demandai

en vain des éclaircissements au misérable qui étoit venu souffler au milieu de nous le poison et la mort. Il paroissoit tremblant de crainte et de douleur, mais il refusa absolument de me répondre. Je lui ordonnai de descendre, du moins pour s'informer exactement qui venoit de partir dans l'équipage du comte; et, désespérant de faire rappeler ses esprits à ma belle-sœur sans le secours de ses femmes, je fus contraint de les faire appeler.

Elle tarda peu néanmoins à retrouver la connoissance; mais ses yeux ne s'ouvrirent que pour verser un torrent de pleurs, et sa bouche pour se livrer aux plaintes les plus amères. Elle demanda ce qu'étoit devenu son mari. Ses domestiques, qui s'étoient assemblés autour d'elle, ne purent lui déguiser qu'il étoit parti. Ils avoient été témoins de la précipitation avec laquelle il étoit descendu; et, l'ayant observé avec d'autant plus de curiosité qu'ils étoient déjà instruits de ce que nous avions voulu cacher, ils l'avoient vu délibérer un moment avec ses compagnons, et regagner, comme à la dérobée, le carrosse du comte avec eux. Ma belle-sœur, encore plus frappée de ce récit, redoubla ses larmes, en s'écriant qu'elle étoit perdue. J'ignorois autant ce qui étoit capable de l'affliger à cet excès, que ce qui avoit pu faire prendre à mes frères et à ma sœur une résolution si extraordinaire. Je la priai de m'éclaircir. Ah! me dit-elle, vous ne savez pas qu'il me hait, et qu'il n'a jamais eu pour moi le moindre

sentiment de tendresse. Il est passionné pour une autre femme. C'est bien moins son combat que l'envie de la suivre qui l'a fait passer en France. J'ai tout appris, et j'ai eu la force de vous le cacher. Mais pourquoi m'insulter? continua-t-elle; pourquoi joindre l'outrage à la trahison? Croiriez-vous que, dans le temps qu'il vient m'amuser ici par un faux semblant de complaisance et de zèle, il travaille à faire casser notre mariage? Avez-vous vu une femme qui étoit ici à l'attendre? C'est sa maîtresse; il n'a pas eu honte de l'amener avec lui.

Elle ordonna là-dessus à ses gens de me raconter ce qu'ils avoient appris de ceux du comte. Ces malheureux, dont la plupart sont aussi peu capables de discrétion que de fidélité et d'honneur, s'étoient entretenus, en effet, des affaires de leurs maîtres; et l'un des nôtres, pour qui ma belle-sœur avoit une certaine confiance, s'étoit hâté de lui venir apprendre tout ce qu'il avoit pu découvrir. Je conçus alors que Patrice, qui avoit prêté l'oreille à son discours, n'avoit pu soutenir plus long-temps la présence d'une femme qu'il outrageoit; et que, s'étant retrouvé avec Tenermill et le comte, ils avoient conclu ensemble qu'après l'éclaircissement qu'elle venoit de recevoir il n'y avoit plus de mesures à garder avec elle. Toutes les réflexions qui se présentèrent à mon esprit n'étant d'aucun secours pour le mal présent, j'employai mes efforts à la consoler.

Avec quelques soins que Patrice pût me fuir, je ne craignois pas d'être trop long-temps à le retrouver. Ainsi, je promis hardiment à ma belle-sœur que nous ne passerions pas vingt-quatre heures sans le revoir. Reposez-vous, lui dis-je, sur mon honneur et sur mon zèle. Le malheur dont vous vous croyez menacée ne sauroit être l'ouvrage d'un jour. J'ai des ressources que je ne vous explique point. Si l'espérance que j'ai encore de ramener mon frère à son devoir ne réussit point, par les premières voies que je veux tenter, je vous engage ma parole que celles que je réserve à l'extrémité seront plus infaillibles.

En effet, l'indignation dont j'étois rempli me fit naître tout d'un coup quantité d'expédients dont le succès me parut certain. Mais la difficulté présente étoit de me déterminer sur le lieu où nous devions descendre à Paris. Cependant, l'arrivée de Jacin, et l'impatience que j'eus de l'accabler de reproches, me firent suspendre cette délibération. J'allai vivement au-devant de lui, autant pour suivre le mouvement qui m'agitoit, que pour dérober cette nouvelle scène à ma belle-sœur. L'embarras avec lequel il m'aborda me fit juger qu'il savoit une partie du mal qu'il avoit causé. Son repentir n'étant point une satisfaction suffisante, je le reçus d'un air terrible, et je le traitai avec les termes les plus durs. Je connois ma faute, me dit-il; cependant, vous me trouverez excusable, si vous voulez m'entendre

Mais, reprit-il, avant que de vous raconter avec quelle fidélité j'ai exécuté vos ordres, je dois m'acquitter d'une commission encore plus pressante. Il continua de me dire qu'il avoit rencontré le carrosse du comte de S....., et que, s'étant approché de la portière, ma sœur lui avoit ordonné secrètement de faire la dernière diligence pour me venir conjurer, de sa part, de ne pas choisir d'autre demeure que les Saisons. Elle vous promet, ajouta-t-il, de ne pas perdre un moment pour s'y rendre. Je regardai le soin qu'il avoit de commencer par une déclaration si agréable, comme un tour fort adroit pour m'apaiser. Cette nouvelle me causa, en effet, tant de satisfaction, qu'elle dissipa tout d'un coup mon ressentiment. L'ayant pressé néanmoins d'achever, il me dit que, dans la crainte de s'écarter de mes ordres, il avoit caché à M. le comte, non seulement l'arrivée de ma belle-sœur, mais la commission que je lui avois donnée de chercher mes frères. C'étoit ce malheureux excès de précaution qui avoit causé tout le trouble, parcequ'étant allé aux Saisons, où il avoit espéré de les trouver, le comte, à qui il n'avoit pas recommandé le silence, et qui pouvoit les joindre bien plus tôt que lui, puisqu'ils étoient à Paris, et dans son voisinage, leur avoit communiqué aussitôt ce qu'il venoit d'apprendre. Ils étoient partis sur-le-champ pour Saint-Denis; de sorte que, n'ayant pu savoir qu'aux Saisons que c'étoit à

Paris qu'il devoit retourner pour les voir, il avoit eu le chagrin de les trouver partis à son retour. S'imaginant bien que toute sa diligence pour les prévenir seroit inutile, il avoit employé le temps à s'informer de la situation de leurs affaires. Elle étoit heureuse du côté de la fortune; mais il trembloit, me dit-il, à m'apprendre que mon frère devoit épouser mademoiselle de L..... Une nouvelle si étrange l'ayant fait remonter à cheval aussitôt, il avoit conçu que ce seroit une triste entrevue que celle de Patrice et de ma belle-sœur; et ce qu'il avoit appris, ajouta-t-il, des domestiques qui suivoient le carrosse du comte, n'avoit que trop confirmé ses conjectures.

Sans répondre à ce récit, je lui fis reprendre sur-le-champ le chemin des Saisons, pour y faire préparer toutes les commodités nécessaires. Il ne me restoit de sa relation que le chagrin de voir nos affaires trop connues de nos domestiques, et celui même d'en croire le public à demi-informé; mais cette peine étoit si avantageusement compensée par la joie que je ressentis de l'attention de Rose, que je me hâtai de rejoindre ma belle-sœur, pour la consoler par cette nouvelle. J'avois eu peine à concevoir que Rose, après avoir paru s'attendrir sur son malheur, eût pu se résoudre à l'abandonner tout d'un coup, et je m'étois imaginé, avec raison, qu'elle y avoit été forcée par Tenermill. A l'égard du comte, j'étois sûr que, n'étant point capable de prendre

un autre parti qu'elle, il me seroit aisé de le faire entrer dans le nôtre, si elle nous devenoit favorable. Je fis faire toutes ces réflexions à ma belle-sœur ; et, l'exhortant à tout espérer de la protection du ciel : Vous vous êtes abattue trop tôt, lui dis-je, en me rapprochant d'elle, et vous devez vous défier une autre fois des apparences. Je voulois lui rendre un peu de confiance et de hardiesse pour répondre à mes vues. Je n'ignore point, ajoutai-je, les justes raisons que vous avez de vous plaindre ; mais ne les grossissez-vous pas par des soupçons sans fondement ? Ce que j'ai à vous apprendre, c'est que vous êtes attendue aux Saisons ; et Rose, qui m'a fait prier de vous y conduire, ne m'auroit pas donné cet ordre sans la participation de votre mari. Je réussis assez heureusement, par cette voie, à lui faire modérer des transports qu'elle se repentoit elle-même d'avoir fait éclater devant ses domestiques. Nous prîmes le chemin de Paris. J'observai, pendant la route, de ne l'entretenir de rien qui ne pût contribuer à sa tranquillité. Elle paroissoit se rendre à mes raisons ; et, comme je ne demandois d'elle que de savoir du moins se composer au-dehors, j'aurois été content de l'état où je la voyois, si elle avoit eu la force de s'y soutenir.

Mais en traversant Paris pour gagner la porte qui conduit aux Saisons, un malheureux hasard nous fit passer dans une rue fort embarrassée, où notre carrosse fut arrêté quelques moments à la suite

d'une infinité d'autres. J'ouvris ma portière pour reconnoître la cause du desordre. A vingt pas de nous, j'aperçus à la fenêtre d'une fort belle maison mademoiselle de L... et Patrice, qui paroissoient s'entretenir avec beaucoup d'attention. Mon premier mouvement fut de fermer la portière, et de me baisser même devant la glace, pour dérober ce spectacle à ma belle-sœur; mais ses yeux n'avoient été que trop prompts à lui rendre un mauvais office. Elle avoit découvert aussitôt que moi ce que je voulois lui cacher; et son imagination se remplissant de toutes les craintes que l'amour et la jalousie sont capables d'inspirer, elle se livra aux plus amers sentiments de la douleur. Ses agitations furent si violentes, que dans tout autre lieu j'aurois pris le parti de la faire descendre pour ménager sa santé. Mais la crainte de quelque scène encore plus fâcheuse me fit presser le cocher de gagner les Saisons.

Le désespoir de ma compagne n'ayant fait qu'augmenter pendant le reste du voyage, elle se trouva si mal à son arrivée, qu'elle fut obligée de se mettre au lit. Je remarquai aisément qu'elle étoit plus dangereusement atteinte qu'elle ne se l'imaginoit; et pénétré jusqu'au fond du cœur de l'infortune d'une femme si aimable, je m'agitai avec les plus vifs empressements pour la soulager. Elle fut sensible à mon zèle; et ce fut dans ce moment que, m'ouvrant son cœur avec autant de soupirs que de mots, elle me raconta volontaire-

ment toute l'histoire de ses peines. Quoiqu'il n'y eût rien de nouveau pour moi dans son récit, l'excès de son affliction redoubla ma pitié. Je lui promis avec serment de faire désormais mon plus cher intérêt du sien, et de rompre même ouvertement avec son mari, s'il s'obstinoit à s'écarter de son devoir. A l'objection qu'elle me fit sur le peu de fruit qu'il falloit espérer de la violence, puisqu'elle ne pouvoit servir qu'à éloigner de plus en plus un cœur qui n'avoit jamais eu pour elle le moindre sentiment de tendresse, je répondis qu'un ingrat ne méritoit point d'être ménagé, et qu'il ne falloit pas craindre d'employer la rigueur quand tous les efforts de l'amour et de la bonté se trouvoient inutiles. J'étois plus indigné qu'elle; et dans certains moments je serois parti volontiers pour Saint-Germain, résolu de me jeter aux pieds du roi, et de solliciter son autorité en faveur de l'innocence, contre les derniers excès de la cruauté. J'avois donné ordre en arrivant qu'on se hâtât d'appeler un médecin. Le bruit d'un carrosse que j'entendis dans la cour me fit juger qu'on nous l'amenoit déjà, et je descendis pour le recevoir. Mais quelle fut ma surprise de voir venir vers moi Rose et mademoiselle de L... qui étoient déjà au pied de l'escalier ?

Je les arrêtai. Quoi! dis-je à mademoiselle de L... avec un mouvement d'indignation que je ne pus retenir, vous osez paroître dans un lieu que vous remplissez de tristesse et d'amertume ? Que

faites-vous ici? Venez-vous insulter à des malheurs dont vous êtes la cause, et que vous devez vous reprocher? Ma sœur, embarrassée d'un compliment si brusque, me répondit en irlandais que j'avois tort d'accuser sa compagne sans l'avoir entendue; et m'ayant pressé d'entrer dans une salle voisine, elle me pria de m'asseoir et de l'écouter. Mademoiselle de L... se jeta dans un fauteuil à quelque distance de nous. Je remarquai qu'elle avoit les yeux mouillés de larmes, et qu'appuyant le coude sur une table, elle se cachoit le visage de la main pour pleurer librement.

Vous auriez ménagé vos expressions, me dit ma sœur, si vous aviez su le motif qui nous amène. Mademoiselle de L... sur qui vous rejetez les maux dont on se plaint ici, n'est venue que pour les réparer. Elle entre d'elle-même dans les raisons qui doivent lui faire abandonner ses espérances; et rejetant toutes les facilités qu'on lui offre encore pour les faire réussir, elle a conçu que la bienséance et la justice lui imposent d'autres lois. Je demandai à Rose si elle parloit sérieusement. Oui, reprit-elle, et je vous réponds que je ne serai point démentie. C'est une violence que mademoiselle de L... a le courage de faire à ses inclinations. La générosité et l'honneur ont pris l'ascendant sur l'amour. Mais je ne vous garantis pas si hardiment, continua-t-elle, que l'esprit demon frère soit facile à ramener. Il a de justes sujets de plaintes; et si sa femme est aussi

passionnée pour lui qu'elle paroît souhaiter qu'il le pense, il est étrange qu'elle ait employé pour toucher son cœur d'aussi mauvaises voies que la violence. Il lui pardonnera difficilement l'aventure de Dilnick. C'est sur ce fondement, ajouta Rose, que j'ai prêté la main moi-même aux projets de séparation; et je vous confesse, me dit-elle en baissant la voix, que, malgré toute la compassion qu'elle m'a inspirée à Saint-Denis, je n'aurois pas changé tout d'un coup de disposition, si mademoiselle de L... ne s'étoit portée d'elle-même à lui sacrifier tout son penchant.

Le récit du valet de chambre de Patrice m'étoit trop présent pour ne me pas faire rappeler aussitôt le jugement que ce garçon avoit porté lui-même du combat de son maître, et je commençai dès ce moment à me former une opinion plus favorable de mon frère, en voyant que les extrémités où il en vouloit venir avec sa femme avoient du moins quelque apparence de justice et de raison. Comme il m'étoit facile de ruiner ce prétexte par le témoignage réuni de Dilnick et de ma belle-sœur, j'aurois cru la paix prête à renaître, et je me serois livré tout d'un coup à cette espérance, si je n'avois été arrêté par d'autres difficultés, sur lesquelles ma sœur passoit trop légèrement. Après tant de preuves d'une passion aussi vive que celle de mademoiselle de L... je ne pouvois me persuader qu'en un moment elle eût remporté sur elle une victoire si certaine. J'aurois voulu

savoir tout ce qui s'étoit passé entre elle et Patrice depuis leur départ d'Irlande. J'étois curieux d'apprendre pourquoi ils étoient partis si brusquement de Saint-Denis, et comment on prétendoit concilier la résolution de renoncer l'un à l'autre, avec ces marques de tranquillité et d'intelligence avec lesquelles je les avois vus s'entretenir à leur fenêtre une heure auparavant. Enfin, s'il étoit vrai que la disposition où l'on me représentoit mademoiselle de L... fût sincère, quel besoin de venir aux Saisons, et pourquoi se mêler dans une affaire à laquelle elle ne devoit plus prendre d'intérêt?

J'allois presser Rose sur tous ces articles, lorsqu'on m'avertit de l'arrivée du médecin. L'attention que je devois à la santé de ma belle-sœur me fit souhaiter d'entendre le jugement qu'il alloit porter de sa maladie. M'étant levé pour le suivre, je suis étonné de voir que mademoiselle de L... et Rose se disposoient à m'accompagner. Non, dis-je à ma sœur, dans l'état où je viens de laisser une femme pour qui je ne puis avoir trop de considération et de respect, il ne me seroit point pardonnable de lui présenter la cause de toutes ses peines. Quelque idée que je doive prendre du dessein qui amène mademoiselle, je ne souffrirai point qu'elle paroisse devant ma belle-sœur. Pour vous, continuai-je en m'adressant encore à Rose, vous pouvez me suivre à sa chambre; et si vous avez quelque chose d'agréable à lui annoncer, je ne doute pas que vous ne soyez plus utile à sa santé

que tous les secours de la médecine. Je m'aperçus du chagrin que ce refus causoit à mademoiselle de L... Elle reprit tristement la posture où elle étoit. Rose l'embrassa, en lui disant quelques mots d'amitié que je ne pus entendre, et elle la fit consentir à demeurer seule un moment.

L'embarras du médecin et son langage équivoque m'alarmèrent sérieusement pour ma belle-sœur. Je le pris à l'écart, autant pour m'assurer de sa situation, que pour laisser la liberté à Rose de la consoler par des assurances d'autant moins suspectes qu'elles ne pouvoient paroître concertées. Le médecin avoit démêlé fort habilement que son mal ne venoit point d'une cause ordinaire; et ne me déguisant point le danger, il me confessa que si l'on ne trouvoit pas quelque moyen d'arrêter le désordre dans la source, il espéroit peu d'effet des remèdes de l'art. Nous raisonnâmes long-temps sur les symptômes qu'il avoit observés, tandis que ma sœur s'efforçoit de la consoler par ses exhortations et ses caresses. Mais loin de la rendre plus tranquille, quelques mots qui lui échappèrent indiscrètement sur le projet de séparation dont elle la croyoit bien informée, augmentèrent sa douleur et son trouble. Le médecin s'étant rapproché de son lit, lui trouva des signes si effrayants qu'ils me firent penser sérieusement à faire avertir Patrice. Je descendis dans ce dessein, après avoir prié secrètement ma sœur de remettre à quelque moment

plus favorable une explication qui ne pouvoit faire beaucoup d'impression sur elle dans toute autre bouche que celle de son mari. Nous la laissâmes entre les mains de ses femmes. Rose me suivit pour rejoindre sa compagne, et je lui promis de me rendre auprès d'elle au même moment, pour approfondir ce qu'elle avoit commencé à m'expliquer. Mais un grand cri qu'elle jeta en mettant le pied dans la salle m'ayant fait tourner aussitôt du même côté, je vis, comme elle, mademoiselle de L... étendue sans aucun signe de connoissance. Ma frayeur fut égale à la sienne. Heureusement que le médecin pouvoit être appelé à l'instant. Il employa plusieurs opérations qui furent long-temps inutiles; et ce ne fut qu'après une demi-heure d'inquiétude que nous commençâmes à prendre quelque espérance. Vous tremblez avec raison pour votre belle-sœur, me dit le médecin, mais je n'ai pas meilleure opinion de cette jeune personne, et je suis trompé si une altération si subite ne la réduit pas bientôt à la même extrémité. Il ordonna là-dessus qu'elle fût promptement mise au lit, et qu'on écartât tout ce qui pouvoit troubler le repos qui lui étoit nécessaire.

Quoique le triste état où je voyois mademoiselle de L.... ne me permît pas de balancer à lui offrir toutes sortes de secours, je sentis à quoi j'allois m'exposer en lui accordant un lit sous le même toit que celui de ma belle-sœur. Ne pouvant

me dispenser de faire appeler Patrice, c'étoit le replonger dans l'abîme d'où l'on me faisoit espérer qu'il pourroit sortir. Je communiquai mes craintes à Rose, qui les trouva justes. Cependant, comme il ne s'offroit point deux partis entre lesquels on pût délibérer, il fallut céder à des nécessités également pressantes. Je fis ouvrir à mademoiselle de L..... l'appartement le plus éloigné de celui de ma belle-sœur, et je me hâtai d'envoyer dire à mes frères qu'ils devoient se rendre aux Saisons sans perdre un moment.

En raisonnant avec Rose sur l'accident imprévu de sa compagne, j'appris quantité de circonstances qui me disposèrent beaucoup mieux en sa faveur. Sans s'engager encore dans le détail que je souhaitois d'apprendre, ma sœur me raconta que peu de semaines auparavant mylord Tenermill, qui ne cherchoit qu'à favoriser la passion de mon frère, avoit proposé à mademoiselle de L..... de prendre un appartement dans la maison qu'il occupoit avec Rose et Patrice. Elle y étoit portée d'inclination, puisqu'elle passoit sa vie avec eux; mais une délicatesse d'honneur lui avoit fait penser que la bienséance en seroit blessée; et de cette réflexion elle étoit venue à s'observer avec tant de rigueur, qu'elle refusoit constamment de recevoir Patrice seule dans sa propre maison. Je fis à ce récit les objections qui se présentoient naturellement. Elle l'a fait venir d'un bout de l'Irlande à l'autre, dis-je à ma sœur, pour passer près de trois semaines

avec lui chez Anglesey. Elle est revenue en France dans le même vaisseau. Elle a reçu continuellement ses soins. Elle est entrée dans tous les projets qui ont été formés contre ma belle-sœur, et sans doute qu'elle les a fait naître autant par ses propres désirs que par sa complaisance pour ceux de son amant. Donnerez-vous le nom de bienséance à une conduite si libre? Aujourd'hui même, ajoutai-je, ne les ai-je pas vus tous deux à la même fenêtre, dans un oubli d'eux-mêmes qui ne peut être attribué qu'à l'ivresse de l'amour?

Il est vrai qu'ils s'adorent, me répondit ma sœur; et le malheur qui a divisé deux cœurs que je crois faits l'un pour l'autre est un de ces coups du ciel qu'il ne faut point entreprendre d'expliquer. Mais ne les soupçonnez de rien qui sorte des bornes de l'innocence. J'étois avec eux lorsque vous les avez vus à la fenêtre; et si vous voulez juger du reste par le sujet de cette entrevue, vous prendrez peut-être une meilleure opinion de leurs principes. Ils ont été consternés tous deux de l'arrivée imprévue de votre compagne; et de quelque espoir qu'ils se fussent flattés, un contre-temps si peu attendu a ébranlé leurs résolutions. Mademoiselle de L..... a compris que les raisons mêmes qui suffiroient pour faire rompre le mariage de mon frère ne seroient pas capables de justifier les engagements qu'il veut prendre avec elle; en un mot, que les plus justes plaintes passent pour autant de prétextes et d'artifices, lorsqu'on ne

cherche à secouer un joug incommode que pour satisfaire une passion violente. L'honneur alarmé, la crainte d'un éclat qui la perdroit de réputation, et peut-être le doute du succès, l'ont troublée jusqu'à lui faire garder un morne silence qui a jeté mon frère dans de mortelles inquiétudes; et lorsqu'il l'a pressée de s'expliquer, elle n'a ouvert la bouche que pour me demander un entretien secret dont elle faisoit même difficulté de l'avoir pour témoin. Cependant, n'ayant pu résister à ses instances, elle m'a protesté devant lui que, malgré toute la force de sa passion, elle étoit résolue de contraindre ses sentiments. La douleur qui étoit peinte dans ses yeux m'a fait juger, qu'éprouvant déjà une partie des tourments auxquels elle s'exposoit, elle étoit capable de les soutenir avec constance, puisqu'elle n'en étoit pas effrayée. Toute la compassion que je sentois pour Patrice ne m'a pas empêché de louer un si noble effort. Il paroissoit aussi abattu de cette sentence que de celle de sa mort; et lorsqu'elle a parlé de s'éloigner sur-le-champ pour le fuir, il auroit poussé des cris, si Georges qui est survenu, et devant qui il n'a pu se contraindre, n'avoit calmé cet orage par une autre proposition. Si vous perdez absolument, a-t-il dit à mademoiselle de L..., le dessein de faire rompre les malheureuses chaînes de mon frère, qui vous empêche de vivre du moins avec nous, et de chercher votre consolation dans une société pleine de charmes? Vous

aurez pour dédommagement la tendre amitié de ma sœur, l'attachement du comte de S..... et le mien, la compagnie d'un homme qui vous est cher, et l'estime sans doute d'une femme qui sentira ce qu'elle vous doit lorsqu'elle apprendra quel sacrifice vous faites à son honneur et à son repos. Craignez les résolutions violentes, a continué Georges; elles exposent à d'amers repentirs: au lieu que, sans rien altérer à vos principes, ni peut-être à vos sentiments, vous pouvez vous assurer mille douceurs que vous regretteriez infailliblement d'avoir perdues. Il nous a fait là-dessus le plan d'un commerce qui peut devenir en effet une source de délices pour toute notre famille. Mademoiselle de L..... fera sa demeure avec moi, lorsque je serai l'épouse du comte. Nous nous réconcilierons avec notre belle-sœur. Patrice s'efforcera de bien vivre avec elle. Il nous l'a promis lui-même, lorsqu'il a vu que c'étoit l'unique moyen de retenir mademoiselle de L..... avec nous. Enfin c'est sur sa parole que nous sommes ici, elle et moi, pour faire les premières ouvertures de notre réconciliation; et quoique le trouble où elle est encore ait pu lui causer l'altération où nous venons de la laisser, je connois assez la droiture et l'honnêteté de son cœur, pour vous répondre de tous ses sentiments.

Rose me regarda d'un œil satisfait après ce discours; et la connoissant si bien moi-même, je ne pus douter qu'elle ne fût persuadée de ce qu'elle

m'exposoit avec tant de confiance. Mais je conservois trop fidèlement dans ma mémoire les maximes et les discours de Georges, pour me livrer avec autant de crédulité qu'elle aux espérances qui remplissoient son imagination. Ces projets de société dont elle étoit si touchée ne furent pour moi qu'un voile odieux sous lequel Georges cherchoit à dérober les vues qu'il n'avoit pas rougi de me confesser. Votre bonté vous aveugle, dis-je à Rose, vous ne vous défiez pas d'un mal dont vous ignorez peut-être la nature. Mademoiselle de L..... aussi crédule que vous, ne voit pas non plus le précipice où elle se laisse entraîner. Voudriez-vous contribuer à sa perte ? Non ; mais il ne vous est pas tombé dans l'esprit que toutes vos mesures ne peuvent avoir d'autre terme. Que ne puis-je croire avec autant de confiance que Patrice n'est pas plus coupable que vous !

L'étonnement de ma sœur me persuadant encore plus qu'elle ne méritoit point mes reproches, j'achevai de lui expliquer les soupçons qui m'agitoient, et je la conjurai, pour l'honneur de notre famille autant que pour le sien, de ne pas se mêler dans un complot téméraire, dont nous ne devions attendre que des suites criminelles et funestes. J'aurois peut-être vaincu ses préventions, et j'expliquois déjà son incertitude en ma faveur, lorsqu'on vint m'avertir que Patrice arrivoit avec Georges. Il m'étoit bien plus important d'aller à

leur rencontre, et de m'assurer de leurs intentions, que de gagner l'esprit de Rose. Je me hâtai assez pour les joindre avant qu'ils eussent reçu la moindre information des domestiques. Patrice, que j'embrassai le premier, me parut dans une agitation extraordinaire. Je lui demandai ce qui étoit capable de l'émouvoir à ce point. Il recommença lui-même à m'embrasser, et le mouvement dont il accompagna cette caresse me fit connoître encore mieux son trouble.

J'aurois souhaité de pouvoir le prendre à l'écart, et d'éviter sur-tout les raisonnements captieux de Georges, dont je prévoyois que j'aurois beaucoup de peine à me défendre. Mais leur empressement paroissant égal, je fus obligé d'essuyer successivement toutes leurs questions. Ils voulurent savoir si j'avois vu Rose, et si elle s'étoit fait accompagner de mademoiselle de L...., ce qu'elles avoient dit à ma belle-sœur, de quelle manière elles en avoient été reçues; enfin tout ce qui s'étoit passé dans une visite dont ils me confessèrent qu'ils appréhendoient mortellement le succès. Elles étoient parties sans les avoir avertis de leur dessein; et quelque apparence de consentement que Patrice eût donné à leurs résolutions, il n'avoit point appris sans une vive alarme qu'elles avoient marché presqu'aussitôt sur nos traces.

J'écartai l'idée de mademoiselle de L..... par une réponse capable de saisir toute l'attention de Patrice. Le ciel vous amène heureusement, lui dis-je;

ou plutôt, ajoutai-je d'un air attendri, je ne vous crois point capable de donner le nom de bonheur au spectacle qui vous attend, et je ne le donne moi-même qu'aux circonstances de votre arrivée. Votre épouse est dans un état qui me fait trembler pour sa vie. Venez la consoler par votre présence. Si vous êtes ici dans ce dessein, je vous rends sans explication mon estime et mon amitié. Mais si la tendresse et le devoir ne vous font rien sentir dans cette occasion pour une femme à qui vous êtes lié par tant de nœuds sacrés, je vous regarde comme un monstre, et je veux être le premier à vous détester. Venez, cher Patrice, continuai-je en le prenant par la main; écoutez un moment la bonté de votre cœur; songez qu'il n'est point de plaisirs sans honneur et sans vertu; et faites une fois l'essai de ceux que le ciel a mis entre vos mains. Georges m'interrompit. Il verra volontiers sa femme, me dit-il; et si vous savez la résolution qu'il a prise, vous ne devez pas vous plaindre de ses intentions. Ah! tout ce qui vient de vous m'est suspect, lui répondis-je sans le ménager; et quand il reprendra du goût pour son devoir, je n'en ferai point honneur à vos conseils. Cette réponse étoit choquante; mais loin de s'en offenser, Georges la reçut avec un sourire, qui sembloit marquer combien il se croyoit supérieur à mes reproches.

Nous étions à la porte de ma belle-sœur. Patrice ne refusa point d'entrer. Il s'approcha même

de son lit avec un air d'empressement dont j'aurois bien auguré dans des conjonctures moins tumultueuses. Il l'embrassa, et ses premières expressions furent du moins des témoignages de politesse. Elle, qui ne s'arrêtoit point à distinguer entre la sincérité et les apparences, et qui, loin de s'attendre à tant de complaisance, avoit redouté quelque déclaration funeste en le voyant paroître; elle enfin à qui tout étoit cher et précieux de la part d'un mari si tendrement aimé, se livra au plaisir de le retrouver tel du moins qu'elle l'avoit vu avant les malheureuses preuves qu'elle avoit eues de son ingratitude. Je remarquai l'effet que cette pensée produisoit sur elle, et voulant tirer d'une disposition si favorable tout l'avantage que j'en devois espérer pour sa guérison, je saisis ce moment pour hasarder quelques explications que Patrice ne pouvoit désavouer. Sans nommer mademoiselle de L..... je parlai du premier incident qui avoit troublé leur repos, comme d'un malentendu dont il ne falloit accuser que l'imprudence et la vivacité de Dilnick. J'attribuai leurs peines mutuelles à cette fâcheuse cause; et réunissant toutes les lumières que j'avois pu recueillir sur leur conduite, je les engageai à confesser, lui, qu'il ne se seroit jamais porté à des résolutions violentes sans la fausse idée qu'il avoit prise des sentiments de sa femme; elle, qu'à l'exception de cette erreur, elle n'avoit jamais trouvé dans son mari que de la douceur et de la complaisance, au milieu

même des infirmités et de la langueur où il avoit vécu depuis leur mariage. J'ajoutois ces derniers mots pour prévenir adroitement d'autres objections. Vos chagrins, repris-je, sont donc autant de chimères, qui peuvent être détruites et réparées en un moment. Mon frère, ajoutai-je en m'adressant à elle, vient de vous promettre toute la fidélité et la tendresse qu'il doit à ses engagements, et je suis sûr que vous ne soupçonnerez point sa bonne foi dans un retour si libre et si volontaire.

Soit que la force des circonstances fît une véritable impression sur le cœur de Patrice, soit qu'il fût uniquement sensible à la crainte de perdre mademoiselle de L..... dont les résolutions lui étoient peut-être beaucoup plus présentes, il seconda mon discours par des marques de sincérité qui ne me parurent point suspectes. Sa femme, attendrie jusqu'au fond du cœur, lui tint compte de ses moindres complaisances, et cette facilité à se laisser persuader venoit bien plus, sans doute, de l'ardeur de ses propres sentiments, que du témoignage qu'elle recevoit de ceux d'autrui. Mais enfin j'aurois fait fond comme elle sur les dispositions de Patrice, si je n'eusse appréhendé pour lui une autre épreuve, que je n'avois aucune espérance de lui faire éviter. Il étoit impossible de lui déguiser la visite et l'accident de mademoiselle de L..... Georges, qui ne nous avoit pas suivis dans l'appartement de ma belle-sœur, en étoit

déjà informé. Quel sujet d'inquiétude au milieu des espérances dont je commençois à me flatter ! Je m'imaginai néanmoins que s'il y avoit quelque chose à se promettre de la bonté du ciel ; c'étoit dans un moment où le cœur de mon frère avoit paru sensible à son devoir. Il ne falloit pas lui laisser le temps de se refroidir. Au lieu de recourir à des déguisements dont le succès étoit incertain, je résolus de le conduire sur-le-champ à l'appartement de mademoiselle de L..... et de les aider tous deux, par de nouvelles instances, à remporter sur eux-mêmes une victoire que je croyois fort avancée.

FIN DU SECOND VOLUME.

872374